L'ENVERS DE LA GLOIRE

Jean Vola

1ère édition à titre privé Jean Vola décembre 2004

2ème édition préfacée et annotée Eric Vola septembre 2013
Marseille

Édité sur Lulu.com

www.eric.vola@wanadoo.fr

Ce livre est également disponible en couleur.

L'ENVERS DE LA GLOIRE

JEAN VOLA



Tu es pressé d'écrire
Comme si tu étais en retard sur la vie
Hâte-toi
Hâte-toi de transmettre
Ta part de merveilleux de rébellion de bienfaisance
Effectivement tu es en retard sur la vie,
La vie inexprimable
………………………
Si tu veux rire
Offre ta soumission
Jamais tes armes
Tu as été créé pour des moments peu communs
Modifie-toi disparais sans regret
Au gré de la rigueur suave
………………………
Essaime la poussière
Nul ne décèlera votre union

René CHAR, *commune présence*

Nous les vaincus sur le chemin de la captivité ouverte d'un seul coup, nous étions la France perdue, comme la poussière que le vent arrache à un tas de sable.

Fernand BRAUDEL

Ces souvenirs sont ceux d'un adolescent, dont les convictions et les espérances ont été balayées par la tourmente de la Seconde Guerre Mondiale. Rescapé et en fin de vie, il a voulu témoigner avant de quitter ce monde et dédie ces pages à ses enfants et à celles ou à ceux qui prendront la peine de les lire.

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

Le texte de mon père avait été tapé à la machine à écrire et imprimé en feuillets pour être distribué à ses enfants, petits-enfants et amis.

Récemment, j'ai décidé de publier le texte de mon père en un livre pour qu'il soit lu par le plus grand nombre possible.

J'ai publié deux versions de son texte. L'une sans aucun rajout et avec un nombre très limité de notes de bas de page. Une autre avec en préface les témoignages de Philippe Lanthony et de Jean Leid, deux médecins et ophtalmologues réputés et amis très proches dont il appréciait tant la compagnie intellectuelle, amicale, artistique et scientifique ; l'hommage que j'ai rendu à mon père lors de son enterrement.

De même j'ai rajouté des commentaires sur les faits historiques racontés par mon père dont nous avions abondamment discuté ensemble, souvent pour renforcer son texte, car mon père ne voulant pas laisser un message traumatisant à ses descendants, n'a pas insisté, par exemple, sur les conditions épouvantables du camp de Rawa-Ruska, ni sur les détails de ce que certains de ses camarades et amis ont vécus en Indochine, comme le commandant Grauwin à Diên Bien Phu et dans les camps Vietminh.

Bien sûr, c'est son texte qui importe, mais pour ceux qui voudraient en savoir plus sur ces évènements dramatiques qu'il a vécus, j'ai indiqué ce qui me semble être parmi les meilleurs documents écrits et audiovisuels à ce jour.

Mon père aura passé ses vingt premières années au Vietnam puis onze autres, après la Deuxième Guerre mondiale, à soigner les populations dans nos anciennes colonies. Il faisait partie de ceux qui ont été l'honneur et le meilleur de cette « colonisation » tant décriée, avec ses camarades, médecins coloniaux formés à l'école de santé navale de Bordeaux ou de Lyon. Les populations qu'il a soignées, elles, lui étaient toujours reconnaissantes, ainsi ces pêcheurs en haute-mer de Saint-Louis du Sénégal qui avait peint en grosses lettres sur leur barque de mer le nom de mon père précédé de « Docteur ». Pour eux, le nom de mon père était comme un grigri porteur de chance, d'autant qu'il aimait aller en mer avec eux

et à leur plus grand étonnement et frayeur au début, il faisait de la plongée sous-marine dans des eaux pourtant infestées de requins. Alors, oui, pour ces marins ouolofs, le nom de mon père sur leur barque ne pouvait que porter chance.

Le plus grand regret de mon père aura été de ne pas avoir pu exercer la médecine dans le pays de son enfance, le Vietnam. Mon père était amoureux de ce pays, de ses habitants, de leur civilisation si ancienne et si raffinée. Une fois par mois, à Marseille, avec ses vieux amis d'Indochine, il allait déjeuner dans un des nombreux restaurants vietnamiens de Marseille, puis ses amis décédés, ce fut avec leur veuves qu'il perpétua cette mémoire. Il y avait Nine, de mère indochinoise, veuve de Georges Benoliel, juif (son véritable prénom était Isaac). C'est grâce à la malice de Nine qui réussit à lui faire établir une nouvelle carte d'identité au prénom de Georges, prétextant qu'étant né à Oran il lui était impossible de fournir son extrait de naissance et en payant grassement le juge de paix local, ils échappèrent ainsi aux rafles pendant l'occupation nazie et Simone, veuve du célèbre avocat marseillais Raoul Bottai.

Ce texte honore aussi la mémoire de tous les hommes qui ont vécu ces mêmes évènements, c'est pourquoi j'ai ajouté quelques photos les illustrant et les admirables aquarelles du camp de Rawa-Ruska d'A. Vanderheyde et de Thomas. Tanzilli.

Chamonix septembre 2013

Remerciements :

merci à Michel Burelle qui m'a fait gagner beaucoup de temps en reprenant le texte manuscrit de mon père avec un logiciel de reconnaissance de caractères, à Claude Dufourmantelle pour ses critiques constructives et à Philippe Fosse pour toutes les corrections de texte qu'il a apporté.

Le Soldat n'est pas un homme de violence.
Il porte les armes et risque sa vie pour des fautes
qui ne sont pas les siennes.
Son mérite est d'aller sans faillir au bout de sa
parole tout en sachant qu'il est voué à l'oubli.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

HOMMAGE A MON PÈRE

en guise de préface

Parler de l'homme Jean Vola est facile tant ses mérites de médecin, chercheur, enseignant, amateur d'art, bon vivant et aux nombreux amis fidèles, étaient grands. Parler de Jean Vola comme père est plus difficile car, enfants nous l'avons peu vu, surtout moi. Outre son temps de captivité en 44-45 qu'il passa dans des conditions de dénuement et d'hygiène invraisemblables, sa période de guerre en Extrême-Orient de 52 à 54, mon père consacrait la plus grande partie de son temps à ses malades et patients que ce soit comme chirurgien dans les hôpitaux d'outre-mer et plus tard comme ophtalmologiste à Marseille et par cela il faut entendre que la semaine de travail de mon père était de six jours par semaine, parfois plus en outre-mer et de dix à douze heures par jour. C'est peu dire que les 35 heures sont une notion qui lui était étrangère. De plus, en ce qui me concerne, j'ai quitté Marseille après mon bac et n'y suis revenu que très rarement au cours des quarante années qui suivirent, la plupart du temps pour effectuer des escalades dans les Calanques.

Ce n'est qu'au cours des trois dernières années, m'étant arrêté de travailler que j'ai pu passer des périodes longues avec mes parents, puis avec mon père. J'ai pu enfin mieux faire sa connaissance et apprécier celui que je voyais ou savais alors toujours aimable, patient et attentif envers ses malades, élèves et amis, mais qui se montrait trop souvent tyrannique envers ses enfants. Il faut dire que, comme il l'écrivait encore très récemment, son fils Eric, n'était pas un compagnon de tout repos.

Très tôt rebelle à son autorité, je le suis toujours demeuré et bien qu'il acceptait plus de moi que de tout autre de ses enfants, il avait toujours encore un peu de mal à l'accepter. Que voulez-vous, ses fils ont le caractère aussi tranché que le sien. Nous sommes bien par cela ses fils. Nos discussions en particulier sur la guerre en Extrême-Orient, comme on appelait officiellement alors la guerre d'Indochine furent houleuses et je lui fis découvrir sur Internet

certaines des meilleures analyses de cette période. Avoir finalement admis que ses anciens chefs militaires en Indochine furent responsable de la défaite lui fut extrêmement difficile et pénible surtout quand cela était affirmé par son fils qui, lui, avait été épargné de toutes ses atrocités et que lui-même en avait été un acteur.

Mon père jusqu'au dernier instant de sa vie, aura conservé la pleine possession de ses capacités intellectuelles et cet exemple fut pour moi une preuve de sa grande ouverture d'esprit et de son attention paternelle. Et puis, combien à son âge utilisent-ils Internet ? N'était-ce pas déjà un exploit ! Heureusement, nous avions beaucoup d'autres sujets, en particulier politiques sur lesquels nous étions en accord et je savais me faire pardonner implicitement en lui offrant des caisses de bon vin qu'il appréciait particulièrement.

En ce qui me concerne, j'ai toujours accepté que mon père se doive plus à ses malades, ses élèves, ses amis qu'à ses enfants et jamais ne lui aurais fait le reproche d'avoir été un père absent. Quand on réfléchit un instant aux vies humaines que mon père a sauvées, aux malades qu'il a soignés avec un dévouement digne d'un moine cistercien, à ses élèves, en particulier ses orthoptistes, on ne peut qu'admettre que son destin de médecin, de chercheur et d'enseignant était infiniment plus important que son rôle de père. De plus, si Jean Vola n'était pas à proprement parler un homme à femmes, il les aimait beaucoup et elles le lui rendaient bien, que ce soit ses amies de longues date, ses orthoptistes préférées ou même de très jeunes femmes comme ma fille Iris avec laquelle il échangeait des mèls pleines de déclarations d'amour et auxquelles il envoyait des poèmes.

Pour terminer, j'aimerai évoquer un aspect tout particulier de sa vie.

Je me souviens que mon père semblait faire un complexe d'infériorité, en particulier vis-à-vis du frère de ma mère, mon oncle Jean qui fit une guerre héroïque et dont un des faits d'armes se passa ici même. Mon oncle et son groupe de choc de l'armée Delattre de Tassigny, furent parachutés sur les plaines au dessus du Revest et après être passé dans la nuit au village, enfermé deux feldwebels de faction, ils prirent d'assaut les forts du Faron avec une audace sans pareille, sauvant ainsi de nombreuses vies humaines, car la garnison allemande de Toulon, menacée par les

canons des forts, se rendit rapidement. Je sais que mon père se souvenait avec peine de ses périodes difficiles et tragiques de guerre, beaucoup du fait des compagnons perdus au combat et des jeunes soldats ou officiers souvent de guère plus de vingt ans qu'il n'avait pu sauver. Pourtant, si la seule fois où mon père a tiré avec une arme de guerre, elle s'est enrayé, il a été à mes yeux et je le crois aux yeux de mon oncle Jean, aussi héroïque que lui. Aussi pour en attester, je voudrais donner lecture de ses citations de guerre :

Citation du 12 janvier 48 à l'ordre du corps d'armée - Croix de guerre des TOE –

Médecin Capitaine Vola : Médecin militaire colonial d'élite, admirable à tous points de vue. S'est dépensé sans compter dès le début de la rébellion dans le district de Vatomandry qui se trouvait alors dans une situation dramatique. Volontaire pour toutes les opérations de défense et de reconnaissance, a donné un exemple magnifique, de sang-froid, d'énergie, d'initiative et de haute vertu militaire. Accidenté lors d'une patrouille qu'il menait lui-même sur Antanamboa-Mahatsara a repris sans se décourager et avec une obstination unique son double rôle de médecin et de combattant. Mettant son savoir professionnel certain et son dévouement incomparable au service d'un sens élevé des responsabilités, a donné au cours de l'action toute sa mesure en pratiquant d'une façon magistrale l'opération du trépan sur un parachutiste blessé qu'il a sauvé d'une mort certaine et que la tactique ne permettait pas d'évacuer.

Ce que ne dit pas cette citation c'est aussi qu'un des soirs en question, mon père me confisqua les billes avec lesquelles je jouais et qui étaient en fait les grenades qu'un spahi avait déposées devant sa chambre. Dans ces moments là, il fut plus que présent comme père et nous sauva bel et bien la vie, à ma mère, ma sœur, Christine, mon frère Jean-Michel qui naîtra quelques mois plus tard et moi.

Citation du 17 octobre 1952 à l'ordre de la division. Croix de guerre avec étoile d'argent.

Médecin-chef de l'infirmerie-hôpital de Quang-Tri, chirurgien et organisateur de valeur exceptionnelle. Au cours l'opération des 4, 5, 6 septembre 1952, a reçu dans sa formation chirurgicale avancée 65 blessés qu'il a pansés, réanimés et traités dans des conditions difficiles.
A opéré nuit et jour, seul, sans être jamais débordé, réussissant par sa maîtrise, par la sûreté et la rapidité de ses interventions, à sauver de nombreux blessés graves.

Citation du 12 Avril 1954 à l'ordre du corps d'armée - Croix de guerre des TOE avec étoile de Vermeil.

Médecin chef de l'infirmerie hôpital de Quang-Tri, s'est dépensé sans compter et a fait l'admiration de tous pour son abnégation, son dévouement et sa haute compétence, sauvant des quantités de vies humaines, grâce à son intervention immédiate notamment au cours des opérations qui se sont déroulés dans le secteur de Quang Tri (centre Vietnam) en Novembre et Décembre 1953.

Ce dévouement exceptionnel au salut physique et au bien-être des hommes, mon père, Jean Vola, l'a pratiqué toute sa vie, suivant en cela fidèlement la devise de son école de santé militaire *Pro Patria et Humanitate* ; aussi, bien que mécréant comme moi, je suis convaincu que si un Dieu existe, ses fautes, pour moi vénielles, lui seront pardonnées et qu'une place lui sera faite auprès des justes.

Merci à tout ceux qui par la manifestation de leur amitié lui auront grandement facilité son dernier parcours.

Eric VOLA
Samedi 16 septembre 2006
Église du Revest les Eaux (VAR)

HOMMAGE À JEAN-LOUIS VOLA (1917 – 2006)

Philipe Lanthony, ophtalmologiste, spécialiste de la vision des couleurs -

Nous avons appris avec une grande tristesse le décès de notre cher ami Jean Louis VOLA en septembre 2006. Cet hommage voudrait rappeler le destin singulier de Vola, qui eut en quelque sorte deux vies successives : une jeunesse aventureuse et militaire, et un âge mur, à partir de 40 ans comme ophtalmologiste. Je dois ces informations sur sa vie à la générosité de son fils Paul Edouard, également médecin, et au manuscrit du texte « *L'Envers de la gloire* » où Jean Vola raconte ses souvenirs de jeunesse.

Jean Louis Vola était né à Hanoï, capitale du Tonkin, le 28 avril 1917, à l'époque où le Viêtnam était encore colonie française sous le nom d'Indochine. Il était fier de rappeler que ses deux grands pères ingénieurs avaient construit le chemin de fer entre Hanoï, Lang Son et le port de Haiphong. Il fit ses études au lycée de Hanoï, puis entra à l'école de santé militaire de Bordeaux en 1938, et passa sa thèse de médecine à Montpellier en 1942. Il fut ensuite désigné comme « prisonnier volontaire » au nom de la « Relève » et passa dans les camps de Lwow (Ukraine) et Limburg (Allemagne) en 1943 - 1944.

Après la guerre il fut affecté à Madagascar en 1946-1947 dans le village côtier de Vatomandry, au sud de Tamatave ; il y assista au début de la rébellion malgache, et sauva la vie d'un soldat dans des conditions périlleuses, ce qui lui valut la croix de guerre. Puis de 1951 à 1953 il participa à la guerre du Viêtnam, médecin capitaine, dirigeant un hôpital de campagne à Phan-Rang (Annam) puis à Quang-Tri ; son activité médicale et chirurgicale fut récompensée par le titre de chevalier de la légion d'honneur à titre militaire. Rentré en France il fut ensuite affecté comme médecin commandant à Saint-Louis du Sénégal de 1954 à 1958 et ce fut dans cette période qu'il observa l'opération de la cataracte chez les hommes bleus, sujet de sa communication, en mai 2003, à notre société d'histoire de l'ophtalmologie.

A quarante ans, après cette jeunesse bien remplie, il démissionna de l'armée et commença une seconde vie comme ophtalmologiste. A Marseille il rencontra le professeur Jayle dont il

devint le fidèle collaborateur à l'Hôtel-Dieu ; il se consacra alors à l'exploration fonctionnelle de l'œil et de la vision : champ visuel, influence du niveau lumineux et surtout vision des couleurs. Son premier travail important fut une monographie de 108 pages sur l'exploration de la vision des couleurs en 1970. Ce fut à cette époque que Guy Verriest fonda *l'International Research Group on Colour Vision Deficiencies* (IRGCVD). Vola fut un des premiers à s'y joindre et participa au premier symposium historique de ce groupe à Gand en 1971 où il fit deux communications sur les déficiences colorées du glaucome et des hémianopsies latérales homonymes. Habitué fidèle, il présenta des communications aux congrès suivants du groupe à Parme (1977), Strawberry Hill(1979), Berlin (1981), Genève (1983), Avignon (1985), Tübingen (1993) Gand (1997). Ce fut lui qui organisa le congrès de 1985 à Avignon, premier de cette société à avoir lieu en France.

Simultanément, Vola fut le fondateur en 1972 du groupe français d'étude de la vision des couleurs (GFEVC), dont le Pr Dubois Poulsen fut président et dont Vola demeura le secrétaire perpétuel.

Les travaux de Vola ont étudié principalement l'influence des niveaux lumineux sur les fonctions visuelles, le champ visuel, et surtout la vision des couleurs : par exemple l'utilisation de la méthode des seuils bicolores de Stiles, de la méthode de Wald Marré ; effet Mac Collough ; vision colorée des pseudophakes. Son dernier travail important fut à 84 ans sa participation au rapport annuel des sociétés d'ophtalmologie de France en 2001 sur les dyschromatopsies (coordinateur Jean Leid).

Il faut aussi rappeler son activité d'enseignement et son prosélytisme enthousiaste pour former des ophtalmologistes à l'étude clinique des fonctions visuelles.

Jean Vola avait gardé de sa vie militaire le goût des activités physiques ; il apprit le surf à plus de 55 ans, et continua le ski jusqu'à plus de 80 ans. Il pratiquait aussi des sports moins agités comme les échecs. Vola avait une culture vaste et diverse et discuta de philosophie, de littérature ou de peinture jusqu'à son dernier jour avec la même ardeur qu'il montrait dans ses amitiés, et qui nous manque tant à présent.

Jean Vola mourut assez brusquement le 12 septembre 2006 d'un accident vasculaire cérébral. Il avait eu trois fils et une fille, et de nombreux petits enfants. P.LANTHONY



DOCTEUR JEAN LEID

(Ophtalmologiste)

Ancien interne médaille d'or des hôpitaux de Marseille
Diplôme de réparation juridique du dommage corporel
Expert près la cour d'appel de Pau
Chargé de cours a la faculté de paris

Jean VOLA fut pendant des années mon Maître à Marseille, à la Timone, où il m'a initié patiemment et avec toute sa verve et sa bonne humeur aux arcanes complexes de la vision des couleurs alors que j'étais encore jeune interne en ophtalmologie vers la fin des années 70.

Il m'a enseigné cette matière qui le passionnait et pour laquelle il était de l'avis unanime «le pape» auprès des ophtalmologistes français.

Grâce à lui je suis peu a peu devenu à sa suite un « spécialiste» des couleurs. Il m'a inspiré ma thèse de médecine sur la vision des couleurs des diabétiques. Nous avons publié en commun un grand nombre de communications (20 exactement ce qui est considérable). Il a même réussi à intéresser un temps mon épouse aux couleurs en suscitant également sa thèse de doctorat sur un thème qui l'a un temps passionné, la méthode de Stiles.

Grâce à lui j'ai été reçu encore très jeune avec bienveillance dans le cercle pourtant étroit, bien qu'international, de l'IRGCD, organisme qu'il a contribué à créer avec le Docteur Guy Verriest, ophtalmologiste belge de Gand dans les années 70. En 1981, j'ai présenté avec lui à Berlin, encore entourée de son tristement célèbre mur, ma première publication internationale.

Grâce à lui, les grands pontes internationaux de la couleur m'ont ouvert leurs portes parce que j'étais l'élève de Jean VOLA.

Grâce à lui, je suis devenu pendant 10 ans le membre français du comité directeur de cette société.

A sa suite, 10 ans après qu'il ait si brillamment organisé le congrès d'Avignon, j'ai organisé le même à Pau.

Grâce à lui, je suis devenu le vice-président du Groupe Français de la Vision des Couleurs dont il a été le fondateur.

Grâce à lui enfin, j'ai eu l'insigne honneur de coordonner le rapport annuel des Sociétés d'Ophtalmologie de France en 2001 sur les dyschromatopsies, simplement parce qu'il n'était alors plus en âge d'assumer cet énorme travail qui aurait dû lui revenir bien avant. Il y a cependant à ma demande participé très activement ce qui lui a valu plusieurs déplacements et un nombre considérable d'heures de travail au moment où il aurait dû pouvoir jouir tranquillement de sa retraite.

Jean VOLA, vous l'avez compris, après qu'il fut mon Maître, fut surtout mon Ami.

J'ai un immense respect et une grande admiration pour lui, pour ce qu'il était en tant que chercheur, qu'enseignant et plus que tout en tant qu'homme. J'ai eu pour lui pendant toutes ces années un respect presque filial et si vous me le permettez beaucoup de tendresse. C'est dans cet esprit que je ne manque jamais et cela depuis déjà des années lorsque j'enseigne à mon tour la vision des couleurs dans différentes instances de le citer et de lui rendre hommage… »



Cette histoire commence à la fin du siècle dernier. Le souvenir de la « Grande Guerre » ne s'était pas effacé de la mémoire des survivants. Aucun d'eux n'imaginait revivre une pareille calamité.

Et pourtant, en 1939, la Seconde Guerre mondiale était là, plus meurtrière encore. Tous les continents de la planète en ont souffert. La tuerie ne se limitait pas aux combattants, mais frappait désormais les civils : bombardements des villes, massacre des juifs, femmes et enfants, exécution d'otages et pour finir la bombe atomique !

Ce fut pour moi, à 23 ans, un apprentissage non pas seulement de la guerre, mais de la vie et surtout des hommes !



LA GUERRE DE 1939-1940

« LES CAPITULARDS »





Une partie de ma promotion (1938) au camp de Souges

39-40 : LA DÉBÂCLE

Déchéance, Déchéance, jamais le monde ne tomba si bas

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra.*

LA FRANCE S'EST MOBILISÉE EN 1939, pour respecter son alliance avec la Pologne envahie par les Hitlériens. Mais le cœur n'y était pas. Les tentatives pour ramener à la raison le dictateur allemand avaient été inopérantes. Une politique de concessions et de compromis, dont l'accord de Munich en septembre 1938 était le signe, aux yeux d'Hitler, de la faiblesse de la France.

L'Anschluss, l'invasion de la Tchécoslovaquie ne semblaient pas émouvoir outre mesure cette France d'alors, protectrice des faibles. Entrer en guerre pour Dantzig était inconcevable. Mais il fallut s'y plier. Hitler, lui, n'eut aucune hésitation.

L'Espagne progressivement conquise par Franco, soutenu par l'Allemagne nazie et par l'Italie fasciste. Malgré les bruits de botte de l'Est, les discours et les menaces proférés par un dictateur qui avait promis dans un livre prémonitoire de mettre la France à genoux, il semblait flotter chez les Français, toujours quelque peu arrogants, un parfum de mépris pour les gesticulations de cet agité qui menaçait leur pays admiré du monde entier et qui avait triomphé de cette Allemagne toujours conflictuelle.

Les gouvernants eux-mêmes ne semblaient guère se soucier du danger qui couvait, persuadés qu'à l'abri de sa ligne Maginot, la France Impériale réduirait au silence ce fauteur de guerre et saurait montrer au monde sa puissance : l'armée française qui paradait les quatorze juillet et onze novembre avec ses officiers à cheval. Cette fameuse armée, à cette époque, à part quelques chars et une aviation insuffisante, exhalait quelques relents de celle de 14-18. Comparée aux défilés de la Wehrmacht, malgré la prestance de ses revues, elle n'allait pas peser très lourd devant les Panzerdivionnen de l'armée allemande. A l'aune de ce qui s'est passé plus tard, il apparait que l'État-major d'alors, avait prévu une guerre à peu près identique à la dernière.

A l'intérieur du pays, les combats politiques faisaient rage. La droite dont certains admiraient en Allemagne l'ordre imposé par Hitler était qualifiée de fasciste. Elle s'entredéchirait avec la

gauche, plutôt orientée vers l'Union Soviétique, s'estimant antifasciste. Le 6 février 1934, eut lieu, à Paris, une tentative de coup d'état fomenté par l'attitude ambigüe du colonel de la Roque, à la tête d'anciens combattants de 14-18, suivie en 1936 du triomphe du Front Populaire. Léon Blum en tête du côté des travailleurs proposait des mesures considérées comme démagogiques par l'opposition parlementaire : les 40 heures et quelques jours de congés payés.

Les 200 familles responsables de l'exploitation éhontée de la classe ouvrière étaient la cible des défilés du Front populaire, poings levés, geste hérité de la guerre d'Espagne et au son de l'Internationale.

Les chefs d'entreprise d'alors n'admettaient pas que la classe ouvrière puisse aussi avoir besoin de repos. Grèves générales, occupation des usines et évidemment un retard mortel pour notre armement. Personne n'a voulu céder (voir note 1) !

Ces grèves ont été catastrophiques pour l'effort de guerre français et il est permis de se demander si perdre une guerre pour quelques semaines de congés payés associées à une diminution du temps de travail n'était pas pour ce pays une espèce de suicide.

La Grande Guerre avec ses poilus avait suffit. «Plus jamais ça,» criaient nos pères. La victoire de 1918 avait impressionné le monde et aucune nation n'oserait se frotter à cette grande puissance qu'était alors la France.

Il semblait que nul, dans ce pays, ne prêtait attention à ce qui se passait Outre Rhin et qui ne troublait pas outre mesure les Français occupés à s'entre-déchirer dans des luttes politiques.

En Allemagne, la volonté d'effacer la honte du traité de Versailles servait de prétexte au dictateur pour unir la jeunesse allemande, enrégimentée par le parti, et le reste du pays dans une haine revancharde envers la France.

En France, où se déroulait par contre un tout autre scénario, personne ne s'attendait à une défaite dès le premier assaut.

Peut-être ne s'agissait-il que d'une simple bataille, comme l'assurera plus tard de Gaulle, mais la perte de cette « bataille » a été un désastre pour le grand pays qu'était la France. Cette « bataille » dont il a été peu parlé fut rude : fantassins et cuirassiers, sans protection aérienne se sont battus avec énergie et courage.

Ils ont laissé des morts sans mémoire et sans honneur qu'aucun gouvernement d'après guerre n'a osé ni voulu glorifier (voir note 2).

Hélas ! La majorité des Français avaient assez de ce conflit qui n'a duré que dix mois. L'envahissement du pays était sans appel. L'Angleterre s'était renfermée dans son île. L'Amérique, notre alliée de dernière heure en 1917, devenue isolationniste, impréparée à la guerre, déçue de la débâcle française, restait silencieuse en conservant ses relations diplomatiques avec les nazis et s'accommodait alors d'une « dictature » qu'elle combat aujourd'hui dans le monde Arabe.

Pour la grande majorité des Français, l'Armistice ne signifiait pas uniquement l'interruption des hostilités, mais la paix. A quoi bon mourir pour une cause perdue ? Chacun pourrait reprendre ses petites occupations comme si de rien n'était. Ces Allemands ne devaient pas être aussi mauvais « qu'on » le disait.

Cet armistice, en réalité une capitulation devant le nazisme, était le bienvenu, malgré les dégâts dans l'Est de la France, le flot des réfugiés, l'occupation de la capitale et la déroute de l'armée.

Les morts de cette « bataille » ne comptaient pas et n'ont plus jamais compté.

Un vieux maréchal de France, figure d'un passé révolu, mais que le Français cocardier vénérait, apparaissait comme la dernière ressource pour cette France défaite, à bout de souffle. Son premier discours : « J'ai décidé de m'adresser à l'adversaire » fut accueilli avec soulagement.

Rares étaient les Français qui avaient entendu l'appel du général de Gaulle.

Les conditions de l'ennemi étaient lourdes : occupation des trois quarts de la France et plus tard de sa totalité, perte de la capitale, et conséquences désastreuses, un gouvernement sans parlement et sous contrôle de l'ennemi, une chute définitive du prestige dans le monde d'une grande nation qui depuis 1918 intervenait dans la politique mondiale, l'anéantissement de ses valeurs morales, républicaines et culturelles.

Devenue « petite puissance », la France ne sera jamais plus à l'image de son passé, en dépit des « souverainistes » d'aujourd'hui.

La génération de la Seconde Guerre mondiale dont je fais partie n'imaginait pas un tel désastre. Élevée dans l'idée qu'une des plus

grandes puissances d'Europe ne pouvait connaître une telle déchéance, elle en a été la victime. Et, comme à l'accoutumée, elle a payé les erreurs et l'aveuglement de celle qui l'a précédée !

L'HISTOIRE A DÉFINITIVEMENT INSCRIT CE TRISTE ÉVÉNEMENT DANS SON GRAND LIVRE.

Les Français ne se sont rendus compte que progressivement de cette déchéance.

Mais pour que la France continue à vivre, il fallait un gouvernement autre que celui qui l'avait conduite à un pareil désastre et qui ne s'expatrie pas.

Paul Reynaud et un certain de Gaulle, général tardivement reconnu pour ses conceptions militaires qu'il démontra sur le terrain, devenu Secrétaire Général à la Guerre repensèrent la défaite, envisagèrent un nouveau déploiement des forces françaises recrutées sur place en Afrique du Nord. Mais la majorité du parlement opta pour l'armistice estimé inévitable par Pétain et l'État-major, et pour l'instauration d'un nouveau gouvernement, débarrassé des responsables de la défaite.

Ce fut au tour des opposants du gouvernement précédent de se hisser aux postes-clefs. Dans l'esprit de ces nouveaux venus, la reconnaissance du vainqueur le cédait à une certaine admiration de sa puissance.

Mais gouvernement ou pas, les Allemands auraient imposé un gauleiter et donc plus de souffrances, plus de morts, mais peut-être moins de lâchetés et un peu plus d'honneur !

En réalité, ils se sont imposés, mais subrepticement.

Depuis la France et l'Allemagne ont su se réconcilier, ce qui fut le plus grand mérite du général de Gaulle, et organiser l'embryon d'une Europe unie. La naissance d'un immense espoir : la fin des hégémonies, une renaissance pour la civilisation occidentale, mais le chemin est encore long !

Mais quel était donc ce général de Gaulle, au destin national, dont les conceptions militaires n'avaient pas été retenues par l'État-major de l'époque ? Il avait, pendant la Campagne de France, réussit dans son secteur à arrêter momentanément l'ennemi par des contre-attaques victorieuses. Paul Reynaud le prit dans son gouvernement, ce qui lui permit de prendre contact avec

Churchill, lequel le reçut plus tard comme le représentant d'une France combattante.

L'appel du 18 juin réveilla chez quelques Français le refus d'accepter la défaite. C'est alors que s'organisa lentement et douloureusement la résistance qui ne recruta véritablement ses troupes qu'à la suite de l'institution du STO (Service du travail Obligatoire) par Vichy.

Les jeunes réfractaires prirent le maquis d'où le nom de maquisards que l'ennemi appelait « terroristes », ce qui n'est pas sans ironie avec ce qui se passe de nos jours. Repérés par la police de Vichy, ils n'avaient pas d'autre solution que la clandestinité. Malgré les difficultés de ses débuts, la Résistance a montré au monde que certains hommes de ce pays n'acceptaient pas la politique collaboratrice et fascisante de Vichy.

Mais le Reich volait de victoire en victoire

La Wehrmacht envahissait progressivement la Russie sans rencontrer, alors, de forte résistance. L'attaque de l'Union Soviétique avec pour but l'anéantissement du communisme programmé par Hitler confortait le gouvernement français dans sa politique pro-allemande. Et l'on entendit Laval déclarer :

« *Je souhaite la victoire de l'Allemagne* ».

Pour le gouvernement de Vichy, cette victoire ne faisait aucun doute, ce qui renforça la politique de collaboration. Les attentats, en réalité inefficaces, furent durement réprimés : pour un allemand de tué, dix à quinze otages exécutés dont souvent des juifs et des communistes, ceux là qui avec Thorez ont été les premiers à collaborer avec les nazis ont payé plus tard un lourd tribut pour leur regrettable assujettissement à l'URSS qui, alors, n'avait pas été attaquée.

Tout avait mal commencé. Après ce qui a été appelé « la drôle de guerre » au cours de laquelle une partie de l'armée française restait immobilisée par l'État-major dans la forêt de Warndt qu'elle avait conquise sans difficulté.

Attitude d'autant plus surprenante que le gros des troupes d'Hitler étaient alors occupé à anéantir la Pologne pour laquelle la France étaient entrée en guerre. Le rideau défensif allemand ne devait pas être bien épais. La France voulait-elle prouver son esprit pacifique ? CE FUT UNE FAUTE !

A l'abri de la ligne Maginot se terrait l'autre partie de l'Armée.

Libéré de la Pologne, Hitler avec ses forces reconstituées a choisi son terrain d'attaque : un lieu ou personne ne l'attendait, considéré comme infranchissable par l'État-major français.

Contre toute prévision, la Meuse fut franchie et la débâcle de la 9ème armée Corap ouvrait l'invasion de la France.

Un « Blitzkrieg » réalisé par les corps blindés allemands, plus rapides (voir note 3) et toujours plus en pointe que les nôtres, retranchés, en dépit de contre-attaques courageuses et parfois victorieuses, ravagea la moitié nord de la France. Les forces allemandes déferlaient sur Paris, envahissaient la Bretagne, longeaient la Loire, débordaient les lignes défensives françaises. Auparavant, un corps d'armée avait été capturé et dispersé à Dunkerque où les Anglais se sont pressés de réembarquer, en laissant sur le terrain leurs alliés Français[1]La catastrophe était imminente. La débâcle s'annonçait !

Les nouvelles devenaient alarmantes et alarmistes : Paris était prise, on entendait parler d'une cinquième colonne et d'un départ possible outremer du gouvernement, mais encore fallait-il de toute urgence combler les pertes subies et tenter d'arrêter ou du moins ralentir une invasion inéluctable vers le sud.

L'envoi de nouvelles troupes devenait une absolue nécessité non sans créer une certaine panique parmi les États-majors de l'arrière. George Mandel résolut le problème. C'est ainsi que des régiments de « Sénégalais » furent constitués hâtivement avec des hommes recrutés de toute part en Afrique Noire. Ces malheureux noirs, mal entrainés, ne savaient même pas pourquoi ils étaient en France. Beaucoup ne parlait même pas le Français.

L'Empire venait au secours de la France, mais l'Empire envoyait des hommes, pas des combattants. Que pouvait comprendre le « Sénégalais », recruté dans sa brousse, à cette guerre entre blancs. Ce fut un abus de la politique coloniale française, car il n'y eut pas que l'Afrique Noire de mobilisée, mais aussi les pays du Maghreb. Leurs morts et leurs sacrifices furent totalement oubliés. Mais que faire, la France avait déjà perdu une grande partie de ses réserves ?

---

[1] Mais pas sans embarquer 130 000 soldats français.

Notes Eric Vola sur la campagne de France :

Note 1 : La propagande omniprésente de Vichy lors du procès de Riom a laissé des traces profondes dans les mémoires. Il faudra longtemps aux historiens pour rétablir la vérité : l'effort de guerre fut relancé par le Front Populaire alors qu'il avait été diminué par les gouvernements précédents, en survie politique permanente dont a fait partie un certain Pétain, représentant typique d'un commandement sans vision, conservateur et borné, à l'image même de ces gouvernements. Blum et Daladier avaient de telles preuves en leur faveur qu'ils retournèrent les accusations portées contre eux sur leurs accusateurs dont Pétain et le haut commandement militaire responsables de cette défaite et non les « 40 heures » et les congés payés du Front populaire et les Allemands exaspérés par la tournure du procès l'ajournèrent puis le clôturèrent définitivement un an plus tard. !

Note 2 : 55 000 tués en 6 semaines (dont 13 généraux), pertes mensuelles proches de la Première Guerre mondiale.
« *En dépit d'énormes erreurs tactiques venant du haut commandement allié, les soldats français de 1940 ont opposé une résistance extrêmement coriace, et avec un esprit de sacrifice extraordinaire, digne des poilus de Verdun en 1916.* » Général GUDERIAN Commandant le 19ème Corps d'Armée.
« *Les troupes françaises se sont battues comme des lions.* » Général VON RICHENAU Commandant la 6ème Armée.
« *Au sud de la Somme, les troupes coloniales françaises, en grande partie noires, ont combattu avec un acharnement extraordinaire. Les unités antichars françaises et les équipages des chars français se sont partout battus avec courage et ont causés des pertes élevés à nos troupes. La plupart du temps, les chars ennemis étaient supérieurs aux nôtres en matière de blindage. Le canon antichar de 37 mm s'est révélé totalement insuffisant contre les épais blindages des chars français et anglais.* » Général Erwin ROMMEL Commandant la 7eme Panzer Division. Rapport à l'O.K.W. 20 novembre 1940.

Note 3 : Les chars français surclassaient les chars allemands en blindage et puissance de tir, mais ils étaient moins rapides et avaient une autonomie moindre. Les meilleurs chars allemands avaient un équipage de 5 hommes d'où une meilleure efficacité au combat par la répartition des tâches alors que dans les chars français, la tourelle n'avait de place que pour le seul chef de char, viseur, tireur, chargeur, homme-orchestre submergé par trop de tâches. Par ailleurs les chars français ne disposaient pas de radio. La raison majeure du manque d'efficacité des chars français pendant la campagne de France venait de la conception de son utilisation par l'État-major comme appui de l'infanterie contrairement aux Panzer divisions allemandes, solution pourtant préconisée par le colonel de Gaulle dès 1925 qu'il mettra en pratique avec succès avec sa contre-attaque près de Laon le 15 mai 1940 où il enfonça les lignes ennemies sur plusieurs dizaines de kilomètres. Une autre raison était le manque d'appui aérien, réservé à l'infanterie, contrairement aux Allemands.

MA PART À LA CAMPAGNE DE FRANCE

MON HISTOIRE personnelle commence ici.

Élève de l'École de Santé Navale, à Bordeaux, depuis 1938, je poursuivais ma troisième année de médecine lorsque la guerre éclata, ce qui me permit de remplacer un interne dans un service de chirurgie à l'hôpital Saint André. La guerre fut déclarée le 9 septembre 1939. La direction de l'École décida de laisser notre promotion terminer l'année universitaire commencée avant de nous verser dans une unité combattante, tout en poursuivant notre instruction militaire.

Mes parents étant repartis en Indochine en 1937, je suis resté seul pour préparer mon concours et prendre mes responsabilités pour mon avenir. A Bordeaux, depuis la déclaration de la guerre, ma vie se passait entre l'hôpital, la Faculté et l'École.

Bien que jeune marié et attendant mon premier enfant, je désirais accomplir mon devoir comme mes aînés, mobilisés au début de la guerre.

Au mess de l'internat des hôpitaux de Bordeaux où j'ai connu mon épouse, malgré les mauvaises nouvelles du front, le moral restait très haut.

Mon année terminée et après avoir acquis durant mon remplacement d'interne de sérieuses connaissances chirurgicales, je fus affecté en juin 40 comme médecin auxiliaire au 3ème bataillon du 27ème régiment de Tirailleurs Sénégalais qui se formait au camp de Souges, près de Bordeaux. Le médecin auxiliaire, que j'étais devenu, avait le grade d'adjudant, donc de sous-officier et était sous les ordres d'un médecin lieutenant.

Pendant quelques semaines, je fis mon apprentissage de médecin de bataillon. Mon ambition de médecin colonial était comblée par le premier contact avec ces africains au caractère simple et bon enfant. L'infirmier chef était un grand sergent noir qui pour calmer les bavardages des patients leur criait en français « *Makou* » (Silence) *les indigènes* ». Étrange résonance de ce que l'on appela plus tard le colonialisme !

Comme Souges n'était pas très loin de Bordeaux, tous les soirs, je me camouflais dans un camion militaire qui sortait du camp pour rejoindre votre mère.

L'État-major du camp palliait, comme il le pouvait, les carences de ses prévisions. C'est ainsi qu'il me fut attribué pour embarquer les quelques vint-cinq paniers de fournitures médicales, prévues par un règlement inchangé depuis la guerre de 14-18, une voiture de liaison réquisitionnée à un représentant des chocolats Poulain qui eut le malheur de passer par là. Pour mon usage personnel, il me fut attribué une bicyclette.

Le régiment, enfin prêt, devait arrêter la poussée allemande au Nord de la Loire. Le départ se fit secrètement, le soir, dans la petite gare de Souges.

Hommes, matériel, chevaux et véhicules furent embarqués dans un train.

Les officiers et sous-officiers eurent droit aux troisième classes, la troupe et les chevaux aux wagons de marchandises.

Départ discret, pas de familles sur le quai. Les adieux avaient eu lieu avant, mais sans tristesse excessive puisque c'était le sort de beaucoup de jeunes français.

Le convoi remontait lentement vers Angers. Aux approches de la Loire, les routes commençaient à se remplir de réfugiés en majorité à pied, avec leurs balluchons ou des voitures d'enfants, les plus chanceux suivaient sur des charrettes surchargées, tirées par un malheureux cheval, quelques voitures continuaient à rouler, beaucoup avaient été abandonnées faute d'essence. Le spectacle de cet exode était poignant, composé surtout de femmes, d'enfants et de vieillards. Parfois, à ce groupe se mêlaient des soldats en armes, isolés de leur unité, perdus, hébétés, suivant le flot des fuyards.

Je commençais à me rendre compte du visage caché de la guerre, celui dont les communiqués ne parlent pas.

L'arrivée en gare d'Angers fut saluée par une attaque de Stukas. Le train avait été surveillé tout au long de son trajet par des avions d'observation allemands. Les piqués et les rafales de mitrailleuses n'ont fait que peu de mal au régiment déjà débarqué. Ce fut pour moi la première image de la guerre. Je recevais mon baptême du feu. Je n'ai aucun souvenir de peur. Je me précipitais pour relever quelques victimes civiles dont un malheureux cheminot, le ventre

ouvert, les intestins à l'air, qui agonisait doucement, conscient que sa vie allait se terminer sur son lieu de travail. Dans un souffle il me dit : « *Il n'y a plus rien à faire. Je suis foutu*. »

Le destin des morts d'une cause perdue est plus enviable que celui des survivants !

Notre bataillon fut cantonné dans un quartier périphérique d'Angers. Un barrage fut établi à l'une des entrées de la ville. Dans la nuit, quelques tirs de mitrailleuses probablement sur des motards allemands en reconnaissance : ce fut le seul moment où l'on eut pu croire à un engagement qui fut de courte durée. Sans arrêt, un avion d'observation allemand tournait dans le ciel. Mais aucun avion français ne fut aperçu par les combattants qui inspectaient le ciel en vain. Ce qui facilita le bombardement par la Luftwaffe d'un centre pétrolier aux environs provoquant une énorme fumée noire qui s'abattit sur la ville. Mais au début de cette guerre, il n'était pas encore question de bombarder les villes.

Nous fumes logés, le médecin lieutenant et moi, dans une villa désertée par son propriétaire, mais qui avait laissé une cave bien garnie, ce qui inaugurait bien de l'avenir si nous tenions la ville.

Les troupes allemandes étaient au nord d'Angers. Le régiment prêt à la confrontation inquiétait les Angevins. En me remémorant ces moments, je me demande si ces gens imaginaient que la France était envahie. Pour eux, la guerre ne se passait qu'à l'est de la France.

La promulgation de « villes ouvertes » pour éviter les combats de rues eut comme conséquence l'évacuation des troupes françaises présentes, ce qui ne facilitait pas notre défense, mais soulageait les Angevins. Il s'agissait bien d'un nouveau recul qui s'additionnait aux précédents.

Le régiment quitta donc la ville et, avec regret, j'abandonnais au futur occupant teuton la cave que ni le lieutenant ni moi n'avions touchée.

Le passage des ponts de Cé fut homérique. Un général isolé au milieu d'une pagaille effrayante assurait seul la circulation des troupes dont le rôle devenait la défense de la Loire au côté des cadets de l'École de Saumur où les blindés avaient remplacés les chevaux. Comme nous, les cadets voulaient encore croire au com-

bat. La mise en place des troupes représentait dans l’esprit du combattant la fin de ces reculs.

Les positions du régiment et de notre bataillon semblaient solides, la largeur de la Loire, grand fleuve de l’histoire de France devait en assurer la sécurité.

Cette fois, nous étions en première ligne, prêts pour la bataille. Notre poste de secours était installé, les paniers d’urgence ouverts, le pavillon de la Croix-Rouge hissé, bien en vue.

A quelques centaines de mètres, un jeune sergent avait réglé le tir de sa mitrailleuse en direction d'une route qui longeait la rive nord du fleuve. La poussière que soulevaient les balles à leur arrivée prouvait l'ajustement de son pointage.

Les Allemands avaient suivi sans retard le repli fiançais et bien renseignée, son artillerie prit comme cible Saumur et son École de cuirassés.

Mais nos braves Sénégalais ne se sentaient guère impliqués dans cette drôle d’histoire qui pour eux, consistait surtout à marcher avec de lourds godillots cloutés (règlement oblige) alors qu’ils allaient chez eux pieds nus.

Le soleil de juillet était chaud et l'eau de la Loire attirante. Quelques-uns ne résistèrent pas au désir de se jeter à l'eau sous le nez de l'ennemi. Par chance ces quelques inconscients purent être ramenés à la raison.

Chacun sentait que l'ennemi était en face, mais il restait invisible

Enfin deux motards allemands apparurent sur la route repérés par notre mitrailleur, lequel attendait, comme un animal à l’affût, le moment où les motards allaient franchir sa ligne de mire pour déclencher son tir. C'était, enfin, à nous Français, de prendre l'initiative du combat.

Une rafale éclata ; c'était la première fois que je voyais un homme se faire abattre. Ce fut brutal : un corps soulevé de la machine et roulant à terre. Le second motard accéléra et disparu.

En tant que médecin, je ressentis plus un sentiment de pitié et d'injustice que de haine devant la mort de ce combattant qui n'avait menacé personne.

Mais je revins plus tard sur cette impression lorsqu'en me dirigeant vers le poste de commandement, deux balles sifflèrent à mes oreilles. Naïf, j'avais mis mon brassard avec la croix rouge et me

sentais protégé ! J'avais du être repéré et tiré comme un lapin. J'ai bien failli ce jour là jouer le rôle du motard que je plaignais.

Qui n'a pas senti passer une balle ne peut imaginer le souffle d'air quelle déplace et la puissance quelle déploie. C'est elle qui abat l'homme, la mort vient après.

Nous eûmes à relever quelques blessés, moins chanceux que moi, atteints par des tirs isolés sur le cantonnement du régiment.

Le terrain paraissait suffisamment solide pour une défense. Mais l'ennemi, resté camouflé, ne se manifestait que par un bombardement toujours dans la direction de Saumur, tuant ou blessant surtout des civils.

Il n'y eut pas de réponse du côté français parce qu'il n'y avait pas d'artillerie de ce côté !

Jamais aucun de nous ne pouvait, alors, concevoir une retraite.

Mais en réalité, le commandement allemand nous fixait dans notre retranchement évitant le contact et exerçait sa pression là où la résistance lui paraissait la plus faible. Le plan réussit parfaitement : nous étions débordés à l'Ouest. L'ennemi dévalait sur Nantes et risquait de nous prendre à revers. Le repli fut ordonné.

L'espoir d'un combat avait disparu.

La guerre que nous menions n'avait plus de sens !

Ce champ où devait se livrer une bataille décisive n'était plus qu'un pré bordé par la Loire qui continuait à couler, indifférente au destin de la France !

Et c'est alors qu'apparut l'horreur de la retraite. En temps de guerre : reculade égale débandade. Et ces combattants devaient plus tard subir le mépris et le reproche d'avoir reculé : « Vous, les vaincus de 40 » comme nous fûmes interpellés plus tard par le même gouvernement qui avait signé l'armistice !

Marche forcée un jour et une nuit pour rejoindre Bressuire. Ce fut une dure épreuve. Il arrive un moment où le cerveau ne contrôle plus aucun des mouvements du corps lorsque la fatigue et l'endormissement l'enveloppe progressivement. J'étais comme décérébré.

La marche devenue automatisme était rythmée par un bruit de pas lancinant, de crissement des roues des voitures à bras, le défilé des ombres dans la nuit qui me dépassaient et me bousculaient. Le besoin de m'alléger pour avancer, me fit abandonner ma dernière

charge : une musette que je portais en bandoulière à laquelle je tenais. Elle contenait les objets de toilette que ma femme avait glissés à mon départ. Ce poids devenait de plus en plus lourd et je la confiais soulagé à un chariot qui me doublait espérant la retrouver. En vain !

J'avais l'impression que la route se soulevait et commençait à m'engloutir lorsque fourbu, j'avais tendance à m'affaisser. A moitié sommeillant, je n'étais plus qu'un corps inconscient aux ordres de mon instinct de conservation.

S'arrêter et dormir c'était se livrer à l'ennemi.

Et le petit jour apparut.

Qu'étaient devenu le régiment et ce malheureux bataillon dont les hommes n'ont jamais pu se battre ? Quels étaient ces inconnus avec qui la marche se poursuivait ? Que sont devenus ces soldats noirs épuisés, couchés par groupe de deux ou trois sur le bord de cette route sans nom qu'il fallait à tout prix parcourir : massacrés ou prisonniers ?

Les Allemands nous suivaient de près, je les voyais au loin débouler sur les monts de Vendée.

Il ne restait que quelques éléments du bataillon dont un lieutenant qui, la veille au soir, ne savait que faire de son cheval à bout de souffle, qu'il n'osait même plus monter, mais qui le suivait. L'abattre simplement pour qu'il ne soit pas récupéré par l'ennemi, lequel n'en n'avait cure. Dans ce contexte où la mort rôde autour des hommes, où la survie est la seule raison d'être, abattre un cheval me paraissait aussi insensé qu'inutile.

Mais je ne pus l'en empêcher : une détonation, un flot de sang jaillissant des naseaux, le dernier regard de cet animal, étonné quelques secondes d'un tel traitement, sa chute sans un hennissement : bruit sourd du corps et les derniers frémissements des quatre fers.

Spectacle écœurant de l'absurdité d'un geste que rien, sauf la guerre, ne motivait !

Ce qui restait du bataillon s'embarqua dans un camion et tenta de rejoindre Bordeaux en ayant soin d'éviter un ennemi qui se déplaçait sans encombre sur les routes nationales ne prêtant même plus attention aux lambeaux d'une armée française fuyant sans avoir pu livrer pour l'honneur un dernier combat.

Bordeaux : la ville était en pleine effervescence. Bordeaux a toujours été la ville refuge des gouvernements défaits. Le gouvernement d'alors après la chute de Paris s'y était tout naturellement rendu avant de se fixer à Vichy.

Bon nombre de parlementaires et d'anciens ministres espérait regagner l'Afrique du Nord pour continuer la lutte. De Bordeaux, un bateau : le « De Grasse » était prêt à appareiller. Mais l'équipage refusa de franchir la pointe de Grave, où quelques batteries allemandes l'attendaient, laissant tout ce beau monde sur le pavé bordelais pendant qu'un Maréchal de France presqu'au terme de sa vie obtenait sans gloire un armistice salvateur pour beaucoup et l'occupation d'une partie de la France.

Le gouvernement regagna Vichy. L'ennemi envahit Bordeaux se jetant sur les fameuses pâtisseries bordelaises. Cette ville n'était plus, hélas, la France et les militaires présents furent évacués en zone dite libre.

Pau fut choisie pour rassembler les éléments d'un corps de santé récupérés de la déroute : médecins, infirmiers, hommes de troupes ont passé plusieurs nuits sur la paille de la gare. Là, les gaudrioles reprirent leur droit comme si aucun de ces rescapés ne se rendait compte de l'énorme catastrophe que venait de subir le pays.

L'administration comme si rien ne s'était passé, reprit ses droits.

La bureaucratie, elle, n'avait pas été vaincue et pour cause puisqu'en zone dite libre elle avait pu rassembler les nouveaux appelés totalement indifférents à la situation. Les quelques médecins qui se trouvaient là furent affectés aux différents corps de cette nouvelle armée que l'Allemand avait fixé à cent mille hommes.

La guerre était officiellement terminée et le même système, malgré cet échec cuisant recommençait à fonctionner.

Un certain soir, un officier supérieur annonça dans l'indifférence générale avoir entendu à la radio anglaise qu'un général demandait aux Français « libres » de le rejoindre ou de continuer le combat. Mais pour ceux qui venaient de vivre ce cauchemar cet appel apparaissait irréalisable. Laissés sans nouvelles dans cette période de désarroi, ils n'apprirent que beaucoup plus tard la résistance de poches sur la côte atlantique que les Allemands durent

réduire. Il restait donc quelques Français qui n'acceptaient pas la capitulation.

Après un séjour aux Eaux-Bonnes où avaient été rassemblés les éléments épars du corps militaire médical, je fus affecté à quelques kilomètres de Pau au « Camp de Gurs » où étaient enfermés les espagnols antifranquistes qui avaient pu sauver leur vie en franchissant la frontière française. Eux aussi ont connu, avant nous, la débâcle. Mais l'administration y avait aussi rassemblé les prisonniers de droit commun des centrales belges et françaises alors en territoire occupé, pour éviter de les voir s'éparpiller sur les routes. De ce fait, ce camp de réfugiés devenait un camp de prisonniers.

Il y avait aussi un camp de femmes, séparé par des barbelés du camp des hommes où vivaient des étrangères chassées de différents pays d'Europe pour diverses raisons politiques et raciales. Il était difficile d'assurer si cette séparation était infranchissable, mais le médecin que j'étais, eut à soigner chez les hommes et chez les femmes de profondes égratignures dorsales dues aux barbelés. Dans ce camp de femmes avait été enfermée une grande actrice allemande que j'avais beaucoup admirée avant la guerre et que je n'ai malheureusement jamais pu rencontrer : Dita Parlo, connue sur les écrans avant la guerre et qui semble avoir été dans ce camp pour des raisons qui me sont restées inconnues, mais probablement racistes.

Les contacts avec les prisonniers de droit commun me permirent de faire connaissance avec ce genre d'humanité. Qu'ils soient Belges ou Français, les ruses pour être reconnus malades dépassaient l'entendement : j'étais loin des truquages des bidasses ; elles prenaient l'allure de mutilations volontaires jusqu'à l'absorption de clous !

Malgré sa situation en zone libre ce camp était souvent visité par la Gestapo pour débusquer quelques opposants au régime nazi dissimulés dans le flot des prisonniers de droit commun.

Le camp était sous le commandement de la Gendarmerie mobile de l'époque. Il faut souligner que ces recherches restaient souvent infructueuses, la collaboration paraissant très relative.

Le contact avec les Espagnols, dont beaucoup étaient des intellectuels, m'apporta beaucoup sur la guerre d'Espagne que je ne pouvais juger que sous l'angle français. Ces exilés souffraient de

leurs conditions. Affectés par la défaite de la France, ils se rendaient compte que, désormais, ils ne pourraient rentrer chez eux. Ils comprenaient mal, sans trop nous en vouloir, qu'un gouvernement issu du Front Populaire ne les ait pas plus aidés.

Dans le fond de moi même, je pensais que notre déchéance avait commencé à l'époque de leur drame.

Progressivement l'asservissement du pays vaincu se déroulait selon un processus bien codifié : le pillage par le rationnement alimentaire, l'esclavage par la déportation des jeunes Français dans les usines de guerre allemandes et comme prime plus d'un million de soldats prisonniers dans des camps assujettis au travail, soit dans les fermes, ce qui était un moindre mal, soit dans les usines de guerre, sorte d'élimination du prisonnier.

Cependant la France occupée ou libre (?) s'organisait : la question primordiale étant le ravitaillement avec la mise en circulation de tickets d'alimentation. Les queues se formaient devant les boulangeries qui vendaient un pain mélangé de son, devant les boucheries particulièrement touchées par le rationnement, devant les épiceries pour des rutabagas et des topinambours en guise de pommes de terre devenues, on se doute pourquoi, rarissimes. Et s'ajoutait le rationnement des produits lactés pour les nourrissons et du tabac pour les adultes.

Le Français moyen commençait à comprendre la signification de l'occupation, même s'il existait une zone libre. A Paris, les gargotes servaient ce qu'ils appelaient des « escalopes de poisson » qui ne comprenaient que les têtes des poissons, le reste passait dans d'autres estomacs. Le marché noir était florissant et enrichissait bon nombre d'individus peu enclins à subir le même sort que les démunis. Un monde interlope y trouvait son compte : commerçants, paysans qui dans leurs fermes faisaient payer leur mobilisation aux ouvriers restés dans les usines de guerre.

Les hôpitaux commençaient à se remplir de malades, venant des classes les plus pauvres, atteints d'énormes œdèmes des membres inférieurs causés par la malnutrition, pathologie caractéristique des périodes de famine.

Je m'étais rendu à Royan, où s'était réfugié le ministre de la Guerre, pour qu'on m'accorde une démission que je réclamais depuis ma thèse, car j'estimais n'avoir plus rien à faire avec cette

nouvelle armée. Elle me fut refusée. J'ai du écouter les tirades d'un colonel sur mes devoirs envers mon pays et qui finit par me traiter de transfuge.

Écœuré de tous ces sermons, je rentrai à mon hôtel et allai dîner dans un restaurant voisin. Mais quelle ne fut pas ma surprise d'entendre le patron me proposer, à l'oreille, d'agrémenter le maigre menu du jour par quelques suppléments plus alléchants moyennant finance !

Ceci au lendemain d'un discours de Laval assurant qu'il poursuivrait sans faiblesse toute sorte de marché noir.

En levant les yeux, j'aperçus dans la salle voisine, des fonctionnaires porteurs de la francisque, se goinfrant d'un menu « vichyssois ». Ce n'était pas la maigre solde de médecin-lieutenant qui me permettait d'améliorer ma pitance au marché noir. Après la leçon que je venais de recevoir, je me demandais dans quel monde je me trouvais.



27ème régiment de tirailleurs sénégalais

ET LA FRANCE QUE DEVENAIT-ELLE ?

TOUT S'ORGANISAIT dans le cynisme et l'hypocrisie, que semblait traduire la géniale chanson que chantait Ray Ventura :

« *Tout va très bien ! Madame la Marquise !* »

Progressivement la griffe allemande se resserrait.

L'Empire Colonial Français était le dernier espoir. La zone libre pouvait encore avec Marseille espérer quelques liaisons et Vichy se dépêcha de faire venir d'Afrique du Nord une main d'œuvre à bon marché et pour compenser l'absence de plus d'un million de prisonniers et les jeunes expédiés dans les usines d'Allemagne.

L'esclavage des Français s'organisait.

Restait la Marine : Elle n'a pas résisté à l'erreur de Mers el-Kébir, laquelle accrut la haine de l'Anglais et renforça son attachement à Vichy. La seule arme encore intacte s'est « glorieusement » et sur ordre sabordée à Toulon le 27 novembre 1942.

A Vichy tout n'allait pas bien entre Pétain et Laval. Ce dernier qui jouait la carte allemande fut écarté par Pétain pour revenir en 1942 et instaurer en France un régime fascisant aux nombreux partisans.

Le débarquement allié en Afrique du Nord en Novembre 1942 fut suivi de l'occupation de la zone libre par l'ennemi. Amer dénouement qui s'inscrit dans le processus de déstabilisation d'une nation qui avait perdu sa liberté et sa fierté. La botte allemande se faisait de plus en plus lourde. Le pays s'installait dans l'occupation et commençait à comprendre l'avidité et la cruauté du vainqueur. La France était un réservoir humain dans lequel il puisait pour compenser le départ de ses hommes pour le front russe. En organisant, avec l'accord de Vichy, le Service du Travail Obligatoire (STO), il récupérait des milliers de jeunes Français pour leur effort de guerre.

Non content de réduire les Français en esclavage, il régla quelques comptes.

Il n'était plus question depuis l'attaque de la Russie Soviétique de considérer les communistes français comme des sympathisants,

alors la chasse commença. Le sort qui leur fut réservé était les camps de la mort ou celui d'otages pour le peloton d'exécution. Puis ce fut le tour des Juifs dénoncés dans les films et dans la presse, réveillant un antisémitisme latent, mais réel à l'époque. Et pour finir les résistants, souvent des adolescents, payèrent de leur vie un patriotisme que bien des Français avaient oublié, car les délations anonymes de Français à la police vichyste et souvent à la Gestapo n'étaient pas exceptionnelles. Vichy y ajoutait ses lois interdisant la liberté de la presse, uniquement dirigée par les partisans du régime, limitait les écoutes radios, préparait sur l'incitation Hitlérienne les procès des politiques accusés d'avoir déclaré la guerre, supprimait d'un coup de plume la Franc-maçonnerie accusée de méfaits occultes !

Tout ce qui va se passer par la suite est connu. Aujourd'hui les nouvelles générations se sont avec raison tournées vers l'avenir. L'Histoire ne se répète jamais deux fois disait un philosophe. Pour beaucoup Hitler et ses atrocités sont bien loin. Pétain et Vichy sont jugés sans nuance. Seuls les Juifs n'ont pas oublié la souffrance de leurs pères. Tout ce qui a été écrit ici a été vécu et ce qui a été écrit doit servir de mémoire et de leçon.

A VOUS DE JUGER

LES CAMPS DE PRISONNIERS



PENDANT QUE LA FRANCE commençait à se rendre compte de la barbarie du maître de l'Allemagne, plus d'un million de prisonniers vivaient dans des camps « Stalag ou Oflag » selon qu'il s'agissait d'hommes de troupe ou d'Officiers. L'obligation de travailler était imposée aux sous-officiers en dépit de la Convention de Genève, au même titre que les hommes de troupe. Ils étaient donc maintenus dans les stalags. Les sous-officiers réfractaires à cette obligation furent envoyés en Pologne devenue le dépotoir de l'Allemagne pour tout ce qui était insoumis, juifs et antinazis.

Dans ces stalags que les miradors et les barbelés permettaient de reconnaître, (ce qui ne fut pas toujours le cas de l'aviation alliée) étaient entassées, dans des baraquements rudimentaires, les nationalités d'une grande partie de l'Europe en guerre contre le nazisme. Chaque nationalité était, à l'intérieur du camp, séparée par des barbelés. On y trouvait le camp des Français que partageaient les Belges, les Hollandais, le camp Anglais, la plupart faits prisonniers a Tobrouk auxquels se mêlaient des Hindous dont les Sikhs, celui des Yougoslaves, des Russes, plus tard des Italiens et beaucoup plus tard des Américains qui arrivèrent en groupes serrés après leur capture dans la poche d'Arnhem. Les baraques où dormaient prés de quatre cents hommes comportaient des bas flancs à trois étages avec une paillasse et une couverture, un traversin en paille, une ou plusieurs tables en bois et des bancs pour de maigres repas (1500 à 1800 calories par jour) et comme chauffage un poêle. Ces camps étaient répartis dans toute l'Allemagne. La Pologne vaincue et occupée était réservée aux camps de représailles destinés aux évadés repris, fortes têtes, sous-officiers réfractaires au travail.

LA RELÈVE DES MÉDECINS, PHARMACIENS ET DENTISTES

PAR UNE DÉCISION DE VICHY, un certain nombre de jeunes médecins et d'étudiants en médecine la plupart militaires furent désignés pour être enfermés dans ces camps à la place de médecins civils capturés au combat et pour soigner avec les moyens procurés par les autorités militaires allemandes les captifs français.

Ce fut la Relève qui comporta celle des médecins, des pharmaciens et des dentistes. Instituée par la loi du 25 mars 1943 (J.O. du 4 Avril 1943). Cette relève fut décidée par Vichy, sensible aux appels de certains médecins civils prisonniers et facilitée par la présence des élèves des écoles de Santé de Bordeaux et de Lyon qui constituaient un creuset dans lequel le gouvernement pouvait puiser sans discernement. Furent désignés, non seulement les thésards, mais ceux qui n'avaient pas totalement terminé leurs études.

L'organisation d'un tel système était conçue comme si l'occupation devait durer indéfiniment, comme si la guerre ne devait pas évoluer. Il s'agissait pour les dirigeants du Service de Santé tout simplement d'une affectation comme une autre puisqu'il était prévu que l'opération devait se renouveler tous les ans.

Le séjour prévu pour un an ne fut pas respecté et ne pouvait l'être compte tenu du tournant de la guerre. Le séjour ne fut pas sans risque car certains y trouvèrent la mort.

Bien des « relevés » ont vite oublié le sacrifice de leurs jeunes confrères en uniforme. La place des militaires étaient dans les camps de prisonniers, selon la conception des « civils ».

Quelques-uns de ces jeunes médecins, dont j'étais, étaient chargés de famille et dépendaient d'une solde versée par le gouvernement.

J'avais, dès ma thèse passée, envisagé de démissionner de l'Armée, n'y voyant plus aucun avenir depuis la défaite. Mais j'ignorais les traquenards de l'Administration militaire. En présentant l'École de Santé Navale et Coloniale de Bordeaux, mon ambition était de retourner comme médecin en Indochine où j'étais né et avais fait mes études. Après avoir passé un concours difficile (quarante admis sur quatre cents candidats), je signais un engagement dans

l'Armée de six ans, études comprises avec la possibilité de démission. Mais j'ignorais que ma thèse soutenue, j'étais devenu officier et, que dans ce cas, le Ministère de la Guerre était seul habilité de décider de mon sort. Bien entendu ma demande fut rejetée.

Désigné pour la Relève, je rejoignis le Val de Grâce où je fis un stage de radiologie, spécialité que j'avais choisie pour éviter d'être versé dans un stalag.

Laisser ma femme et mes deux enfants, Christine et Eric à Marseille, me paraissait trop risqué et sur le plan sécurité et sur le plan alimentaire. Nous habitions sur le bord de mer et j'imaginais facilement ce que serait devenu notre immeuble en cas de bombardement par mer ou en cas de débarquement allié, dernière éventualité redoutée des troupes d'occupation dont les casemates jalonnaient la côte, en la dénaturant.

Sur le plan alimentaire, Marseille ne vivait que du marché noir et ma solde de lieutenant nous permettait à peine à joindre les deux bouts. Par bonheur ma belle-sœur Sabine et son mari Georges van Riel nous ont apporté un précieux soutien en nous offrant l'aide d'une femme de ménage pour qui le marché noir n'était pas étranger. Un souvenir m'est resté : elle nous proposa de remplacer la margarine, chichement allouée par les tickets d'alimentation, par un litre d'huile d'olive qu'elle estimait à sept cent francs ce qui représentait un peu plus de la moitié de ma solde mensuelle !

Par relation, nous avons trouvé à Saint Galmier, dans la Haute-Loire une famille qui nous prit avec d'autres comme hôtes payants. La vie y était différente et, en attendant, je profitais du délai que m'offrait l'année avant de rejoindre le Val pour remplacer, dans la ville voisine, Andrézieux, un malheureux confrère arrêté par la Gestapo du temps où Barbie, devenu célèbre plus tard, dirigeait à Lyon cette sinistre institution.

Je goûtais le plaisir d'exercer la médecine générale en milieu rural. J'avais comme moyen de déplacement une vieille motocyclette et je gravissais et descendais les Monts du Lyonnais avec un sentiment de liberté et de joie de vivre que je n'avais plus connu depuis le début des hostilités. J'avais droit après chaque visite à un petit verre d'eau de vie du pays, régime dont je dus rapidement me défaire, car après un certain nombre de visites, j'avais de grosses

difficultés pour me maintenir sur ma moto. Mais je sentais bien que mes refus décevaient ces braves paysans.

La Haute-Loire est un pays d'élevage des chevaux. Un soir je fus appelé pour une urgence dans une ferme à quelques kilomètres d'Andrézieux. Après l'examen de la grand-mère je calculais, à un sou prés, le prix de la consultation et de mon déplacement Après avoir réclamé le montant de ma visite j'eus la surprise d'entendre le maître de maison me dire : « *Ah ! Docteur, vous êtes moins cher que le vétérinaire. On vous rappellera* ». Je compris, que dans cette région, la santé d'un cheval valait plus que celle d'une vieille femme. Je repartis sur ma moto un peu désappointé.

Ce remplacement libératoire ne dura qu'un temps et, sur ordre, je dus rejoindre Paris et laisser ma famille à Saint Galmier. Je réintégrais le Val de Grâce, mais cherchais une échappatoire à cet avenir que je n'acceptais toujours pas. En premier, la précarité de ma solde dont la majeure partie payait la pension de ma famille. Le remplacement avait arrondi mon pécule, mais je me retrouvais à Paris avec peu de moyens. Ce stage me laissait une certaine liberté et je tentais de trouver une occupation rémunérée dans la branche que je connaissais et qui m'aurait permis un camouflage jusqu'à la fin de la guerre et de continuer à nourrir ma femme et mes enfants.

Je finis par dénicher un laboratoire d'analyses qui m'offrit pour faire des prises de sang dans pratiquement tout Paris une somme tellement dérisoire que je n'insistais pas.

Je reçus des propositions extravagantes ; celle, par exemple, de rentrer dans l'organisation allemande Todt qui construisait alors le « mur de l'Atlantique », avec une rémunération bien supérieure à celle que l'Armée Française m'octroyait et encore mieux d'être médecin d'une usine de guerre en Allemagne !

Toutes ces propositions provenaient non d'Allemands mais de Français, preuve qu'à cette époque une majorité de ces Français et non des moindres était persuadée de la victoire allemande.

Devant de telles perspectives, je me dis que le marché noir pouvait améliorer non pas mon ordinaire mais pouvait assurer plus largement la pension de ma famille.

Le marché noir ! Il fleurissait et rapportait tellement d'argent à des gens de peu. Je me rappelle de « Ficelle », un maquereau que

j'avais connu au bar des Flots Bleus quand nous habitions sur la Corniche à Marseille.

Ficelle, maigre comme un clou, figure angulaire, cheveu plat, de petite taille, avait l'allure du barbeau marseillais de l'époque. Il était reconnaissable à ses chaussures toile et cuir et à son feutre !

Client du bar, matin et soir, il quittait Marseille une fois par mois pour le Sud-est, non occupé, acheter un veau qu'il faisait détailler dans ses multiples valises de bon genre et qu'il rapportait à Marseille. Il sortait en suivant les porteurs. Manteau, feutre, complet impeccable, il franchissait, impavide, la sortie de la gare sans être intercepté par la douane ou la police, placée là pour vérifier les trafiquants de marché noir.
Il m'avait pris en amitié et se désespérait de me voir perdre mon temps à « faire médecine » comme il disait. Après l'incident qu'il m'arriva et que je relate, il me conseilla pour que de tels déboires ne puissent plus se produire.

Je me souvins qu'à l'époque, mon père avait laissé notre maison de campagne à un réfugié italien antifasciste qui digérait encore difficilement l'huile de ricin que les sbires de Mussolini lui avaient fait avaler. Réfugié dans le Var, ce brave paysan fut chargé après le départ de mon père en Extrême-Orient, d'entretenir la propriété pendant son absence, sans obligation de loyer. Or, toujours en quête d'améliorer le rationnement journalier, je décidai de me rendre à cette ressource, à laquelle je n'avais pas pensé, qui se trouvait près de Toulon dans un village : le Revest. Je fis d'après Ficelle une première erreur, celle d'emporter une vieille valise que je fermais avec des cordes.

Arrivé au Revest, je fus reçu chaleureusement par cet Italien qui remplit ma valise de pommes de terre et m'aida à la reficeler. Je repris le train pour Marseille ignorant qu'il était interdit de passer des denrée alimentaires d'un département à l'autre, mais je savais qu'un douanier m'attendrait à la sortie de la gare. J'avais lu dans la presse qu'il fallait exiger de l'agent vérificateur qu'il porte des gants blancs (!) et qu'il ouvre lui même le bagage qu'il voulait vérifier. J'espérais passer pour un étudiant avec mon jeune âge et me préparai à l'assaut car le douanier voyant ma valise avec sa corde en guise de fermeture ne s'y trompa pas. J'évitai son regard, mais il m'arrêta et me dit :

- *Qu'avez-vous dans cette valise.*
- *Ce sont des livres, Monsieur.*
- *Ouvrez cette valise.*
- *Ouvrez-la vous-même.*

« Grosse erreur de ma part », me dit Ficelle ! Et je posai brutalement, sur le sol la valise qui éclata et toutes les pommes de terre se répandirent aux pieds du gabelou, écrasées en partie par les voyageurs du train pendant que mon tortionnaire hurlait :

- *Ah Monsieur, ce sont des livres ! Suivez-moi dans mon bureau.*

Ce que je fis piteusement rassemblant les derniers tubercules que je pus récupérer. Dans le bureau, la colère du fonctionnaire éclata. Dans l'envolée, j'entendis confiscation, amende, prison, tribunal. Devenu humble, je plaidai ma cause et j'entendis cette phrase superbe :

- *Partez, Monsieur et sachez que si je faisais mon métier, Marseille crèverait de faim.*

« Tu vois, petit, me dit Ficelle, si tu n'avais pas fait le malin vous mangeriez vos patates. ». Je pensais à lui quand je pris la décision de me livrer à cette activité, en principe interdite, mais que la majorité des français pratiquait : le marché noir.

J'avais ma source de ravitaillement : Saint Galmier. Je fis un premier essai. Je ramenais une pintade non plumée pensant naïvement qu'elle serait facile à vendre dans Paris. Je commençais par les commerçants du quartier de l'hôpital du Val de Grâce où je logeais, certain qu'ils s'arracheraient ma bête. Ma déception fut grande, la plupart faisait la grimace ne trouvant aucun intérêt à cet animal qui ne se vendait bien à Paris qu'à la Noël. J'arpentais ensuite le boulevard de Montparnasse en quête d'un client affamé par les restrictions. Sans succès, et ma bête commençait à se faisander et le prix que j'en demandais diminuait à mesure qu'elle se mortifiait. Pour la conserver, je la plumais et lui faisais passer la nuit au dehors de la fenêtre du dortoir où je couchais.

Enfin, après avoir beaucoup marché dans Paris, je finis par trouver un amateur qui dégoûté m'offrit la moitié du prix que je l'avais payée.

Je me rendis compte que je n'avais aucun don pour les affaires. Mais que me restait-il pour faire survivre ma famille ? J'eus un moment de découragement.

A vingt-cinq ans, écœuré par la tournure que prenait ma vie, je pestais contre le sort que me réservait cette armée qui refusait de me libérer et me destinait à la captivité et pour quelle durée ? Ce pays que j'ai servi m'a fait connaître la déchéance et la pauvreté. Ces lieutenants sous-payés, vivaient une misère dorée pour le seul uniforme qu'ils portaient. Personne à cette époque sauf quelques illuminés, ne pensait que l'Allemagne puisse être vaincue.

Ce ne fut que beaucoup plus tard que le monde s'aperçut que l'attaque de la Russie a été la plus grande faute de Hitler, car elle a contribué à sauver avec les Anglo-américains, la France non de sa déchéance mais de l'esclavage qui lui était promis.

Les Russes, beaucoup plus tard, ouvrirent une première brèche à Stalingrad, suivie, mais longtemps après, par le débarquement Anglo-américain.

Mais pour le moment les Russes reculaient.

Cette guerre n'en finissait pas ! Quel en serait le vainqueur ? Quel serait le sort de ceux qui se sont trompés de camp ?

Je n'étais plus seul, j'avais de nouvelles responsabilités qu'adulte je devais, quels que soient les événements, assumer. A cette époque, les épouses et mères de famille ne travaillaient que rarement et je restais attaché à l'idée que je devais assurer la sécurité et l'existence de ma femme et de mes enfants. Vivant seul en France depuis presque dix ans, j’avais pris l'initiative de fonder une famille et j'en étais l'unique responsable.

Ma propre famille était Outre-mer et je n'en avais aucune nouvelle depuis le début de la guerre. Celle de ma femme se trouvait en zone occupée et ne pouvait en aucun cas la recevoir, elle et mes enfants, sauf évidemment en dernier recours.

J'appris, avec déception, que j'avais été bien désigné dans un hôpital, mais en Pologne et plus spécialement en Ukraine à Lwow que l'Allemand avait baptisée Lemberg. L'idée de partir comme prisonnier, si loin, même dans un hôpital, ne m'enchantait guère. Je n'avais pas encore reçu mon ordre de départ.

Ma vie que j'avais, très tôt, préparée avec application semblait avoir perdu tout sens.

Bien entendu, le mirage de rejoindre les forces d'Afrique du Nord par l'Espagne, était une possibilité, mais il m'était impossible de laisser ma famille sans ressource.

Je me devais d'agir. Je décidai de faire un faux départ, une espèce de coup de bluff et après quoi je me fixerais la marche à suivre, quoique, au fond de moi, je pensais gagner le maquis.

En général, les trains dans lesquels embarquaient les médecins releveurs étaient des trains réservés aux allemands. Renseignements pris, je sus le jour et l'heure du départ d'un convoi.

Je me présentai au jour et à l'heure prévue (vers les vingt heures) au jeune fonctionnaire chargé de vérifier le départ des releveurs, très étonné de me voir en civil, avec une petite valise. Mais il n'insista pas. En ces temps, il ne fallait s'étonner de rien !

Je montai dans le couloir d'un compartiment quelconque avec l'intention de quitter le train à la première station. Le convoi démarra et prit de la vitesse, je vis défiler un certain nombre de gares sans qu'il ne s'arrête. J'essayai de me dissimuler au milieu de civils et de militaires teutons discutant dans le couloir et d'éviter tout regard inquisiteur d'un possible fonctionnaire de la Gestapo. Je n'avais jamais ressenti cette impression d'être en pays ennemi.

Je commençais à m'inquiéter : me voyant mal débarquer dans une gare allemande. Après deux heures d'une angoisse mal maîtrisée, je sentis le train ralentir et me préparais à sauter à contre voie. Le nom de la gare : Chalons sur Marne, c'était encore la France. Ouf ! Le train à peine arrêté, je sautais et restais caché par le wagon. L'arrêt ne fut pas de longue durée. Le départ du train me permit d'apercevoir la gare à peine éclairée. Je rentrais dans la salle d'attente, où dans une demi-obscurité quelques voyageurs tristes attendaient dans un lourd silence le train de Paris que je pris avec eux, satisfait d'avoir réussi une partie de mon plan. Arrivé à Paris autour de minuit passé, je finis ma nuit dans une salle d'attente de la gare, couché comme d'autres à même le sol. J'étais fatigué de cette aventure.

Je savais que la mère de ma belle-mère qu'on appelait « maman Maria » m'accueillerait dans son petit appartement de la banlieue parisienne. Il m'était désormais impossible de rejoindre le Val de Grâce puisque j'étais en route pour l'Allemagne.

J'aurais été surpris dans l'état où j'étais : je comparaissais devant un tribunal militaire et j'étais sûr de mon exécution.

Je fus bien accueilli par « maman Maria » qui m'hébergea immédiatement. Grâce à elle, j'eus des renseignements sur la résistance. Elle m'indiqua une adresse où je pourrais contacter un émissaire.

C'était au dernier étage de l'immeuble qu'occupait alors un ministère qui je crois était celui des Travaux Publics et qui se trouvait derrière les Invalides.

Le lieu n'était pas très secret puisque je fus immédiatement reçu dans le bureau d'un petit fonctionnaire qui me parut d'origine corse à son accent et qui me proposa le Vercors.

C'était un progrès après tout ce que j'avais entendu. Mais la seule condition que je mettais à mon engagement était la prise en charge de ma famille puisque le médecin civil que je devais relever devait, en ce moment, m'attendre ! Après de nombreuses discussions et la vague promesse que ma femme recevrait un chèque non évalué quand l'occasion se présenterait, je compris que la réponse serait négative et quelque peu insultante, car mêlée d'un soupçon sur l'authenticité de cet engagement que ma demande de financement altérait.

Mais il m'était impossible de transgresser le principe de ma responsabilité envers une famille que j'avais fondée et je me rendis compte douloureusement que rejoindre la Résistance ne pouvait remplacer ce que me donnait si chichement l'Armée.

Il m'est alors nettement apparu que ma famille était en quelque sorte l'otage de ceux qui me commandaient, car en dehors des risques que je courrais personnellement, la suppression automatique de ma solde laissait ma famille sans moyens financiers.

J'ai du me résigner et faire ce qu'on appelait, alors, mon devoir.

En fait, le ministère utilisait le côté humanitaire pour servir d'appât. Soigner une humanité emprisonnée depuis de longues années derrière des barbelés était en quelque sorte une mission digne du serment d'Hippocrate. Le médecin était un non combattant et il était de son devoir de se sacrifier pour cette cause. La libération d'un confrère faisait aussi partie du sacrifice.

Je retournais à St Galmier et y trouvais ma feuille de route. Je ne parlais pas de mes pérégrinations. Mais je me demandais ce

qu'avait pu faire le fonctionnaire que j'avais contacté à mon faux départ. N'ayant rien compris, il avait du se taire.

Le *Freiwilligen Kriegsgefangen* ou « Prisonnier volontaire » comme l'a surnommé avec ironie l'administration allemande était bel et bien détenu dans un camp ou un hôpital mais pouvait bénéficier selon l'humeur du commandant allemand d'une sortie par semaine avec interdiction de fréquenter la population civile ou de s'asseoir dans un café. En Pologne il était accompagné d'un *posten*, un soldat, discrètement armé chargé de le surveiller.

Dans les camps, les médecins étaient logés dans une baraque spéciale et avaient à leur disposition une ordonnance et un cuisinier choisis par les autorités allemandes parmi les prisonniers français.

Impossible de s'isoler ; ils dormaient en dortoir et les repas se passaient en commun. Je pris avec philosophie mon affectation à l'hôpital de prisonniers de Lwow en Ukraine. La ville de Lwow que nous désignerons sous ce nom dans la suite du récit est devenue Lviv en Ukraine indépendante.

J'appris, ce qui m'importait peu, que je serais payé en monnaie de singe, sorte de bout de papier journal sans valeur commerciale et à quoi ce soi-disant argent m'aurait-il servi ? Je n'ai jamais su si ma solde avait été intégralement versée.

Je laissais ma famille en sécurité, logée à Saint Galmier. Elle était désormais loin des soucis d'argent et de ravitaillement que nous avions connus à Marseille. Les pensionnaires de la pension de famille m'aidèrent à remplir mon sac de voyage en me donnant une quantité de boites de conserve pour m'éviter de mourir de faim dans ce pays perdu qu'était pour eux la Pologne occupée.

Je quittais le cœur serré St Galmier et je rejoignis la gare de l'Est où je retrouvais un médecin affecté lui aussi à l'hôpital de Lwow.

Sur le quai de la gare, un fonctionnaire différent du premier, vérifia notre destination et notre embarquement. Je connaissais l'atmosphère de ce genre de train. Le court arrêt à Chalons sur Marne me rappela mon équipée, mais, désormais, je n'étais plus un homme libre !

Le voyage ne manqua pas de piment : les propositions alléchantes de deux *schwesters* d'un détour chez elles à Berlin, très excitées par notre présence, furent rapidement calmées par l'appa-

rition à la portière du wagon d'un fonctionnaire de la Gestapo, reconnaissable à son feutre et son trench-coat. Ce fut le seul incident distrayant du parcours.

Le trajet Paris-Lwow traversait toute l'Allemagne et devenait obsédant : longues attentes dans les gares au milieu des voies : sur les locomotives en grosses lettres blanches se lisait :

Sie rollcn fur Sîegen (Elles roulent pour la Victoire).

Passage à Dresde qui devait subir l'un des plus intenses bombardements de la guerre. L'alerte fut donnée alors que le train arrivait en gare, cible présumée des avions alliés. Les voyageurs furent dirigés dans le troisième sous-sol de la gare. Je traînais difficilement mon lourd sac rempli de provisions. A la dernière marche d'escalier, le fond du sac creva : et une dizaine de boites de conserves, sardines, pâtés, et autres accompagnèrent et précédèrent ma descente sous le regard surpris des voyageurs allemands en pleine panique. Je ramassai ce que je pouvais et regagnai le troisième sous-sol sans que personne ne paraisse s'étonner de la présence de ces hommes en uniforme étranger et de ce qu'ils transportaient. Depuis longtemps le civil allemand ne s'interrogeait plus sur ce qui se passait autour de lui. Ce qui l'inquiétait le plus, c'était comme au temps de nos ancêtres, les Gaulois, ce qui risquait de lui tomber sur la tête.

Après de longues heures d'une attente rendue angoissante par le bruit assourdi des explosions retentit la fin de l'alerte.

Au retour à l'air libre, le voyageur sorti des dessous de la terre, pût constater que si les alentours n'étaient plus que décombres, la gare et son étage étaient intacts. Aujourd'hui, on peut encore la voir telle quelle était à l'époque de ce bombardement.

La voie ferrée avait subi peu de dégâts et le convoi pût repartir le lendemain. Pour la nuit, nous fûmes hébergés, gratuitement, dans un petit hôtel à moitié démoli, à quelques pas de la gare.

Le train poursuivait sa route.

La nuit tombait entre Breslau et Cracovie.

Le train longeait de sombres baraques dont les cheminées laissaient sortir une lourde fumée.



Usines de guerre camouflées ?

Plus tard, mais beaucoup plus tard, la défaite Allemande fit jaillir la vérité. Il s'agissait des camps de la mort et la fumée était celle des corps de déportés juifs et autres, que les Nazis brûlaient. Le secret avait été bien gardé ! Sauf pour les victimes.

Arrivée à Lwow. Du train débarquait une foule hétéroclite, bruyante, envahissante, se dirigeant dans toutes les directions, en tout point étonnante pour les releveurs un peu perdus dans cette bourrasque.

Nous fûmes interpellés par des Français en civil qui nous repérèrent grâce à nos uniformes et nous proposèrent de les accompagner plutôt que de nous laisser enfermer.

Leurs activités consistaient à suivre sans trop se faire voir, les arrières des troupes allemandes, à détrousser les cadavres des soldats et à piller les isbas abandonnées. Dans le cas où le moujik n'avait pas fui, ils lui faisaient subir quelques tortures pour obtenir le peu qu'il avait. Ce n'était pas sans rappeler les écorcheurs du Moyen-âge. Ainsi se perpétuait chez ces Français les bons usages d'autrefois !

RAWA-RUSKA – STALAG 325 - LWOW

LA POLOGNE par son éloignement avait été choisie pour l'implantation de camps disciplinaires, destinés aux évadés repris, ainsi qu'aux sous-officiers refusant tout travail pour l'ennemi. A Cracovie étaient concentrés les sous-officiers réfractaires. Rawa-Ruska, le stalag 325 de sinistre mémoire, était un camp de la mort où périrent de faim, de sévices, de maladies ou plus simplement liquidés physiquement les prisonniers russes non assujettis à la Convention de Genève[2].

Ils furent remplacés plus tard par les Français : hommes de troupe, sous-officiers, considérés comme de fortes têtes, évadés repris, saboteurs. Ce stalag où la famine était organisée, situé dans une province à dominance juive, était placé sous le commandement d'officiers et de médecins allemands, hystériques et suants la haine, où la menace d'être abattu était bien souvent accompagnée d'effet. Leurs subordonnés étaient à leur image : ainsi ce qu'on appelait la « corvée de bois » consistait à emmener un évadé ou une forte tête hors du camp sous le prétexte d'aller ramasser du bois pour le chauffage et de l'abattre sans autre forme de procès. La vie à cette époque ne valait pas grand chose ! Les Français n'étaient pas mieux vus et surtout traités de *Schweinerei Franzfisich*, (cochon de Français).

Des médecins français, prisonniers choisis parmi les médecins juifs qui furent plus tard relevés par des médecins militaires venus de France, eux aussi systématiquement en butte aux médecins allemands, essayaient d'apporter avec leurs maigres ressources un soulagement à ces malheureux.

Je connus ce camp où l'on m'avait envoyé pour une affaire de potache qui aurait pu mal tourner. Dans le dortoir des médecins, nous étions réveillés souvent par un sous-officier vicieux qui, au milieu de la nuit, hurlait à l'oreille d'un des dormeurs : *Schlafen sie gut ?* (Dormez-vous bien). Ce qui ne manquait pas de faire sursauter la victime choisie et l'ensemble du dortoir.

---

[2] Voir note 5

Cela durait depuis un certain temps et nous avions remarqué que chacun de nous subissait cette brimade dans un certain ordre et à une heure donnée. Pour mettre fin à cette plaisanterie nous décidâmes d'un stratagème : la prochaine victime serait moi. Je devais l'attendre et faire semblant de dormir. On me munit l'annulaire droit d'une chevalière qui appartenait à l'un de nous. Je devais faire semblant de me réveiller en sursaut et d'écarter les bras de façon à ce qu'il reçoive en pleine gueule mon poing armé de la bague, ce qui arriva. Étonné et furieux il éclata en injures. Heureusement, l'affaire fut arrêtée par le médecin chef allemand.

Je plaidais la bonne foi et un réveil intempestif. Je dus faire un séjour à Rawa-Ruska que la fermeture du camp interrompit heureusement et je réintégrais l'hôpital avec les malades du camp dont la plupart étaient sous-alimentés. Dans ce stalag d'anéantissement se racontait toutes sortes d'histoires, dont celle-ci que je n'hésite pas à rapporter. Un matin, un Polonais vint livrer je ne sais trop quoi à la Kommandantur. Il laissa sa charrette avec ses deux chevaux à l'entrée du camp, ce qui excita la convoitise des affamés. Un des chevaux fut détaché, abattu, découpé, en un temps record. Les morceaux furent dissimulés sous le plancher d'une baraque qui avait été creusé pour d'autres fins. Le retour du Polonais à sa charrette fut épique, mais comme il s'agissait d'un Polonais, les Allemands ne firent pas cas des gémissements du malheureux.

L'hôpital de ces prisonniers, condamnés à une dégradation physique et morale, se trouvait dans la ville ukrainienne voisine : Lwow. Il était permis de se demander pourquoi ce nom d'hôpital étant donné le traitement de ces prisonniers. Il était là, semble t-il, pour montrer ostensiblement que le Reich respectait les lois de la guerre. Son équipement pouvait parer aux cas désespérés relevant de la convention de Genève. En Pologne, il n'était pas question de rapatriement !

Installé dans une ancienne école juive en plein ghetto, l'hôpital recevait aussi, les malades des *kommandos* dispersés : dans cette partie de l'Ukraine : Tarnopol, Kobierzin, Mielec, Tremblowa.

Bien que sommairement équipé, les médecins disposaient cependant d'un appareil radioscopique assez primitif, d'un petit bloc opératoire où sévissait un chirurgien yougoslave. Les salles de classe servaient de salles d'hospitalisation chirurgie et médecine

générale. Ce chirurgien avait de curieux protocoles opératoires. Il ne pouvait utiliser que l'anesthésie locale, l'éther et le chloroforme étant parcimonieusement rationnés. Il nous invita à assister à la gastrectomie du curé italien, prisonnier dont les prêches matinaux et tonitruants incommodaient les pensionnaires de l'hôpital.

Le diagnostic fut posé par le chirurgien plus sur des signes cliniques que sur le résultat radioscopique.

Le premier examen radiologique, dont je n'eus l'explication que plus tard, fut assez épique.

Après quelques gorgées du liquide baryté, à mon grand étonnement, je vis, derrière l'écran, l'estomac présenter toute une série de contractions qui refoulaient le liquide pendant que ce malheureux prêtre criait :

- *Ma, Dottore, ça mé remonte, ça mé remonte.*

Il finît par vomir.

Quelques temps après, l'infirmier m'avoua son subterfuge : excédé par les homélies matinales du prêtre, il voulut se venger. Il ajouta une cuillerée d'ipéca dans la bouillie barytée. N'appréciant pas ce genre de plaisanterie, je refis l'examen en présence du chirurgien qui malgré un résultat qui me paraissait normal, maintint son diagnostic et décida de l'intervention à laquelle nous fûmes invités.

L'opération se fit sous anesthésie locale en dépit des plaintes de l'opéré, plaintes qui se transformèrent en hurlements lorsqu'à la fin de l'intervention il plongea sa main heureusement gantée dans le bas-fond du ventre du malade en nous disant :

- *Quand on opère ulcus gastri, il faut toujours voir si appendice est bonne*, puis il la retira concluant :
- *Bonne* ! Bonne alors que son patient hurlait :
- *Madré mia, un poquito d'aera* !

L'hôpital était dirigé par un médecin chef allemand qui, bien que nazi, n'avait pas les Français en horreur. Il cherchait même à créer des distractions pour les prisonniers malades en encourageant le personnel médical à monter des pièces de théâtre. C'est ainsi que « Topaze » de Pagnol fut joué. Les vêtements civils des acteurs disparaissaient de manière inexpliquée sur le dos des éva-

dés. Ces évasions étaient organisées par les infirmiers et les médecins français. Mais s'évader d'Ukraine nécessitait le franchissement des Carpates où vivaient les Tziganes, population méprisée par les nazis qui en préparaient l'extermination. Les Tziganes ne laissaient passer, quand ils les saisissaient, que les évadés non circoncis ce qu'ils vérifiaient soigneusement en déculottant l'étranger de passage. Ils dénonçaient aux autorités allemandes tous les circoncis qu'ils découvraient par peur de représailles allemandes qui se résumaient en une ou plusieurs exécutions.

Mais le médecin-chef allemand semblait peu concerné par ces évasions.

Il adorait l'Opéra et nous proposa de nous emmener. Ce fut une soirée mémorable et assez piquante, car Lwow était à quelques kilomètres du front russe.

Nous fîmes notre entrée à l'Opéra, en uniforme français, précédés du médecin-chef et regagnâmes une loge qui nous avait été réservée.

Il se jouait ce soir-là « *Margareth* », opéra tiré du Faust de Goethe. Le plus surprenant était que les chanteurs de nationalités différentes chantaient dans leur propre langue. Margareth en allemand, Faust lui répondait en polonais, le chœur était ukrainien et Margareth se déroulait normalement. La musique harmonisait l'ensemble.

Pendant l'entracte, nous pûmes nous rendre au foyer où, à notre étonnement, les officiers allemands tournaient tous dans le sens des aiguilles d'une montre, tout étonnés de rencontrer des Français qui tournaient, eux, en sens inverse.

A la fin de la représentation, le groupe retrouva le médecin-chef.

Aux abords du théâtre des charrettes attendaient les clients éventuels. Elles étaient garnies à l'arrière de foin en guise de sièges. Les cochers transis de froid s'étaient réchauffés à coup de schnaps et dormaient à moitié ivres, dans la paille de leurs voitures, les chevaux étaient engourdis. Le médecin-chef, ravi de sa soirée et en veine de bonté autorisa notre retour par ce moyen et nous fit monter dans une de ces charrettes. Le cocher à demi réveillé commença à fouetter son cheval, ce qui mit le médecin allemand en rage. Il lui enleva le fouet et se tourna vers nous en hurlant *Diese Menschen,*

kcinc Seele haben (ces gens n'ont pas d'âme), paroles d'autant plus inattendues que, le matin même, des pelotons allemands venaient d'exécuter quelques centaines de juifs, femmes et enfants compris.

On racontait que ces cochers, lassés d'attendre et ivres morts, fouettaient leur chevaux qui démarraient brutalement, les renversant dans la paille où ils s'endormaient et les chevaux ramenaient le tout à l'écurie.



RAWA-RUSKA - L'UNIQUE ROBINET D'EAU : « *Aux heures où la cuisine peut se passer d'eau, ceux qui, parmi les 15.000 hommes de l'effectif, trouvent la force et le courage de faire la queue, attendent avec patience les quelques litres d'eau (non potable) débitée avec parcimonie par l'unique robinet du camp, afin de faire un peu de toilette.* » Aquarelle d'E.Vanderheyde[3].

[3]Note EV : Toutes les aquarelles sont extraites du site internet « Ceux de Rawa-Ruska »



Lwow (Lviv) avec mon camarade Chartres devant l'hôpital des prisonniers

Les médecins yougoslaves prisonniers se composaient de deux Serbes et un Croate. Les Serbes détestaient le Croate, au point qu'après l'évacuation de l'hôpital, le Croate disparut pendant le voyage et personne ne sût s'il n'avait pas été précipité sous le train par une trappe ouverte dans le wagon.



Contrairement à ce qui se passait dans les camps voisins, le rationnement grâce à la débrouillardise du cuisinier français n'était pas trop dur à supporter, bien que le matin au petit-déjeuner la « sapinette » était de rigueur et consistait en une décoction d'aiguilles de pin. L'hiver en Ukraine est rude, mais cette ancienne école juive était bien protégée contre le froid, doubles fenêtres entre lesquelles la neige s'infiltrait, et ces fameux poêles en faïence qui montaient jusqu'au plafond, ne nécessitaient que peu de combustibles et chauffaient merveilleusement.

Les médecins releveurs étaient autorisés à sortir en ville deux heures par semaine, accompagnés d'un *Posten* (sentinelle) armé d'un simple revolver, avec interdiction de tout contact avec la population et toute station dans les cafés. Lwow était si riche en églises et en monuments que sa visite était une sorte d'évasion et de respiration après la claustration.

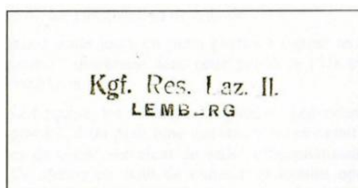
Les femmes ukrainiennes étaient belles à regarder pour ces hommes voués au célibat. Élégantes avec leurs bottes qui leur arrivaient à mi-mollet et aux revers brodés, elles nous souriaient quand nous les croisions avec notre soldat allemand aux fesses et que nous leur lancions un compliment en français. Elles nous imaginaient dans le même enfer qu'elles. Ces regards furtifs nous apportaient un peu de douceur.


Les prisonniers acteurs


Une mise en scène

Mais la vie reprenait ses droits sur les rêves.

Un après-midi de sortie, le *Posten* nous proposa une visite du cimetière où, nous dit-il, étaient enterrés des soldats français qui avaient combattu avec les Polonais, en 1920, sous les ordres du général Weygand, conseiller militaire de Jozef Pilsudski, lors du conflit avec les Russes. Mais quel ne fut pas notre écœurement d'apprendre que le bâtiment à rentrée du cimetière était un « bistrot », construit à partir des pierres tombales du cimetière juif qui jouxtait le cimetière militaire. Et le *posten* de préciser que les murs intérieurs étaient ornés des inscriptions funéraires se rapportant aux morts juifs !



Cachet des photographies allemandes

De retour dans le ghetto, nous avons été les témoins du massacre journalier des Juifs organisé par le gauleiter de la Pologne. L'hôpital avait une vue sur les collines avoisinantes où se passait l'extermination de centaines de Juifs, hommes, femmes et enfants. Tous étaient abattus. Après l'extermination des Juifs de la province, d'autres Juifs de Pologne, ainsi que ceux des pays occupés, les remplacèrent.

Comme celui de Varsovie, le Ghetto de Lwow s'attendait à une liquidation imminente. Les Juifs ont pu s'armer grâce aux Italiens devenus prisonniers après la chute de Mussolini. Certains ont réussi à vendre leurs armes aux Juifs avant de se laisser enfermer dans les camps de prisonniers. Mais ces Juifs armés devenaient dangereux. Les logements du ghetto communiquaient par les caves dont les cloisons avaient été abattues. Les habitants d'un quartier avaient donc plusieurs sorties. D'un quartier à l'autre, il fallait traverser une rue. Là les allemands les attendaient avec leurs mitrailleuses et la nuit utilisaient de puissants projecteurs. Toute ombre suspecte était mitraillée.

L'extermination des Juifs ramassés dans toute la Pologne et dans les pays occupés fut menée à grande échelle. Les Juifs de Pologne n'avaient pas droit au sursis provisoire de leurs congénères occidentaux des camps de concentration.

Il aurait été estimé, à Lwow, la liquidation de prés d'une centaine de milliers d'êtres humains dont femmes et enfants. Les tranchées étaient creusées par des Juifs destinés à l'abattage. Pour les inciter au travail les bourreaux leur promettaient la vie sauve. Les tranchées creusées, les mitrailleuses les remplissaient de cadavres et terminaient le travail en exécutant ceux à qui on avait promis de les épargner.

La télévision polonaise a récemment montré les tumulus sous lesquels gisent aujourd'hui ces suppliciés.



RAWA-RUSKA - CORVÉE DE TERRASSEMENT. *Pour ces hommes sous-alimentés, chaque geste demande un effort, mais les Allemands n'hésitent pourtant pas à faire usage de leurs armes pour stimuler les réfractaires.* Aquarelle d'E. Vanderheyde

L'entrée et la sortie des gares, comme l'agencement des transports en ville comportaient une séparation : Allemands d'un côté, le sous peuple de l'autre, peut-être pour prévenir des attentats, mais la discrimination se manifestait ainsi ouvertement. Ce peuple à bout de souffle avait ses résistants cachés dans la forêt avoisinante. Les nuits se passaient rarement sans le bruit de rafales de mitraillettes.

L'avance soviétique se poursuivait, mais n'empêchait pas dans Lwow les exécutions journalières d'opposants ou de résistants dont les noms étaient affichés chaque jour sur les kiosques.

Devant l'avance des troupes soviétiques, nos malades encore valides furent évacués en Allemagne avec le corps médical. Notre passage, devant une caserne de SS, avec une charrette chargée de hardes que deux prisonniers tiraient, nous refroidit, en voyant le mépris affiché sur le visage de ces nazis qui se demandaient comment le grand Reich laissait vivre une telle humanité. Nous, les Français toujours un peu revanchards, qui au départ chantions l'air bien connu des prisonniers de Rawa-Ruska « *Dans le cul ils auront la victoire* [4]», serrions nos misérables fesses, en accélérant le pas pour échapper à une réaction qui risquait d'être plus violente.

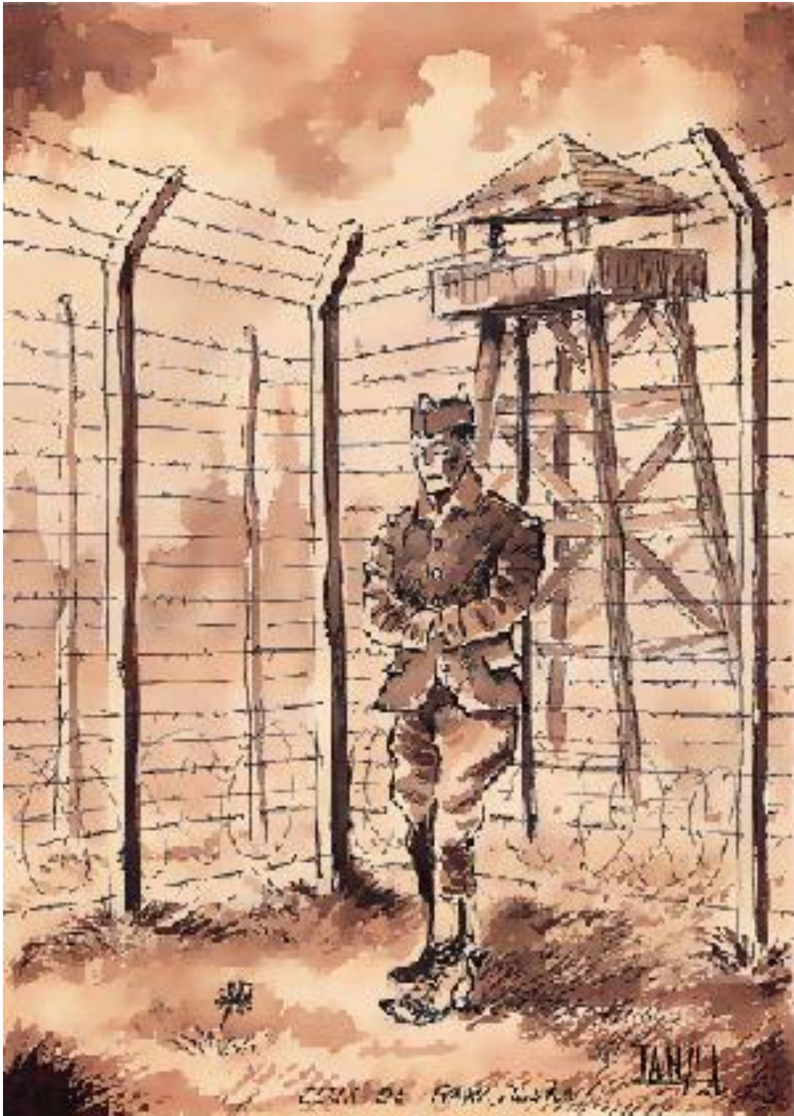
Avant de partir en Allemagne, nous fîmes un séjour dans une forteresse où étaient enfermés des prisonniers russes. Les contacts étaient difficiles, mais dans ce monde carcéral rien n'était impossible. Nous eûmes la chance de rencontrer quelques officiers dont certains parlaient le français et de ressentir la sympathie qu'ils tenaient à nous témoigner ; nous partageâmes une partie de nos rations.

Notre retour en Allemagne se fit en wagon de troisième classe : l'Allemagne était généreuse avec le personnel médical français prisonnier. Les médecins Serbes et le Croate furent embarqués dans des wagons de marchandises avec les prisonniers malades.

Nos gardiens étaient de vieux territoriaux, juste bons à accompagner dans leur voyage le personnel médical. Stalingrad avait eu lieu et le Reich était vidé d'une grande partie de sa jeunesse.

---

[4] Note EV : voir chanson en annexe en fin de chapitre.



RAWA-RUSKA Dessin de Thomas Tanzilli

"*A mon père Alexandre et à tous "CEUX DE RAWA-RUSKA", qui, par leur courage et leur dignité, furent l'honneur de la nation. Les Allemands avaient pu prendre leurs corps mais ils surent garder leur âme*". Th. Tanzilli



RAWA-RUSKA LES BOXES, *divisés en trois étages, transforment les primitives écuries du camp en dortoirs. Les sombres étages inférieurs ne permettent même pas la position assise. Seul l'étage supérieur reçoit la lumière des fenêtres et peut être aéré.* Aquarelle d'E.Vanderheyde

Nos infirmiers, prisonniers depuis l'armistice, aspiraient à une libération. Une curieuse tractation avait eu lieu, un des vieux *posten* allemands leur avait dit :

- *Vous pouvez vous évader, mais si vous vous évadez, ils m'enverront, malgré mon âge, sur le front russe.*

La liberté était à portée de main. Le train ralentissait aux aiguillages. Il était facile de sauter du wagon et de disparaître dans la nuit.

Ces Français eurent pitié de ces vieux soldats devenus en quelque sorte, bien qu'ils fussent Allemands, des compagnons d'infortune dans cette satanée guerre et aucun ne s'évada !

Le groupe médical transita par différents camps de l'Est de l'Allemagne et à chacun de ces camps s'accomplissait le même processus : comptage, douche et enfermement dans une des baraques du camp. Quant aux repas, il fallait uniquement compter sur les réserves emportées, c'est à dire peu de choses.

Ce voyage de retour fut l'occasion de rencontrer dans un stalag à prédominance de prisonniers anglais, des médecins d'Outre Manche, capturés en Cyrénaïque et en particulier à Tobrouk. L'entente avec ces confrères ne fut pas facile, surtout en ce qui concernait les repas. Les Anglais prenaient un breakfast relativement plus abondant qu'à midi, c'était l'inverse pour les Français et la mise en commun des réserves alimentaires, particulièrement précieuses pour les deux nationalités, entraînaient des frictions.

Les relations restaient glaciales.

Les après-midis les Anglais s'enfermaient dans un silence interminable et méprisant pour faire leur puzzle. Par contre, les soldats anglais organisaient de véritables spectacles écrits et montés par eux, et c'était un plaisir d'entendre les rires bruyants et les sifflets qui marquaient la joie de ce peuple, réputé pour son flegme et sa retenue.

Le dialogue suivant soulevait le délire : deux mobilisés se rencontrent dans un pub anglais avant leur départ au front, l'un demande à l'autre :

- *Donnez-moi votre adresse*, et l'autre de répondre :
- *Stalag* 22 !

Le groupe médical du départ avait été rejoint par des prisonniers des camps évacués. Il n'était plus question de train et c'est à pied et ne sachant où elle allait que cette troupe hétéroclite, guidée par des sentinelles plus regardantes, s'arrêta de stalag en stalag, où elle pouvait prendre du repos.

La fatigue qui suivait cette marche forcée l'emportait et chacun sombrait dans cette nuit peuplée d'un bruissement d'âmes en peine. Pour ceux qui n'ont jamais dormi, plutôt gîté, dans ce genre de dortoir qu'est une baraque de prisonniers, comprenant plus d'une centaine d'individus livrés à leur sommeil, l'impression est cauchemardesque : ronflements, pets, cris divers, râles, borborygmes, toux, halètements, craquements des planches qui servaient de sommiers.



RAWA-RUSKA – LA FOUILLE *Rien n'est négligé pour vexer, brimer et décourager les évadés. Les fouilles sont aussi fréquentes qu'inattendues. Des gardes armés assurent la police, les poches sont vidées de leur contenu, les papiers minutieusement épluchés, les portefeuilles et les porte-monnaie explorés, cependant que les équipes de vandales, piétinant nos couchettes, font le vide dans nos maigres bagages et emplissent des charrettes.* Aquarelle d'E.Vanderheyde

Note Eric Vola sur RAWA-RUSKA :

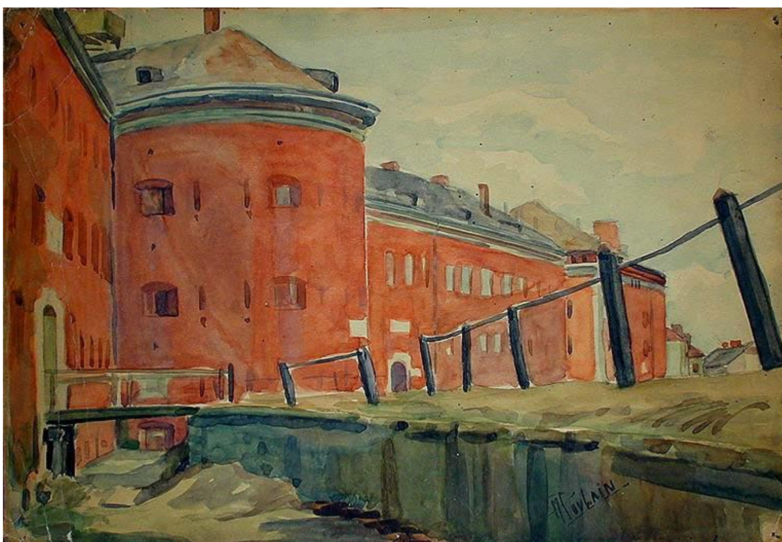
Les conditions de vie étaient particulièrement pénibles, en raison du climat d'abord, les températures de –20° à –30 C étaient fréquentes pendant les cinq mois d'hiver, et la chaleur torride en été, d'une nourriture insuffisante et du travail forcé auquel étaient contraints les prisonniers. À Rawa Ruska, les robinets d'eau étaient rares et bien insuffisants pour quelques 10 000 hommes, ce qui amena Winston Churchill à décrire dans un discours le camp de Rawa Ruska comme :

«le camp de la goutte d'eau et de la mort lente».

Dans une lettre édifiante au procureur général du procès de Nuremberg, le chef du camp, le lieutenant-colonel Borck, écrivait peu avant son exécution :

«Rawa-Ruska restera mon œuvre, j'en revendique hautement la création, et si j'avais eu le temps de la parachever, aucun Français n'en serait sorti vivant. Car je peux bien le dire maintenant, puisque je vais mourir, j'avais reçu des ordres secrets d'Himmler d'anéantir tous les terroristes français».

Une commission d'enquête, qui œuvra du 24 au 30 septembre 1944, estima que 18000 soldats soviétiques furent fusillés ou périrent de mauvais traitements ou de maladie à Rawa Ruska et aux alentours en 1941-1942, tandis qu'une dizaine de milliers de juifs au moins, résidant dans la région, à Lwow notamment, furent eux aussi exécutés



La citadelle de Lemberg pendant la guerre - Tableau d'Alexandre Poulain



STALAG IVB – MÜHLBERG

LA MARCHE VERS L'OUEST s'arrêta pour moi en Silésie prés d'une ville appelée Mühlberg sur l'Elbe où se trouvait le stalag IVB. Le nom de cette localité est resté dans l'histoire depuis la victoire, en 1547, de Charles Quint sur les protestants confédérés de Smalkalde.

Il ne me fut pas donné de me confronter au passé, mais d'intégrer l'hôpital du camp, composé de baraques réaménagées en salles d'examens et en un bloc opératoire assez rudimentaire comprenant une table opératoire, un scialytique et quelques boites d'instruments.

Les malades étaient de plusieurs nationalités : Français, Anglais, Néo-zélandais que nous appelions les Kiwis du nom de l'oiseau coureur de leur pays, Hindous, Sikhs, Russes et Yougoslaves. Chaque nationalité était soignée par leurs propres médecins sauf en ce qui concernait la chirurgie. Nos relations avec les médecins étrangers n'étaient pas très chaleureuses.

Mais j'eus le plaisir de rencontrer dans cet hôpital un médecin yougoslave singulièrement cultivé avec lequel je me liais d'amitié. Il

parlait en plus de sa langue maternelle le français, l'allemand et le russe. Grâce à lui je pus améliorer mon allemand.

Il y avait quelques problèmes insolites pour certaines nationalités.

En particulier, la résistance des Sikhs qui refusaient de se raser la barbe et de se faire couper les cheveux en dépit des règles d'hygiène et des menaces des autorités allemandes.

D'un autre côté, l'inquiétude des prisonniers russes sur leur sort à leur retour. Pour les Soviets, la condition de prisonnier était un déshonneur. Il s'y ajoutait la création, en 1942, à l'instar de la légion antibolchevique française, d'une « armée » aux ordres d'un général russe dissident : Vlassov, armée recrutée parmi les prisonniers que les Allemands libéraient pour aller se battre.

Plusieurs épidémies favorisées par la promiscuité se déclarèrent.

Ce fut d'abord une épidémie de typhus exanthématique, disséminée par les Russes qu'ils supportaient comme une rougeole alors que les autres nationalités en mouraient. La quantité de vaccins fournie par l'autorité allemande était insuffisante pour protéger l'ensemble du camp.

Mais le plus étonnant fut la survenue d'une grave épidémie de diphtérie qui toucha uniquement les Anglais. L'Angleterre ayant abandonné la vaccination, la mortalité fut importante.

Les cas de tuberculose pulmonaire ainsi que d'autres pathologies dues à la précarité de vie se multipliaient, surtout parmi les prisonniers travaillant au mépris de la convention de Genève dans les usines de guerre de Leipzig, Halle, Chemnitz, villes à forte concentration industrielle. La vie y était très dure, la nourriture de ces prisonniers réduite à la portion congrue, sans compter les bombardements alliés qui agrémentaient le tout. La tuberculose faisait des ravages chez ces prisonniers qui étaient évacués sur l'hôpital malheureusement à la dernière extrémité.

Les médecins allemands acceptaient sans difficulté le rapatriement de ces moribonds, plus par crainte de la contagion que par humanité, alors que les tuberculeux allemands étaient euthanasiés.

Certains arrivaient trop tard et mouraient sur place. Ils étaient enterrés dans une fosse commune.

Une ambiance sympathique régnait parmi les médecins français de l'hôpital et les repas bien que frugaux, améliorés par les colis de

la Croix Rouge et ceux envoyés par les familles, se déroulaient dans la bonne humeur. Personne n'évoquait ses souvenirs personnels et chacun gardait en lui-même le souvenir d'un passé que la captivité rendait douloureux et vacillant. Les conversations allaient bon train, ouvertes sur de multiples sujets : évasions intellectuelles permettant de surmonter chez ces médecins la vie monacale du camp.

La captivité dont on ignorait la fin tout en l'espérant, entraîne pour l'intellectuel la nécessité de retrouver sa propre intimité et le besoin de se raccrocher à une valeur intérieure latente par un retour sur lui-même quand il pouvait se retrouver seul face à lui-même. Pour supporter l'épreuve, il lui fallait découvrir une espèce de force dans la profondeur de son être. Le jour, la promiscuité rendait impossible tout isolement physique. La nuit, tout captif ressentait sa propre essence. Mais les souvenirs s'estompent avec le temps et l'isolement. Alors s'engage le détachement lent, irrémédiable, de l'ancien vécu, pour faire place à la nouvelle vie : celle d'un individu sans attache. Pour un être vivant, le but était de sauvegarder à tout prix sa liberté de penser, puisque sa liberté physique n'existait plus ; y arriver était une nécessité absolue, car, en fin de compte, ces camps ne se résumaient qu'à un troupeau d'esclaves commandés par des brutes.

Chez le croyant, la concentration intérieure était plus facile et devenait une sorte d'évasion, une façon de recouvrer une liberté spirituelle. La croyance en un Dieu aidait certains à supporter cette vie sans but et vaine. La notion du temps avait totalement disparu. La guerre se poursuivait.

A l'époque l'Allemagne allait de victoires en victoires. Le moindre désir d'évasion se heurtait à des barbelés qui se multipliaient en fonction des nationalités, les franchir était un risque mortel. Dans cette prison au grand air, il fallait une âme bien trempée pour ne pas ressentir, dans cette désespérance, le besoin de s'adresser pour sa survie à une force suprême puisque des êtres humains rejetaient d'autres êtres humains.

C'est alors que la notion d'un Dieu protecteur et rédempteur naissait dans beaucoup de têtes. C'est ainsi qu'un jour (peut-être un Dimanche, mais comptait-on les jours de la semaine ?) une messe œcuménique eut lieu au milieu du camp avec des prêtres : Français,

Hollandais, Italiens. Ce fut une cérémonie suivie avec une ferveur impressionnante par tous les croyants du camp et ils étaient nombreux. Les prisonniers russes sans religion, considérés par les Allemands comme les larves de l'humanité et séparés du reste du camp, s'agglutinaient aux barbelés qui les isolaient, s'agenouillaient et pleuraient. Mystère insondable de l'âme slave.



Privés de nouvelles du monde, sauf de celles de la radio allemande, aucun des captifs ne se hasardait plus à envisager la date de sa libération. Après trois longues années de captivité, nul n'imaginait, bien que l'espérant, le moment où ce purgatoire prendrait fin. Ce qui les sauvait était qu'ils pouvaient se parler et qu'ils se sentaient tous égaux et voués au même sort. Certains mouraient et étaient enterrés dans des fosses. Tous les matins, une charrette tirée par des prisonniers transportait des cadavres, dont beaucoup de Russes, trouvés au petit matin, morts sur leurs bat-flancs, sortait du camp et déversait les corps dans un lieu qui restera à tout jamais inconnu.

Pourtant, le moral des prisonniers français était contre toute attente encore relativement haut, conforté par les reculs allemands.

Beaucoup et parmi les plus simples avaient su s'adapter à cette vie de captifs. La débrouille et la roublardise, qualités de beaucoup d'entre eux, leur ont permis de supporter cette longue privation de liberté. Il s'était produit chez ces hommes une habituation nécessaire pour survivre à leur nouvelle condition. Ils s'étaient installés dans leur nouvelle vie qui ne ressemblait en rien à celle vécue autrefois.

Durant les quatre ans de captivité, l'envoi d'une lettre mensuelle lue par la censure qui n'autorisait pas de réponse ne pouvait réchauffer des sentiments déjà atténués par le temps.

Évoquer la forme d'un visage aimé demandait un effort pas toujours possible. L'oubli du passé obscurcissait les mémoires. Le besoin de sexe s'effaçait. Aucune possibilité de correspondance, sauf quelque fois dissimulée dans le colis familial, ne pouvait réveiller des sentiments atténués par le temps. Peu à peu, une autre vie remplaçait la précédente.

Les jours se ressemblaient, monotones. Toute initiative était bannie, la conscience comme tout le reste était totalement asservie. La rareté des suicides montrait l'apathie mentale à laquelle ces exclus étaient arrivés.

L'activité physique permettait seulement de survivre. Dans le camp où je me trouvais se pratiquaient des sports d'intérieur dont la boxe. En tant que médecin je surveillais le physique de ceux mal préparés à ce sport. Ils présentaient après le match un gonflement au niveau de l'articulation entre le pouce et le poignet par manque d'un bandage sérieux avant de mettre les gants. Ces gants venaient on ne sait d'où et n'étaient pas à la taille des poings de la plupart des boxeurs.

Au cours d'un match, il se produisit un incident inattendu. Alors que les deux adversaires échangeaient des coups sous les cris des spectateurs, surgit sur le ring un Vietnamien (eux aussi ont contribué à l'effort de guerre français) qui, ne comprenant pas qu'il s'agissait d'un jeu, tenta de séparer les deux combattants, scandalisé de voir ces deux hommes se battre devant des blancs excités par le spectacle. L'expression de son visage exprimait à la fois son étonnement et son incompréhension devant les provocations de l'assistance.

Dans d'autres camps les prisonniers avaient préparé un terrain de football et organisé des matchs entre diverses nationalités sous l'œil bienveillant des autorités allemandes.

Les camps étaient pour les Allemands une aubaine leur permettant d'assurer un équilibre dans la population civile : paysans et ouvriers.

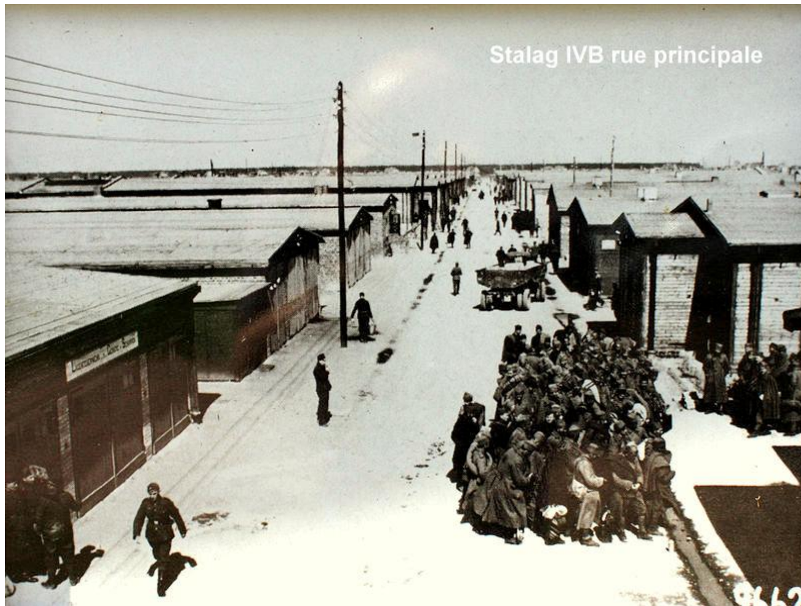
Une partie, surtout d'origine paysanne, étaient envoyés dans les *Bauerkommandos*, autrement dit travailler dans les fermes. C'était un sort plus supportable que le travail en usine de guerre, dévolu à ceux catalogués citadins, ouvriers ou commerçants. La Kommandantur tenait bien ses registres.

Affecté aux champs, le prisonnier devenait paysan et remplissait les mêmes tâches que celles auxquelles il était habitué. Son amour de la terre le reprenait et il se consolait de sa condition de prisonnier souvent dans le lit de la patronne dont le mari était au front. Il était surprenant d'entendre chacun parler de sa terre comme si elle lui appartenait. Il n'était pas rare qu'il ravitaille secrètement ses camarades lors de son retour au camp. Certains même ont refusé d'être rapatriés.

Par contre les conditions de ceux des usines étaient harassantes. En dépit de la convention de Genève, ils contribuaient à l'effort de guerre allemand. Soumis à un travail infernal dont un des plus durs était le creusement de tunnels pour abriter les usines, mal nourris, sous la menace des bombardements alliés, ces hommes sous-alimentés contractaient la plupart du temps une tuberculose pulmonaire et n'espéraient leur salut que dans le rapatriement sanitaire.

Restait l'évasion. S'évader du camp n'était pas un problème, traverser les villes de l'Allemagne d'alors, peuplées d'étrangers venus des pays annexés était sans risque. Mais franchir la frontière Franco-allemande était une autre affaire. En plus de la zone frontalière, s'ajoutait une zone interdite particulièrement surveillée et difficile à traverser.

Beaucoup d'évadés y furent repris et envoyés en Pologne pour y mourir dans les camps de représailles.



LE STALAG XII A

(LIMBURG AN DER L.AHN)

TOUS LES STALAGS se ressemblaient.

Une entrée avec un portique monumental en bois qui fut imité plus tard dans les camps de concentration, comme s'il était un honneur de pénétrer dans les arcanes du Grand Reich pour y souffrir et y mourir. Des miradors où veillaient des gardes armés. Une allée principale bordée de baraques descendait jusqu'à l'extrémité du camp.

Au départ de l'allée se trouvait la Kornmandantur avec ses bureaux, son mess et ses dépendances, le tout entouré de barbelés pour la séparer des baraques de prisonniers où vivaient les différentes nationalités Anglais, Français, Yougoslaves, Italiens.

Certaines de ces baraques étaient réservées à différents services nécessaires à la vie des prisonniers : bureau de l'homme de confiance et de ses adjoints qui assuraient la liaison entre les autorités du camp et les prisonniers, infirmerie, douches, salle de jeux ou de spectacles, buanderie, local de tri prévu pour l'arrivée de nouveaux

prisonniers. Il avait été installé une baraque spéciale pour les évadés malheureusement repris.



LA VIE DU CAMP

LE STALAG ne se vidait pas totalement au petit matin. Après le départ des Kommandos (équipes de prisonniers travaillant hors du camp), il restait un certain nombre de prisonniers dont certains étaient affectés à la Kommandantur : centre administratif du camp. Une partie était affectée à la mise à jour des fiches de prisonniers : leur arrivée, et leur départ, le mouvement des malades : hospitalisations, décès, rapatriement, enregistrement des affectations des kommandos, notification des évasions ou de la récupération d'évadés malchanceux.

Les postiers étaient chargés de l'expédition des lettres mensuelles non cachetées, limitées à quelques lignes - ouvertes et lues par l'*Abwer*, policier issu de la Gestapo -, de distribuer les colis familiaux selon un protocole parfaitement réglé : ouverture du colis sous le regard du préposé allemand qui sondait le contenu à l'aide d'un couteau et réclamait sa part. Tout colis découvert contenant une lettre, était confisqué et régalait d'autres palais.

Aux cuisines, des « cuistots » français préparaient le brouet quotidien des captifs.

D'autres étaient affectés aux douches, au nettoyage du camp et au ramassage des morts trouvés dans les baraques, en particulier dans celles du camp russe. Enfin, certains, selon la nationalité, exerçaient de petits métiers : coiffeurs, tailleurs.

Toutes ces activités étaient, selon la méthode allemande, parfaitement réglées et le moral des prisonniers en dépendait.

Souffraient-ils du manque de femmes ?

Aucun d'entre eux n'évoquait publiquement le souvenir de leurs femmes ou de leurs enfants.

Une sorte de pudeur l'emportait à moins que, plus simplement, ce ne soit l'oubli de leur vie antérieure après trois ans de captivité !

La fréquentation des femmes allemandes était sévèrement punie par un emprisonnement prolongé dans une sinistre forteresse po-

lonaise à Graudenz. Les *Bauerkommandos* avaient leur chance, la Gestapo n'y fourrait pas son nez, sauf délation.

Les homosexuels, peu nombreux, restaient discrets.

Le sport apportait une espèce de délivrance à ces hommes qui obéissaient à des lois qui n'étaient plus imposées par leurs gardiens.

Nous étions quatre médecins et deux dentistes répartis dans le rez-de-chaussée d'un bâtiment en dur et dans une baraque avoisinante non loin des douches tenues par des prisonniers russes dont les chœurs créaient, le soir parmi nous, un certain parfum de nostalgie.

Ce rez-de-chaussée comportait, en dehors de la cuisine, une pièce qui servait à la fois de dortoir avec lit à étages et de salle de séjour. Un vieux phonographe avec quelques disques peu nombreux d'opéra et de musique classique dont le « *Till Eulenspiegel*s» de Strauss que j'écoutais sans me fatiguer, détendait l'ambiance. Notre distraction favorite était le bridge après nos matinées de consultation.

La Kommandantur du camp nous avait accordé une ordonnance et un cuisinier, choisis parmi les prisonniers : superbe planque pour eux.

Leur dévouement était total.

La question alimentaire se serait réduite à un jeune sévère si les colis des familles et de la Croix-Rouge, en particulier d'origine américaine, n'avaient été mis en commun.

Cet esprit communautaire se révélait sans faille chez tous les Français quelque soit le milieu social auquel ils appartenaient. Les prisonniers qui travaillaient dans les campagnes apportaient, en les dissimulant, des vivres frais (œufs, volailles) qui amélioraient nettement l'ordinaire. Il faut préciser que dans la plupart des camps de prisonniers, sauf dans les camps de represailles, il n y eut pas, du moins chez les Français de cas de malnutrition. Les colis familiaux, ceux de la Croix-Rouge Internationale et ceux des Américains répartis équitablement par l'homme de confiance, sous la surveillance allemande, amélioraient l'ordinaire. Les rations allemandes étaient immangeables. L'eau était évidemment de rigueur.

Malheureusement, il n'en n'était pas de même pour ceux affectés, à demeure, aux usines de guerre.

En cinq ans, les prisonniers et en particulier les Français s'étaient organisés et chez eux le problème de la « bouffe » avait été réglé au mieux.

Le système du troc régnait en maître avec les autres nationalités, surtout en ce qui concernait les cigarettes. Les Anglais recevaient dans leur colis du tabac blond et des cigarettes, les « Navy cut », très prisées par les Français, le plus souvent troquées contre des denrées alimentaires.

La condition des Russes était pitoyable, l'État Soviétique n'ayant pas signé les accords de Genève, ces malheureux ne recevaient aucun colis. Ils avaient droit à un régime de famine composé de denrées à la limite de la consommation par un être humain dont les épluchures de pommes de terre que certains mettaient en partie de côté pour les faire fermenter et obtenir de l'alcool à boire. L'octroi de saucisses avariées en guise de viande était la plupart du temps leur lot. Les médecins russes ne se manifestaient pas beaucoup. Pour le prisonnier russe, la seule résistance aux ordres allemands consistait à se coucher sur le sol et à ne plus bouger malgré les coups de bottes et à attendre que la colère de la brute se calme.

L'arrivée en nombre important d'Américains capturés dans la poche d'Arnhem (septembre 1944) déçut l'espoir, chez les locataires du camp, d'une fin prochaine de la captivité.

Dès leur arrivée, il s'installa chez ces nouveaux prisonniers un dénuement total tel, qu'ils ne s'adaptèrent que difficilement à leur nouvelles conditions de vie. Habitués aux installations hygiéniques, à un régime alimentaire conditionné, à une discipline physique rationnelle, ces soldats ont été désemparés par l'enfermement qu'ils subissaient.

Pour eux, il s'agissait d'un autre monde qu'ils ignoraient jusqu'alors.

Pour survivre dans un stalag, il faut des mois d'adaptation. En face de l'épreuve brutale et imprévue de la captivité, tous ces hommes avaient perdu leur dignité d'homme, à l'étonnement de ceux qui, quatre années auparavant avaient vécu le même cauchemar.

L'hiver était rigoureux.



Prisonniers russes en guenilles. Photo pour montrer au peuple allemand le mauvais équipement des soldats russes.

Prostrés dans leurs baraques, ils ne cherchaient plus à se laver au point que l'homme de confiance français, désigné par les Allemands pour s'occuper d'eux, les avait menacés de ne leur donner un supplément alimentaire qu'à condition d'avoir le visage lavé et rasé. A son grand étonnement, il les vit arriver le visage propre, mais il restait une crasse noire sur les oreilles et autour du cou et que dire du reste !

L'hiver était là et la neige recouvrait le camp.

Le froid régnait dans les baraques mal chauffées. Ces hommes se serraient autour de ce qu'on appelait le « cumulo », une mèche trempée dans une boite de conserve remplie d'huile donnait en brûlant un peu de chaleur.

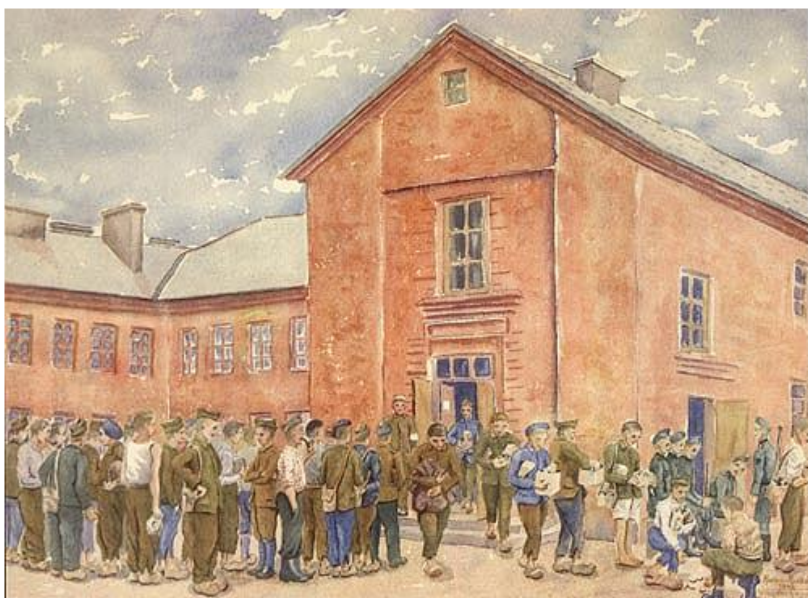
Leur manque d'hygiène était propice à la multiplication des poux du corps.

Ces poux de corps, contrairement aux poux de tête, vivent dans les coutures des vêtements. Pour s'en débarrasser, les Américains jetèrent dehors dans la neige vestes et pantalons infestés, préférant rester en caleçons et tricots. Et spectacle ahurissant, les poux regagnaient en rangs serrés la baraque d'où ils avaient été expulsés.

Je découvrais aussi des « Indiens américains » parmi les prisonniers, preuve que l'Amérique n'hésitait pas, comme la France et l'Angleterre, à mobiliser les autochtones colonisés pour vaincre l'Allemagne.

Les ressources humaines sont imprévisibles car quelques temps après l'arrivée des Américains, des têtes russes apparurent dans le camp français après s'être glissées sous les barbelés qui les séparaient des autres. Ces Russes affamés étaient arrivés à se faufiler d'abord dans le secteur américain et obtenir d'eux une monnaie d'échange, montres, bagues, stylos etc. pour les troquer tout en conservant une partie, contre quelques boites de conserves et autres victuailles que les « riches » du camp en particulier les Français avaient en réserve.

Mais les nouveaux venus comprirent vite qu'il s'agissait pour eux d'une question de survie et l'exemple de leurs compagnons d'infortune les aida à surmonter leur désarroi.



RAWA-RUSKA LA POSTE. *Après plusieurs mois de réclamations, les précieux colis sont enfin distribués et apportent un peu d'optimisme aux évadés ; l'espoir renaît, ils ne sont pas tout à fait retranchés du monde, la France ne les oublie pas.* Aquarelle E.Vanderheyde.

LE RÔLE ET LE TRAVAIL DES MÉDECINS

(LA RÉSISTANCE DES MÉDECINS DE LA RELÈVE)

TOUS LES MATINS les malades se rendaient au « *Revier* » (infirmerie). Ils étaient examinés par le médecin prisonnier qui donnait les premiers soins pour les cas les plus simples. Les moyens thérapeutiques étaient limités et suffisants pour une infirmerie : désinfectants classiques de l'époque, médicaments galéniques courants.

La question des repos, des hospitalisations et des rapatriements se négociaient avec le médecin allemand qui accédait ou non aux propositions du médecin prisonnier.

C'était au médecin français de jouer le jeu.

Le vieux médecin allemand qui vérifiait mes diagnostics et accordait mes demandes de repos apparaissait comme la dernière ressource du service de santé allemand. Il liquidait rapidement les consultations et s'opposait rarement à mes propositions. Mon allemand appris à Mühlberg s'améliorait à son contact. Il me comprenait à demi-mot quand je proposais de placer en *Bauer kommando* un prisonnier usé par son travail d'usine. Je me moquais de lui car lorsqu'il parlait il avait tendance à perdre son dentier. J'avais grand tort car, au jour d'aujourd'hui, je me rends mieux compte ce que c'est de supporter un dentier. Je lui dois de n'être pas parti lors de l'avance des Américains sur les routes allemandes avec la troupe des prisonniers du camp qui refluait vers l'Est. A cet égard, il est permis de penser que malgré son invasion, l'Allemagne n'avait pas encore compris que c'était la fin !

SIMULER UN ÉTAT PATHOLOGIQUE POUR OBTENIR LE RAPATRIEMENT

A LEURS RISQUES et périls, les médecins avaient mis au point une quantité de truquages pour simuler les maladies qui pour les autorités allemandes nécessitaient un rapatriement. Les deux maladies qu'elles redoutaient le plus étaient la tuberculose et la syphilis. Pour cette dernière, la confiance des médecins allemands dans l'efficacité de la Gestapo pour poursuivre les frasques des Français paraissait réduite.

La caverne tuberculeuse s'obtenait en collant adroitement un pfennig en haut de la poitrine au cours d'une radiographie pulmonaire, ce qui demandait la contribution du malade.

Dans les hôpitaux, les expectorations des tuberculeux pouvaient servir pour des non tuberculeux.

Pour la syphilis : un porteur de Bordet Wassermann positif avait accepté avant d'être rapatrié que son sang bénéficie à quelques camarades : il donna plusieurs fois son sang pour que le sérum conservé en glacière puisse être utilisé.

Un œdème des membres inférieurs d'origine néphrétique s'obtenait en enroulant toute une nuit le haut des deux cuisses du soi-disant malade avec de larges bandes en caoutchouc appelées bandes d'Eshmach, utilisées autrefois en médecine, et qu'on trouvait encore dans les infirmeries du camp. Le lendemain d'un pareil traitement, un énorme œdème s'était formé partant des pieds jusqu'aux cuisses. Il suffisait d'ajouter une pincée de blanc d'œuf dans les urines pour qu'une néphrite aiguë soit simulée et que le rapatriement soit accordé.

Il n'était pas question de simuler la folie car tout le monde savait que selon la loi nazie tout individu mentalement atteint était immédiatement euthanasié.

Il y avait aussi les conjonctivites créées par des grains de Vals, les ulcères de jambes par des emplâtres à la mie de pain humide, les tachycardies par injections de caféine, les crises d'épilepsie provoquée par des injections de cardiazol, la simulation des ulcères de l'estomac obtenue par l'absorption de fragments de mines de crayon.

Tous les médecins allemands n'étaient pas toujours dupes de ces méthodes, mais par confraternité, ils fermaient les yeux.




L'état du camp après le bombardement
(photo Croix Rouge Internationale)

LES BOMBARDEMENTS ALLIÉS

LE XII A se trouvait à Limburg sur Lahn, en Rhénanie, où plusieurs villes ont été la cible d'intenses bombardements. L'Allemagne vivait sous cette menace de jour et de nuit.

Les alertes débutaient vers sept heures du matin avec le passage de bombardiers légers et avions de combat anglais qui souvent croisaient le fer avec les Messerschmitt au-dessus du camp. Les douilles des balles tirées tombaient dans le camp.

Les « forteresses volantes » américaines prenaient le relais en fin de matinée. Puis, c'était le retour. La nuit, c'était au tour des bombardiers anglais.

Les villes de Cologne, Coblence, Frankfort furent systématiquement bombardées ce qui donnait lieu à des feux d'artifice d'une puissance infernale. En passant au-dessus des villes de moindre importance, une ou deux forteresses lâchaient parfois leurs dernières bombes.

Mais en plus, à chacune des fêtes du calendrier, ces petites villes avaient droit à un bombardement particulier. La situation du camp tout prés de la ville de Limburg restait préoccupante pour les prisonniers qui creusèrent des tranchées près de leurs baraques.

Les prisonniers surveillaient le passage des forteresses. Le départ du bombardement était donné par une fumée blanche. Elle se détachait de l'avion de tête, après repérage de la cible. Suivaient immédiatement les bombes libérées par la cinquantaine d'avions de l'escadrille. L'arrivée des bombes s'accompagnait d'un bruit rappelant celui de plusieurs trains à vapeur lancés à toute vitesse. Les bombes explosaient presque toutes en même temps dans un bruit d'enfer. Ceux qui entendaient les explosions savaient qu'ils étaient encore vivants.

A la Noël, Limburg subit un bombardement de nuit. Curieuse conception de la charité chrétienne de la part d'un peuple croyant en un Dieu rédempteur.


L'allée centrale du camp bombardée

La nuit, la méthode était différente.

Le repérage de la zone à bombarder se faisait par des fusées éclairantes, lancées par un premier avion. Ensuite arrivaient par vagues successives les bombardiers lourds. Malheureusement, le vent dévia quelques fusées au-dessus du camp. Et ce qui devait arriver se produisit, une partie du camp reçut en cadeau de Noël son lot de bombes écrasant de nombreuses baraques dont certaines occupées par des Américains, récemment prisonniers.



Les morts et les blessés s'enchevêtraient dans les décombres de bois et de tôles. Les blessés hurlaient de douleur et appelaient au secours.

La nuit était totale. Dans l'obscurité, médecins, infirmiers, aidés des prisonniers présents sur les lieux dégagèrent plus d'une centaine de blessés et de morts, les brancardèrent dans un baraque ouverte par la Kornmandantur, pas mécontente de l'erreur commise par les avions alliés.

Dans cette immense espace, les morts furent séparés des blessés. Les blessés furent couchés dans les bat-flancs et dans quelques lits et recouverts de couvertures fournies par les autorités du camp.

Il faisait grand froid. Un feu de bois fut allumé au milieu et à même le sol personne ne prêtait attention à la fumée que le foyer dégageait.

Un espace pour « opérer » fut improvisé en tendant des couvertures pour isoler ce qu'on pourrait appeler « la salle d'opération » qui comportait une table sur laquelle on posait le blessé. La lumière était fournie par quelques ampoules électriques montées par un électricien prisonnier.

Il fallut trier les blessés graves, désinfecter, débrider les plaies, amputer les membres déchiquetés par les explosions, arrêter les hémorragies, éviter la gangrène, panser pour attendre l'évacuation dans un hôpital désigné par les autorités du camp lesquelles avaient été épargnées par le bombardement.

À notre grande surprise, les médecins américains prisonniers refusèrent d'opérer, prétextant que dans ces conditions, l'asepsie n'était pas suffisamment respectée.

Le travail des médecins et des infirmiers français dura toute la nuit. La baraque était devenue une salle d'hôpital de secours. Les jours suivants se passèrent en soins : renouvellement des pansements, triage des opérés ; les plus graves furent évacués dans l'hôpital de la ville qui avait aussi souffert du bombardement

Nous ne pouvions qu'être satisfaits d'avoir pu sauver quelques vies humaines avec des moyens aussi limités. Les jours suivants, je fis plus ample connaissance avec les survivants américains. Certains avaient combattu au Japon. Beaucoup ne comprenaient pas la défaite de la France. Pour eux la France leur paraissait invincible et ils s'interrogeaient sur les raisons de cette débâcle.

Cruauté de la guerre : bon nombre de ces combattants avaient été tués par leurs frères de combat. L'affaire fut portée par les Allemands devant la Croix-Rouge Internationale qui envoya des inspecteurs. Quelques photos furent prises, aucune suite ne fut donnée. On peut se demander à quoi cela aurait servi.

Quelques morts de plus ou de moins, quelle importance !

L'arrivée d'une nouvelle année semblait s'annoncer sous de meilleurs auspices.

Les bombardements de nuit redoublaient surtout au-dessus des villes de Cologne et de Coblence.

Les prisonniers ressentaient tous un changement dans le déroulement de la guerre. L'Allemagne commençait à payer à son tour, chèrement, l'idéal nazi. Un espoir de libération commençait à renaître.

Mais les risques de bombardements demeuraient. Passer cinq années de captivité et être tué par un bombardement allié était un aléa inconcevable et pourtant cela s'est produit dans de grandes villes industrielles où le travail forcé était imposé aux prisonniers.

Dans ce stalag XII A, cette triste fin est arrivée à certains à la suite d'erreurs discutables d'aviateurs alliés.

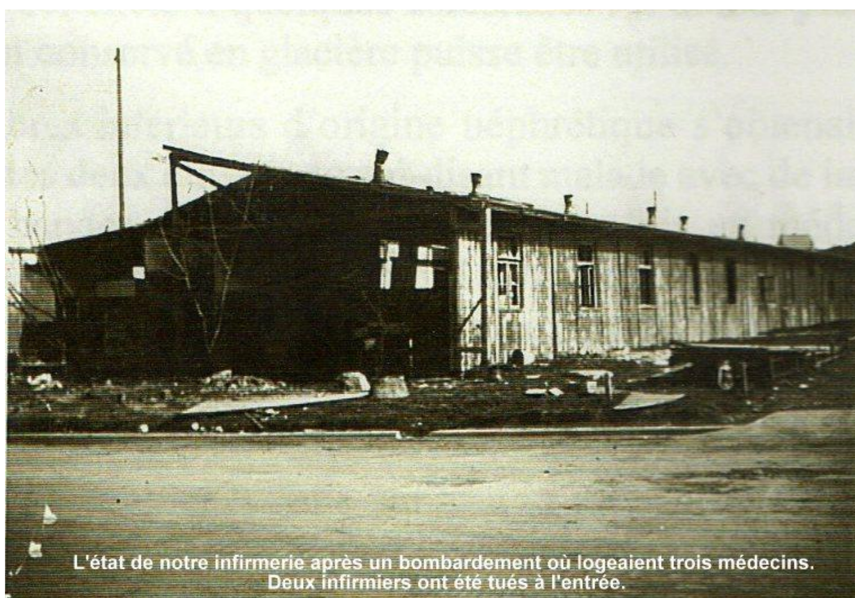
En plein midi le stalag reçut plusieurs bombes d'un chasseur bombardier qui semblait l'avoir pris pour un camp militaire. Il y eut plusieurs morts, mais un rescapé en la personne de notre médecin chef qui, maniaque, avait l'habitude tous les jours et à la même heure de se soulager d'un besoin pressant. Et ce jour-là il n'en n'éprouva nulle envie. Il comprit sa bonne fortune en constatant que la cuvette où il avait l'habitude de s'asseoir avait été réduite en miette. Son silence, en constatant un tel désastre semblait cacher un douloureux reproche devant cette intrusion qui l'obligeait à changer ses habitudes.

Une autre grande frayeur fut la présence des fameuses bombes volantes, les premières VI suivies plus tard par les V2, installées sur les plateformes d'un convoi ferroviaire dont la voie côtoyait le camp.

Ces bombes dont la radio allemande vantait les effets sur Londres avaient été placées là, en attente. Les plateformes de lancement étaient à l'ouest du camp et nous pouvions assister à leurs départs. Comme le survol des avions alliés était fréquent, le repérage possible de ces VI entretenait une certaine angoisse parmi les locataires du camp. Par bonheur, elles ont disparu huit jours plus tard au grand soulagement de tous : l'explosion d'une seule d'entre elles aurait anéanti le camp.

L'attentat contre Hitler passa presque inaperçu. Les hurlements du Führer furent diffusés dans le camp surtout à l'intention des soldats allemands et le seul changement que remarquèrent les prisonniers fut le remplacement du salut militaire par le bras levé : « Heil Hitler » !

Les Allemands avouèrent le débarquement allié quelques jours après. Les reculs sur le front Ouest et ceux bien entamés du front Est faisaient naître un immense espoir de libération chez tous les captifs, espoir, il est vrai, tempéré par le projet de déplacer les camps à l'intérieur de l'Allemagne et donc de mettre des colonnes de prisonniers sur les routes. La Kommandantur ne tenait pas, à son tour, à être, faite prisonnière et les médecins français du camp firent tout leur possible pour éviter le départ sur les routes d'un trop grand nombre de prisonniers.





Dessin de Tardi (*Stalag IIB*)



Les américains libèrent les prisonniers - 28 mars 1945

LA LIBÉRATION

LA LIBÉRATION vint sans prévenir : le franchissement du Rhin au pont de Remagen, en mars 1945, ouvrait la voie de l'envahissement de l'Allemagne nazie. Quelques combats à Limburg, quelques cadavres de soldats allemands dans les rues et les Américains étaient là. Ils occupèrent la Kommandantur, désertée par les Allemands, dont la salle à manger devint le mess des officiers américains et des officiers du camp qui étaient en principe des médecins. Apparurent, alors, des officiers russes, camouflés sous l'anonymat de simples soldats pour échapper à l'exécution quasi systématique des officiers capturés. (Il n'y eut jamais « d'oflag » russes en Allemagne). Les retrouvailles étaient accompagnées de grands baisers amicaux sur la bouche. Le piano du mess fut accaparé par un jeune officier-soldat qui ravit les acteurs présents par son talent.

PLUS UN SEUL ALLEMAND DANS LE CAMP !

En retournant à notre infirmerie retapée, nous nous aperçûmes, avec stupéfaction du pillage de la pharmacie et de la disparition des flacons d'alcools qu'ils soient éthylique ou méthylique. Nous apprîmes plus tard ce que nous supposions : il

s'agissait d'un petit groupe de Russes dont plusieurs moururent, empoisonnés par l'alcool méthylique.

Il y avait à côté du camp XII A, à Dietz, une prison dans laquelle étaient détenus des déportés de toutes races dont l'uniforme rayé est passé à la postérité. Nous les libérâmes aussitôt, mais leur état de dénutrition extrême était pitoyable et gâcha la fête. Il fut difficile de les empêcher de se jeter sur la nourriture dont l'excès risquait de leur être fatal. Les Américains n'avaient pas encore découvert les camps de concentration et s'étonnaient d'une telle rencontre et ils n'étaient pas les seuls. Les prisonniers ignoraient l'état de dénuement dans lesquels se trouvaient leurs voisins de captivité. Tous savaient qu'il se passait des choses bizarres derrière les murs. On parlait d'exécutions que l'écho de salves matinales semblait crédibiliser. On sut plus tard que les geôliers avaient plutôt recours à la pendaison.

Une visite au domicile du chef de la prison fut proposée par l'un de nous et aussitôt acceptée. C'était la première fois que je sortais du camp, et découvrais la ville traversée par des convois américains.

L'ahurissement irrité devant notre intrusion révélait chez cet « *Ober* »[5], nazi d'un certain âge, une incapacité totale à concevoir la fin d'un régime qui lui avait donné le droit d'enlever la vie à d'autres êtres humains.

L'intérieur bourgeois de son appartement avait un aspect tranquille d'un ordre typiquement germanique, orné des photos du Führer et de drapeaux à croix gammée. Notre liberté récemment acquise nous donna l'audace de jouer aux justiciers. Nous n'étions même pas armés. Il accepta de nous suivre malgré les cris d'orfraie de son épouse dont on venait troubler la tranquillité familiale. Nous le remîmes entre les mains des Américains

Ce fut notre premier geste d'hommes libres.

Les Américains appelés à poursuivre le combat vers l'Est se succédaient dans notre camp. De l'allemand, je passais à l'anglais que je croyais mieux maîtriser, lorsque un jeune officier américain me conseilla de lui parler en français car, me dit-il, il lui semblait mieux parler le français que moi l'anglais.

---

[5] Ober : Monsieur

Le retour vers la France fut vite réglé. Malgré tout, baragouinant mieux l'anglais que mes camarades, je pris l'initiative de m'occuper du rapatriement des prisonniers qui restaient dans le camp ce qu'exigeaient les autorités américaines, installées dans le camp à la place des Allemands.

On m'envoya à Francfort pour obtenir l'embarquement des hommes sur les avions qui revenaient vides du front.

J'embarquais sur un « piper-cub », avion d'observation. Le pilote me demanda si j'avais déjà pris l'avion. J'eus le tort de répondre que c'était la première fois. Il me donna alors un baptême de l'air de son cru. Le voyage fut acrobatique : piqués inattendus, franchissement de ponts en rasant l'autoroute, suivi par une remontée brutale au-dessus du pont. J'avais l'impression d'être coupé en deux parties avec un vide dans ma tête, un estomac en révolte et le bas de mon corps lourd et pesant et ceci sous le regard ironique de mon pilote que mes grimaces amusaient.

Arrivé à l'état major américain, un colonel devant un bureau vide de tout document déclara que l'évacuation par avion du camp avait été prévue pour les Français et qu'elle risquait d'être commencée. Mais la bureaucratie américaine ne désarmait pas : elle avait auparavant, réclamé une liste des prisonniers rapatriés en sept exemplaires ce qui fut réalisé rapidement mais nul ne sut jamais dans quels bureaux ils échouèrent.

Peu importait le prix qu'il fallait payer, mais quitter ces lieux maudits était le seul but. La guerre pouvait se poursuivre, mais pour ces hommes réduits en esclavage, la guerre était bien finie. Sur le terrain d'aviation arrivaient les Douglas vides des combattants qu'ils avaient déposés sur la ligne de front. Tous les prisonniers furent embarqués en un après-midi, certains morts de peur à l'idée de monter dans cet engin. Être rapatrié en avion alors que j'étais parti en train était une sorte de victoire sur le sort que je venais de connaître.

Ce qui nous attendait à notre retour était une autre histoire.





Stalag XIIA - ***LIBÉRÉS*** *– Prêts au départ*

LA RÉINSERTION

ELLE FUT DIFFICILE pour les hommes qui avaient quitté leur famille depuis cinq ans. Tout avait changé aussi bien d'un côté comme de l'autre rendant souvent délicat les retrouvailles des couples. Au plan professionnel, les aspirants mobilisés étaient encore étudiants, maintenant, cinq ans plus âgés, ils ne pouvaient guère espérer la reprise de leurs études.

Les prisonniers étaient des vaincus que la France supportait. Aujourd'hui les sauveurs de la France étaient les maîtres un peu méprisants à l'égard de ces hommes qui représentaient le déshonneur de la patrie.

« Vae Vichy ! »

Le retour des déportés passait avant les combattants de 40 !

Les médecins militaires releveurs se sont rapidement rendu compte de cet état d'esprit. Conscients d'avoir rempli leur devoir de médecins, d'avoir protégé les êtres humains qui leur avaient été confiés, d'avoir, avec leurs mains nues, ralenti l'extermination systématique de leurs frères d'armes quelles que soient leurs nationalités. Ils apprirent que par décret signé du ministre de la guerre de l'époque, Diethelm, et approuvé par de Gaulle, qu'ils étaient « épurés » avec annulation de toute promotion prononcée par Vichy.

Par ailleurs de Gaulle ne croyait pas qu'un prisonnier ait pu résister à l'Allemand puisqu'il répondait à Henri Amouroux :

« *Un mouvement de résistance des prisonniers de guerre? Et pourquoi pas celui des coiffeurs* ? »

Méconnaissance grave d'un général de la capacité de ses hommes de troupes. La relève ne fut pas sans danger. Certains ne revinrent jamais, exécutés, victimes d'épidémies.

Certains passèrent devant la justice militaire allemande, furent condamnés pour rébellion à la peine capitale qui pour certains fut heureusement commuée. D'autres furent emprisonnés dans la fameuse forteresse de Graudenz. A leur retour en France, ils furent considérés comme des traîtres.

Aucun ne fut honoré d'avoir fait son devoir.

En épurant ces jeunes médecins, le gouvernement provisoire s'est rendu compte qu'il se privait d'une grande partie du contingent médical nécessaire aux armées. Il revint sur sa décision, et quelques mois plus tard il réintégra tout le monde.

Mais la blessure est restée ouverte. Une fois de plus la génération de la guerre de 40 fît les frais de la défaite et se rendit compte qu'elle avait été flouée par les deux régimes qui se sont succédés.[6]


Citadelle de Lemberg juin 1943 appel des prisonniers

[6] Note EV : Voir G.Pessereau. Prisonniers sans capture. Edition Hervas.1994.

Annexe : L'« Hymne » de Rawa-Ruska *Dans l'cul !…*

"Rawa-Ruska, *camp de la goutte d'eau et de la mort lente*"

Sir Winston Churchill

1

Un jour un homme se mit en tête
De vouloir être le Bon Dieu,
Mais dans le ciel les anges rouspètent
Et avertissent le roi des cieux.
Se penchant d'un air vénérable,
Il dit en voyant l'avorton :
" Je punirai ce misérable
En lui jouant un tour d'cochon."
Et dans le grand silence,
Il prononce la sentence,
En donnant le signal
De ce chant triomphal :

2

Ce chant traversa les nuages
Il s'infiltra dans les cerveaux.
Des terriens qui perdaient courage
Se réfugièrent dans le Très Haut.
Alors sensibles à leurs prières,
Les anges se mirent à genoux
Et demandèrent à Dieu le Père
De donner la victoire pour nous.
Jéhovah dit en souriant :
" Accordé mes enfants. "
Et les cieux entonnèrent,
En chœur avec la Terre …

3

Pourtant un coin de la Planète
Était resté silencieux.
L'Bon Dieu vit en baissant la tête
Un tas de prisonniers soucieux.
C'est alors qu'il dit à Saint-Pierre,
Tu vas descendre avec les clés,
Pendant que j'arrêt' rai la guerre,
Tu leur rendras la liberté.
Mais avant de partir,
Fais leur donc parvenir,
Pour leur donner confiance,
Cet hymne d'espérance …

Écoutez la chanson en cliquant
sur ce lien des anciens de
RAWA-RUSKA :



http://rawa-ruska.net/rawa_y02.htm
disque édité par « Ceux de
RAWA-RUSKA »
destiné aux anciens
prisonniers de guerre.

Le début de ma vie Coloniale
et
la Rébellion Malgache





Îles Glorieuses
(France)
(Diégo Suarez)
Cap d'Ambre
Antsiranana
MORONI
Ngazidja
2 361
Mutsamudu
Fomboni
Ndzouani
RÉPUBLIQUE
DES COMORES
Moili
Mayotte
(France)
Cap Saint-Sébastien
Montagne
d'Ambre
Nossi-Bé
Hell Ville
Ambilobe
ANTSIRANANA
Tsaratanana
2 886
Massif
du Tsaratanana
Baie de Narinda
Antsohihy
Antalaha
15°
Baie de
la Mahajamba
Befandriana
Maroantsetra
Baie de Bombetoka
Boriginy
Mahajanga
Sofia
Baie d'Antongil
Cap Saint-André
Boina
Besalampy
MAHAJANGA
TOAMASINA
Nosy Boraha
Juan de Nova
(France)
Ikopa
Betsiboka
Andilamena
Fenoarivo
Bongo-Lava
Lac
Alaotra
Imerimandroso
Ambatondrazaka
Plateau
du Bemaraha
Toamasina
Réserve
naturelle
du Tsingy
ANTANANARIVO
Antsalova
ANTANANARIVO
Tsiroanomandidy
Ankaratra
2 643
Vatomandry
Miandrivazo
Mangoro
Ménabé
Belo Tsiribihina
Antsirabé
Mahanoro
20°
Morondava
MADAGASCAR
Ambositra
OCÉAN
FIANARANTSOA
Canal de Mozambique
Betsileo
Mananjary
Morombe
Mangoky
Fianarantsoa
Ambalavao
INDIEN
Lac
Ihotry
Ihosy
Pic Boby
2 658
Manakara
Horombe
Fiherenana
Farafangana
Toleara
Baie de
St-Augustin
Mananara
Vangaindrano
Onilahy
tropique du Capricorne
TOLEARA
Linta
Ampanihy
25°
Taolagnaro
Ambovombe
Cap Sainte-Marie
45°
50°

J'AVAIS ÉTÉ NOMMÉ À MADAGASCAR grâce à l'intervention de mon beau-frère, ami d'un médecin des troupes coloniales, le médecin commandant Natali, Corse très influent, alors chef de cabinet de Giaccobi, ministre des Colonies. Leurs origines corses avaient cimenté leurs relations alors qu'ils se trouvaient outre-mer et qu'ils avaient rejoint de Gaulle avec les Forces Françaises Libres. Je parle de ce ministre corse pour citer une anecdote amusante. A la suite d'un remaniement ministériel, Giaccobi avait été nommé ministre de l'éducation nationale et c'était à ce ministère que j'avais rendez-vous avec Natali. Lorsque je me suis présenté, j'eus l'impression d'être en pays étranger. Si les fonctionnaires me comprenaient, je ne comprenais pas du tout ce qu'ils se disaient, car tous parlaient corse ce qui résonnait étrangement dans un ministère chargé de l'enseignement de la langue française. Je passais ainsi de mains en mains pour atterrir je ne sais comment dans le bureau du médecin commandant Natali qui me reçut avec une grande gentillesse.

Grâce à lui, je pus être nommé à Madagascar avec ma femme et mes trois enfants Christine, Eric et Jean-Michel né à La Rochelle. Nous embarquâmes sur le transatlantique « Ile de France », transformé, alors qu'il était en Amérique, en navire de transport de troupes. Ce bateau devait ramener à leur mère patrie près de trois mille soldats malgaches et sénégalais qui avaient participé à la guerre de 40 et étaient rapatriés dans leur pays d'origine. Ces mêmes Malgaches, je devais les retrouver plus tard en pleine rébellion.

A cela s'ajoutaient les familles (femmes et enfants) des fonctionnaires et militaires en service à Madagascar. Ma famille fut comprise dans le lot. Mais l'organisation d'un tel surcroît de passagers entraînait une séparation des couples : les femmes étaient logées à plusieurs dans des cabines avec leurs enfants, et les hommes : officiers et fonctionnaires se partageaient à cinq ou six un genre de dortoir. Les repas se prenaient à part : femmes, enfants à midi et sept heures. Ceux des hommes suivaient après que les garçons du restaurant aient débarrassé et réinstallé les self-services pour les officiers. La question avait été résolue en USA avec un menu du type américain dont le haddock était le morceau de choix.

L'État-major du service de Santé était relativement important avec comme médecin-chef, le médecin colonel Monfort, des Forces Françaises Libres. Il me prit en amitié et se conduisit en grand ancien. Il n'était pas question de hiérarchie bien qu'elle soit tacite. Chacun respectait l'autre. Promu très jeune au grade d'officier supérieur du fait de son engagement, lorsqu'il était en Polynésie dans les FFL et de son ralliement à Leclerc et de Gaulle, il voyageait avec sa famille dans les mêmes condi-

tions que moi. Il m'appréciait autant que je l'appréciais et je m'aperçus plus tard qu'il ne m'avait pas oublié.

Nous étions totalement séparés de nos familles. Je sentais que cela déplaisait à mon épouse. Le soir, se promener dans les coursives réservées aux femmes était interdit et sanctionné. Je ne pouvais voir ma femme ou mes enfants qu'en cas de maladie et en consultation. Ou alors au cours des escales hélas peu nombreuses.

Les consultations étaient surchargées : trois mille hommes de troupe, il y eut des crises de folie, des suicides.

Le voyage dura près d'un bon mois. Le départ se fit à Cherbourg. Le canal de Suez étant impraticable, il fallut longer l'ouest de l'Afrique.

Trois escales étaient prévues, Casablanca, Dakar et la pointe de l'Afrique du Sud : Durban. A ces occasions, je retrouvais, alors, ma femme et mes enfants. A Casablanca, je fis la connaissance de ma belle-mère séparée depuis longtemps de son mari que nous appelions « papou », homme de grande allure qui m'avait impressionné lorsque je lui avais demandé la main de sa fille. Il faisait partie de la grande bourgeoisie de Bordeaux, portant beau, mais je me rendis compte plus tard qu'il n'avait pas fait grand chose de sa vie, à part de nombreux succès auprès de ces dames. C'était la raison principale de la séparation d'avec ma belle-mère qu'on appelait par similitude « mamou ». La rencontre entre la fille et la mère qui ne s'étaient pas vues depuis très longtemps fut émouvante. Pour cette femme, la découverte de ses petits enfants était attendrissante.

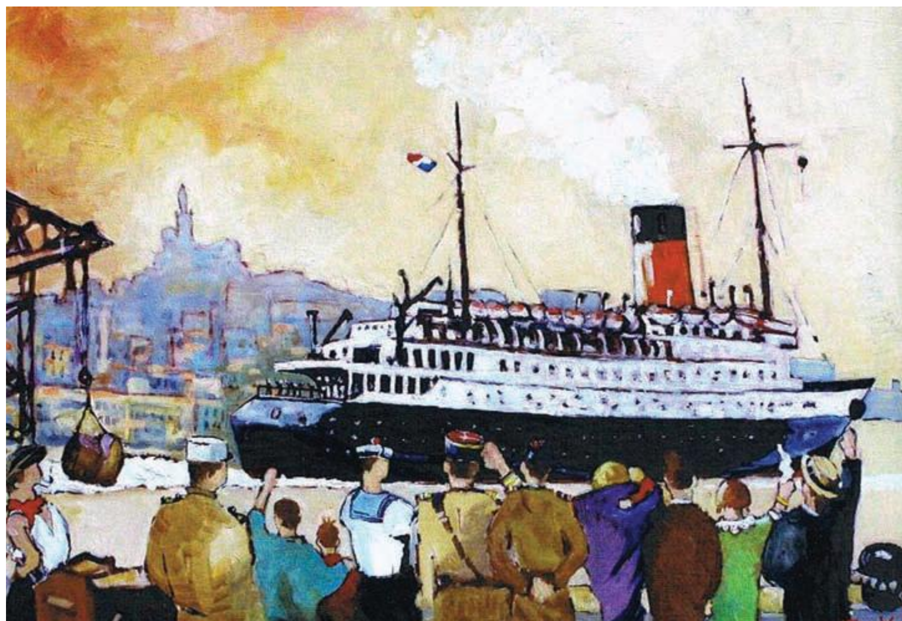
Plus tard, je dus la veiller pour ces derniers instants. Mal opérée à Casablanca d'un cancer du colon, elle est venue s'éteindre à l'hôpital américain sur les injonctions de sa fille aînée, ma belle-sœur, Sabine Van Riel qui par l'intermédiaire de son mari Georges, homme d'affaire toujours très sur de lui, l'avait mise entre les mains d'un soi-disant grand professeur réputé dans le milieu mondain parisien. Le Professeur Caroli, c'était son nom, en fait un spécialiste du foie et non de l'intestin, ne comprit rien à son cas, et la laissa mourir, dans des souffrances atroces, d'une péritonite que le jeune médecin que j'étais, avait par avance, diagnostiqué.

L'escale de Durban a été mémorable. La France sortait de la guerre singulièrement appauvrie au point que le franc français était sans valeur et n'était accepté par aucun commerçant. De plus les banques refusaient le change. Pour les étrangers, seul le dollar américain ou la livre anglaise étaient acceptés Nous étions, avec les enfants, éblouis par la richesse de cette ville qui n'avait pas connu la guerre.

Je n'avais que quelques dollars et nous pûmes déguster un thé avec quelques gâteaux bien crémeux dans un élégant salon de thé, chose qui

ne nous était pas arrivée depuis de longues années. Les enfants engouffraient ces gâteaux qu'ils découvraient ! Car sous l'occupation, les gâgâteaux, en France, étaient à base de sciure de bois !

Cependant, Durban me révélait l'horreur de l'apartheid. Les Sud-africains noirs étaient attirés par ce bateau qui transportait des hommes de troupe de leur couleur. Mais il leur était défendu de s'en approcher. Ils restaient parqués à plus de trois cent mètres. S'ils tentaient de franchir le barrage, ils étaient matraqués par des policiers de leur race.



Le Pasteur au départ de Marseille (Jean-Claude Lesquer)[7]

Les coolies-pousses étaient vêtus d'oripeaux et de chapeaux à la mode bantou pour bien rendre visible l'infériorité de leur race.

Notre passage à Durban nous a montré le peu de cas que faisaient les Boers de la France ! Pour eux, la France ne faisait pas partie du lot des nations victorieuses. Sa monnaie n'avait aucune valeur, nous avions été vaincus et occupés par l'ennemi et par dessus le marché nous transportions des noirs. Nous méritions un mépris dédaigneux que l'on sentait dans les commerces où l'on essayait de monnayer notre malheureux franc. La libération de notre pays, la venue au pouvoir du général de Gaulle, la prise de Paris par Leclerc, les percées du général de Lattre, la

[7] Note EV : L'Ile de France, l'Athos II et le Pasteur étaient des paquebots de la Compagnie des Messageries Maritimes transformés en transports de troupe.

campagne du général Leclerc dont on faisait grand cas en France ne pesaient pas lourd aux yeux de ces gens pour qui les gagnants étaient les Américains et les Anglais. Il fallait mettre notre superbe dans la poche.

Et pourtant cette ville qui n’avait pas connu la guerre nous paraissait un Eldorado, alors que nous avions quitté une France ruinée par l'occupation et encore sous le règne des tickets d'alimentation.

L'arrivée à Tamatave, port malgache de la Côte Est de Madagascar terminait notre voyage.



Notre case de Vatomandry

VATOMANDRY

J'APPRIS MON AFFECTATION : j'étais versé en tant que médecin inspecteur, dans l'Assistance Médicale Indigène ou AMI. En conséquence comme beaucoup de mes camarades de promotion, je devenais un médecin civil fonctionnaire correctement payé, destiné à soigner gratuitement les gens de ce pays que l'on avait colonisés. Je devais rejoindre, avec ma famille, Vatomandry un petit village malgache sur la côte Est, au sud de Tamatave. En attendant notre départ, nous fûmes reçus admirablement par le chirurgien de l'hôpital, le médecin commandant Thibaux, et par sa femme, mi-anglaise mi-française. Nous fûmes logés quelques jours à l'hôpital en attendant la récupération de nos bagages et ma feuille de route.

Au cours de l'un de leurs dîners, un amiral eut cette phrase qui m'est restée en mémoire tellement elle signifiait pour ce haut personnage, la supériorité de la Marine sur l'Armée. La Marine était surnommée « la Royale ».

« *Il n'est pas nécessaire d'être con pour être général mais ça aide* !»

Par la suite, après avoir eut affaire à quelques médecins généraux, j'ai trouvé que cette phrase renfermait un grain de vérité.

Jeune commandant, Thibaux venait de la France libre et avait participé à la prise de Tobrouk. Comme avec le colonel Monfort, je n'ai jamais senti chez Thibaux, la moindre allusion à mon passé de médecin de la Relève. J'étais un jeune lieutenant et un de ses camarades. Comme quoi l'affront qui nous avait été fait au retour de captivité aurait pu être évité par de Gaulle et son ministre Diethelm.

Nous partîmes en autobus pour Vatomandry. Pour moi c'était un retour à la colonie, ce que j'avais rêvé. Mais pour ma femme, bordelaise, ce contact populeux, gesticulant, bruyant, agrémenté de gens de couleur et d'odeurs fortes, n'était guère enchanteur surtout à la pensée de vivre dans un tel pays et à leurs côtés.

Son silence pendant tout le voyage en disait long sur ses impressions.

Après avoir dîné chez l'Administrateur, nous assistâmes à une soirée dansante au milieu de créoles dont l'allure et le comportement finirent par accroître l'écœurement de mon épouse qui se demandait dans quel monde je l'avais emmenée. Le fait déjà que notre case était en bois et sur pilotis alors que l'Administrateur avait un logement en briques, un bloc électrogène et un frigidaire, soulignait notre infériorité hiérarchique. La

case donnait sur un très beau jardin. Mais elle ne comportait ni eau courante ni électricité, une cuisine au charbon et des WC réduits à la plus simple expression : un siège percé avec un bac au sol sous les pilotis que les prisonniers venaient vider tous les matins. Mais les planchers étaient en palissandre, bois précieux, que le boy et son aide ciraient le matin en dansant avec au bout d'un pied l'écorce d'une noix de coco vidée et à moitié coupée et à la main un balai : Le pied frottait le plancher et le balai avec l'autre pied rythmait la danse.

La salle de bain consistait en une pièce sur le côté de la case et se résumait en une touque que le boy remplissait d'eau, elle faisait office d'eau courante et de douche. Le drame fut qu'un jour le plancher en bois imprégné d'eau céda alors que ma femme prenait sa douche. Elle tomba, nue, sur le sol, sans se blesser heureusement puisque l'ensemble était sur pilotis et le sol sablonneux. Je n'étais pas là pour assister à sa colère et ne sus jamais comment elle réintégra sa chambre sans être vue par la domesticité qui comportait une « *Ramatoa* », autrement dit une bonne qui s'occupait des enfants et de la couture, d'un boy, de son aide et d'un cuisinier. Sa colère se calma avec le temps.

L'Administrateur de l'époque, un Corse et sa femme nous invitaient en fin d'après-midi à des pokers payants qui finalement commençaient sérieusement, à réduire ma solde. J'arrêtais de jouer. Et de ce fait nous restâmes en froid jusqu'à leur départ.

Ils furent remplacés par un couple plus jeune et l'atmosphère devint meilleure grâce à sa jeune femme et à quelques commerçants du village. Ma femme commençait à s'habituer à cette vie.

Vatomandry s'ouvrait sur l'Océan et était bordé par l'embouchure ou « *Vinam* » d'un large fleuve dont j'ai toujours ignoré le nom. A marée basse, il était possible de s'approcher de l'Océan et de pêcher, mais non de se baigner à cause de la présence de requins du côté mer et de crocodiles du côté fleuve. Mais, au coucher du soleil, ces dames lançaient leurs lignes et ramenaient de délicieuses fritures, il faut avouer que c'était une des rares distractions du pays à l'exception des visites apéritives chez les uns et les autres.

Enfin ma femme s'adaptait progressivement à cette vie médiévale. Nos trois enfants, Christine, Eric et Jean-Michel qui n'était encore qu'un gros bébé l'occupait En plus elle attendait Paul-Edouard.

Le jour de Noël, nous invitâmes les gens que nous fréquentions : les Corradi, épicier en gros, l'Administrateur et quelques autres personnes tous ravis de cette invitation, car ils savaient que ce soir-là, ce que nous étions les seuls à ignorer : toutes les domesticités se saoulaient, ce qui nous arriva, et nous dûmes leur offrir l'infâme brouet que notre cuisinier

à moitié ivre mort avait réussi à préparer. Nous n'avons pas pu éviter quelques sourires moqueurs.

Sorti de Santé Navale après un parcours chaotique et imprévu, j'avais ce que je voulais, « la Coloniale ». J'échappais à la vie de régiment. Bien que militaire soumis à une certaine hiérarchie, j'étais libre de mes décisions médicales et n'avais que des rapports trimestriels concernant le nombre de malades, le type de pathologie que j'avais à soigner, le degré d'hygrométrie de la région (on s'occupait même de l'environnement) et les commandes de médicaments, rapport que j'adressais à la Direction du Service de Santé de Tananarive. Je dépendais directement de l'administrateur du district qui me considérait plus comme un ami que comme son administré.

Pour moi, la vie hospitalière de brousse me satisfaisait.

L'hôpital était en dur et composé de plusieurs bâtiments dont une salle d'opération. J'avais sous mes ordres : une sage femme malgache, discrète, particulièrement expérimentée et les naissances se succédaient sans véritables complications, deux médecins malgaches assurant les consultations journalières très chargées. Ces médecins sortaient de l'école de médecine de Tananarive, mais n'étaient pas docteurs en médecine. Ceci m'a toujours paru une grande erreur de la colonisation. Pourquoi en faire des sous-médecins alors qu'ils faisaient leur métier avec conscience et compétence et qu'ils connaissaient mieux que moi la pathologie de l'île.

Je m'occupais des hospitalisés en dehors des questions dentaires que j'éliminais le plus possible, mon prédécesseur m'ayant laissé cette spécialité qui seule l'intéressait. Les consultations et les médicaments étaient gratuits et fournis par l'hôpital. C'était le rôle de l'Assistance médicale indigène qui était un des bienfaits de notre colonisation.

J'étais le maître de ce petit hôpital. Les cas chirurgicaux graves étaient évacués à Tamatave, bien qu'il existait un petit bloc opératoire, mais sans électricité. C'était pour moi la réalisation de tant d'efforts : un concours difficile, des études coupées par la guerre, des jours sans fin en captivité. Il me fallait désormais me révéler un médecin colonial responsable capable de faire face à toutes sortes de situations, avec mes deux mains et mes quelques connaissances théoriques. Certes les circonstances ne m'ont pas permis de rejoindre l'Indochine en pleine guerre où se trouvaient encore mes parents, prisonniers des Japonais et dont je n'avais aucune nouvelle.

Le médecin que je remplaçais, ne s'intéressait effectivement, qu'à la stomatologie. Comme il me laissait un certain nombre de patients surtout parmi les commerçants hindous que nous appelions les Indiens, j'ai du

apprendre cette spécialité que j'ignorais totalement. Les quelques documents, qu'il me laissa, me permirent de m'initier aux rudiments de la dendentisterie. Par ailleurs l'instrumentation était modeste : quelques daviers et un tour à pédale que je ne maîtrisais pas. Il fallait pédaler pour faire tourner la fraise dans le but d'éliminer la carie. Mais je n'arrivais pas à synchroniser le mouvement de mon pied de haut en bas sur la pédale et la rotation que je devais donner à ma main pour que la fraise creuse la dent. Ma main avait tendance à faire le même mouvement que mon pied, de bas en haut et de haut en bas ce qui risquait d'être catastrophique pour la dent que je soignais. En fin de compte je pris un infirmier pour pédaler, ce qui me permit de me perfectionner en stomatologie. Je jonglais alors entre les pansements à la créosote et le plombage dentaire.

Mais surtout, je découvrais la véritable médecine coloniale, en particulier les ravages du paludisme dont nous nous protégions tous, adultes et enfants, à l'aide d'un sulfamide qui nous donnait un teint jaunâtre, remplacé plus tard par la nivaquine. La moustiquaire était de rigueur car les anophèles femelles piquaient le soir tombé et se collaient la nuit à l'extérieur des moustiquaires. Mais dans ces pays sans crépuscule la nuit tombait à sept heures du soir. Nous étions piqués, et chaque membre de la famille, en dépit de la prophylaxie, a eu sa crise. Personne ne pouvait se protéger, dés la nuit tombée, au cours de l'apéritif ou du dîner. J'ai connu des confrères des environs, à Mahanore, qui dînaient les jambes et les cuisses enveloppées dans des sacs. Les complications mortelles telles que les bilieuses hémoglobinuriques étaient fréquentes et je les voyais mourir dans mon hôpital. C'était vraiment la brousse et, médecin isolé, je me rendais compte que les maladies tropicales apprises, sans trop y croire dans les livres, se présentaient d'une façon bien différente et plus angoissante sur le terrain puisqu'il s'agissait d'être humains.

Comme premier contact, la leçon a été rude, car rarement ce genre de pathologie pardonnait. A Vatomandry les épiceries étaient tenues par les Chinois et quelques Indiens. Les Chinois formaient une colonie composée de familles importantes, enfants, cousins, tantes, oncles, frères et beaux-frères qui s'entraidaient comme le montre ce cas dramatique. Un commerçant chinois vint à mourir à l'hôpital d'un paludisme pernicieux laissant une veuve, des concubines et au moins une dizaine d'enfants. Inquiet du devenir de cette famille, j'appris que les enfants avaient été adoptés et repartis équitablement dans les familles chinoises du bourg, bien qu'étrangères à la famille endeuillée. Le commerce n'eut pas de successeur et la veuve fut aidée par la communauté chinoise.

Les médecins malgaches comme mes infirmiers, plus endurcis et plus fatalistes, hochaient la tête, se rendant compte que la médecine européenne ne faisait pas mieux dans ces cas que les drogues malgaches.

J'avais plutôt une âme chirurgicale. Pendant mes études, à l'hôpital Saint André de Bordeaux, j'avais été interne en chirurgie auprès d'un chirurgien d'une habileté et d'une élégance de geste extraordinaire : le professeur Villar, juif, qui fut obligé de se cacher pendant l'occupation et qui m'apprit presque tout de ce métier, car opérer est un acte manuel dont il faut connaître les ficelles. Je pensais avoir tout appris lorsque je me suis trouvé devant un cas que l'on ne voit qu'outre mer : un éléphantiasis des parties génitales d'un malheureux auquel s'ajoutait un éléphantiasis des pieds, ce qui l'importait peu. La verge et les testicules de ce patient avaient disparu dans un amas de peau épaissie et ridée. II n'urinait que par un canal dont les berges étaient formées d'un tissu dermique rempli d'un œdème dense détruisant l'aspect anatomique normal de cette partie avantageuse de l'homme. Je ne m'étais jamais trouvé devant un pareil cas.

Par bonheur, j'avais emporté un traité chirurgical écrit par un chirurgien colonial et un chapitre décrivait la technique opératoire de cas identiques, inconnus en métropole et jamais exposés. J'opérais donc avec le traité près de moi, tenu par un infirmier, que je consultais à distance et je ne m'en tirais pas trop mal avec de nombreuses sutures. Mon opéré, ravi à son réveil de revoir son attribut viril s'empressa quarante-huit heures après en dépit des sutures d'en vérifier le bon fonctionnement Je revis mon œuvre dans un état désastreux et je réparais avec succès ce qu'il avait mis à mal !

A une certaine époque régnait, à Tananarive une épidémie de poliomyélite qui faisait des ravages en particulier chez les Européens, épidémie dont peu s'en tiraient. Je n'imaginais pas que la polio pouvait tuer.

J'avais dans la région une dizaine d'infirmeries à surveiller Comme il n'y avait pas de routes : les voyages se faisaient en « *filanzana* » sorte de brancards sur lesquels étaient installées des chaises avec des accoudoirs, soutenues par quatre solides gaillards qui tenaient à ce que je reste sur mon espèce de trône, ce n'était pas d'un grand confort, mais ça nous évitait, nous européens colonialistes, de marcher dans les sentiers de la montagne.

La troupe se composait de l'administrateur, du médecin et du gendarme. Tous les trois en « *filanzana* ». Nous traversions des régions magnifiques : montagnes rocheuses, cascades, oiseaux de toutes les couleurs, brousse fournie où se cachaient quelques petits villages. Notre

arrivée était spectaculaire : à l'entrée où nous attendait le chef du village, les porteurs esquissaient en chantant des pas de danse, ce qui nous balançait d'un côté et de l'autre, nous obligeait à nous accrocher à nos chaises nous faisant perdre toute contenance. Notre dignité européenne risquait d'être plus ou moins atteinte bien que les porteurs annonçaient dans leurs chants, l'arrivée brinquebalée de notables qu'ils avaient le grand honneur de transporter. Ces braves porteurs auraient-ils un certain sens de l'humour ? Je me le suis longtemps demandé. C'étaient de rudes gaillards.

Pendant le voyage je demandais à descendre lorsqu'ils montaient une côte trop raide. Je me rendis vite compte que je blessais leur amour propre Ils chantaient en nous transportant se moquant un peu de nous « Regarde la tête de celui que je porte quand je penche un peu le *filanzana* ! »

Le voyage était gai et bon enfant. J'étais enchanté de découvrir l'intérieur de ce pays encore très mal connu.

Dans chaque petit village, nous étions reçus par le chef du village avec beaucoup d'honneurs : une petite quantité d'œufs et pour les plus riches s'ajoutait un poulet.



Vue partielle de l'hôpital de Vatomandry

Mais le geste y était. En général nous étions invités à déjeuner ou à dîner par l'épicier chinois du village et après le repas du soir nous assistions à des danses où les jeunes filles du pays se déplaçaient pour nous. La danse martelée par un tambour aux sons assourdis, consistaient en une espèce de ronde aux mouvements très lents, deux pas en avant, un pas en arrière, adapté au caractère malgache où tout se passe calmement sans hâte excessive : « *amora, amora* » : lentement (prononcez : amoura). La ronde nous parût vite fastidieuse. Mais ces danses étaient en notre honneur, bien que le nouvel administrateur, jeune gaulliste, quelque peu arrogant de par sa fonction, ne les appréciait guère et le montrait un peu trop.

Je déplorais personnellement cette attitude car ces montagnards malgaches recevaient très rarement la visite de « *vasas* » surnom donné aux Européens. Pour ces braves gens c'était une véritable fête. Certains n'avaient jamais vu de blancs. Il était difficile de faire parvenir des médicaments dans ces villages isolés et il n'y avait des infirmeries que dans les très rares lieux accessibles.

Ces médicaments étaient limités : alcool dénaturé, teinture d'iode, élixir parégorique, aspirine, quinine, pas d'antibiotiques, ampoules de cyanure de mercure ou de novar pour quelques syphilis avérées. Mais le médicament le plus apprécié était la pommade de Reclus qui servait à tout.

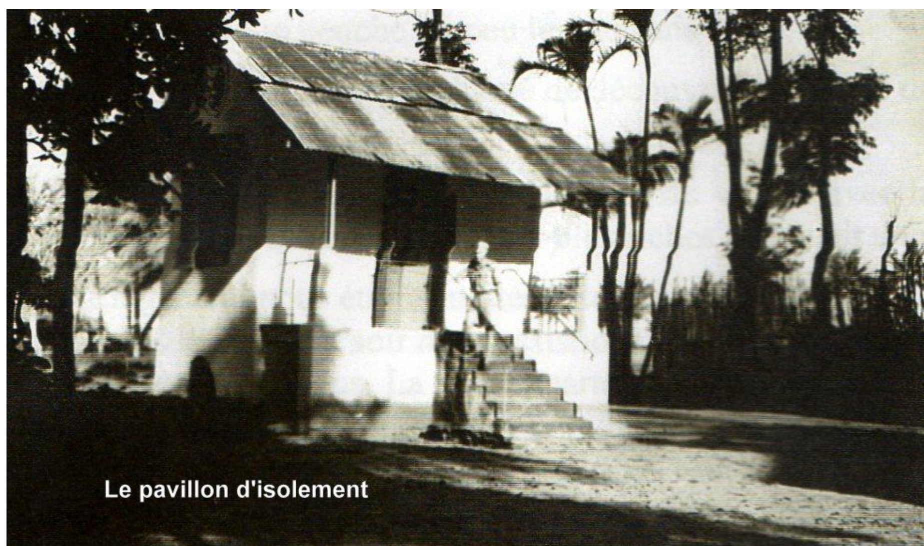
Quant aux lépreux, ils étaient parqués dans des réserves entourées de barbelés et vivaient en autarcie. Les visites étaient rares, les infirmiers avaient peu envie de se frotter à ce genre de malades alors que la lèpre ne se transmet que par les sécrétions nasales. L'huile de Chaulmoogra était la thérapeutique héroïque sans grande efficacité, si ce n'est de ralentir l'évolution. Ces pauvres gens supportaient leur sort avec une certaine sérénité puisqu'ils savaient qu'ils seraient rejetés par leurs compatriotes et ne manifestaient aucune rancœur.

La population comportait évidemment des femmes, elles aussi atteintes, auxquelles on enlevait leurs enfants dès la naissance car ils n'étaient pas contaminés. La moyenne d'âge des malades était assez élevée de sorte que les naissances étaient heureusement rares. En visitant ces camps, mes souvenirs de lectures d'enfance me revenaient. Je me rappelais de ce que j'avais lu, autrefois, dans mes livres d'histoire, au temps du moyen âge où l'on chassait des communautés ces malheureux. La lèpre ne tue pas. Elle dévore lentement et sans douleur sa victime en commençant par des plaques insensibles sur le visage, qui se défigure après un plissement et un bourgeonnement de la peau au niveau du nez des lèvres et des extrémités : les doigts ou les orteils jusqu'à ce qu'il n'y

ait plus de nez, de mains ou de pieds ; d'abord d'un côté, puis de l'autre et cela dure des années. Le cerveau, lui, fonctionne parfaitement. L'état général n'est pas touché ainsi que la sexualité de sorte que dans les léproseries existaient des couples.

Il était difficile de s'occuper régulièrement de ces malades car les léproseries étaient dispersées dans l'extrême brousse. Un professeur parisien dont j'ai oublié le nom m'avait proposé d'expérimenter une thérapeutique spéciale basée sur un sérum de son invention et que je m'apprêtais à utiliser lorsque des événements inattendus et que je vais vous raconter sont survenus.




Le pavillon d'isolement

LA RÉBELLION MALGACHE
(La révolte des Sagaies)

ET POURTANT TOUT SEMBLAIT TRANQUILLE : mes médecins malgaches me témoignaient leur confiance, les malades, nos domestiques ne nous manifestaient aucune agressivité.

Il ne se produit pas moins qu'un beau matin, en mars 1947, nous apprîmes que le dépôt de munitions de la base militaire de Moramaga à une centaine de kilomètres de Vatomandry entre Tamatave et Tananarive avait été vidé de ses armes et munitions par un groupe de militaires malgaches et qu'un soulèvement armé était en train de se constituer. La population malgache en avait été prévenue. J'ai failli l'être, car Vola en malgache se prononce « *Voule* » et signifie argent.

Le postier malgache qui me connaissait avait intercepté le message.

La révolte avait été préparée par des députés malgaches du Parlement français (!) dont Ravohanghy, Rakoto, Rabemananjar, du parti démocratique de la rénovation malgache (MDRM) et s'appuyait sur les anciens militaires de la guerre de 39-40, rapatriés sur l'Ile de France, le bateau qui nous avait amenés à Madagascar, ma famille et moi. Je me souviens encore de la fin du discours du Ministre des Colonies de l'époque : Coste-Floret, prononcé au départ du bateau, « La France ne vous oubliera pas ! »

Eux n'ont pas oublié notre humiliation et ne nous l'ont pas pardonnée. Comment une nation vaincue pourrait-elle continuer à coloniser le peuple malgache, sous-entendu les Hovas de la haute région, qui, eux, dominaient, avant notre colonisation, les races de la côte considérées par eux comme inférieures. Nous avions perdu la face.

La rébellion se manifesta presque essentiellement sur la côte Est de Madagascar.

Pourtant à Vatomandry personne n'avait bougé, les médecins poursuivaient leur travail comme de si de rien n'était.

Les premières victimes du soulèvement furent les colons isolés dans la brousse aux alentours de Vatomandry. Vanille et Café étaient leurs principales cultures.

Bon nombre furent assassinés, leurs femmes violées puis abattues et souvent brûlées dans leurs cases. Nous étions au courant de peu de choses. Il n'y avait pas de journaux et tout se transmettait de bouche à oreille souvent avec exagération. Nous apprîmes que la brousse qui nous environnait était en pleine ébullition. Les révoltés ne possédaient comme armes que des sagaies et pour leur donner une invincibilité devant les fusils des *vasas* (les blancs). Les agitateurs Hovas descendus des hauts

plateaux sur la côte Est racontaient aux Betsimisarakas, pour eux race africaine inférieure et illettrée, qu'en hurlant « *Ranna, Ranna* » (Eau, Eau) les fusils et les mitraillettes des blancs ne pouvaient les atteindre. Et pour le leur montrer ils tiraient sur eux des balles à blanc.

Nous étions peu de défenseurs : le gendarme avec ses quelques fidèles miliciens malgaches. L'administrateur mobilisa la communauté d'européens que nous formions et nous distribua des fusils, vieux modèles du dépôt de la gendarmerie. Les épouses furent réunies avec les enfants dans la résidence du gouverneur, qui, « en dur », ne risquait pas d'être incendiée. Elles préparaient des cocktails Molotov au cas où elles seraient attaquées, ce qui voulait dire que le sort de leurs maris aurait été déjà, définitivement réglé.

Quant aux hommes, nous nous sommes portés avec nos vieilles armes à l'entrée du village par où devaient arriver les *favals*. Vers minuit nous vîmes avancer d'un pas tranquille une centaine d'hommes silencieux armés de sagaies.

Nous les attendions dans un fossé.

Lorsqu'ils se furent suffisamment rapprochés, je ne sais qui, de nous, cria « Feu ». Tous les fusils crépitèrent sauf le mien que je dus réarmer par deux fois pour entendre le bruit du départ de la balle.

Bien que médecin, j'avais pris un fusil, car nous n'étions pas nombreux et j'avais ma femme et mes enfants à défendre ou pour le moins à protéger.

La bande, surprise, disparût d'un seul coup dans la nuit. Nous étions victorieux et nous allâmes compter les morts et les blessés de notre fait d'armes. Nous ne trouvâmes ni morts ni blessés ! La peur, que nous leur avions occasionnée fut notre chance, plus que nos fusils.

Par bonheur, il ne s'agissait pas d'une troupe aguerrie, mais de pauvres paysans à qui on avait du raconter que pénétrer dans le village endormi ne serait qu'un jeu et qu'ils pourraient alors se livrer au massacre des *vasas* surpris dans leur sommeil. Bien que le gendarme ait organisé avec ses gardes des patrouilles nocturnes, nous dûmes notre vie à ce Mauricien !

Mais cet épisode quelque peu burlesque ne mit pas fin à nos inquiétudes. Le soulèvement gagnait toute la côte Est. Le fleuve qui bordait Vatomandry entourait dans un de ses méandres un petit village surplombant le fleuve et relié par une route à notre agglomération Ce petit village passé à la rébellion devenait un danger. Nous étions pratiquement encerclés.

Progressivement les villages aux alentours de Vatomandry se soulevèrent et un Mauricien échappé d'un de ces villages, nous apprit que les rebelles (les *favals*) avaient décidé d'attaquer Vatomandry un soir précis.

Tananarive nous avait envoyé un maigre renfort : une section de soldats sénégalais commandée par un adjudant nommé Dedieu dont je me souviendrais toujours du nom, car il m'a sauvé la vie. Dedieu décida de nous donner de l'air en attaquant le village. Je fis partie de l'expédition.

Camouflés à l'abord du village, la route était libre. Nous vîmes alors plusieurs *favals* se dirigeant vers le village. Ils étaient à distance de tir. Des coups de feu éclatèrent. Deux d'entre eux tombèrent tués net. Sur l'un d'eux, on trouva un papier où l'on pouvait lire que ce malheureux venait d'être promu « Cher Jean Chef » ! C'est dire l'indigence de ce mouvement qui a tout de même coûté la vie à un certain nombre de colons.

La prise du village n'entraîna aucune défense de la part des rebelles. Leur salut était la fuite et se réduisait à la traversée du fleuve à la nage à la joie des Sénégalais qui se vengeait des Malgaches, car au début de la rébellion à Moramanga, plusieurs Sénégalais qui ne comprenaient rien à cette révolte avaient été tués en voulant défendre le dépôt de munitions Ils se plaisaient â ajuster leur tir sur les fuyards. Le village s'était vidé à l'exception d'un vieillard cloué dans son lit et mourant de peur, et quelques cadavres.

Le soulèvement s'étendait. Il atteignit quelques hameaux du district. Et un beau matin nous apprîmes que des hommes armés de sagaies avaient pénétré dans le village malgache de Vatomandry.

Branle-bas de combat sous le commandement de Dedieu. Je m'armais d'une mitraillette qui faisait partie des réserves d'armes de la section, me méfiant du fusil qui m'avait fait défaut. II ne s'agissait plus des lois de la guerre, j'avais ma femme et mes enfants à défendre. Nous savions tous comment les *favals* opéraient. Ils mettaient le feu aux cases habitées par les *vasas* et massacraient les blancs qui en sortaient, à la machette ou à la sagaie. Il n'était plus question de la convention de Genève. Notre supériorité n'était pas le nombre, mais les armes. Avec Dedieu, sa section et les Européens valides, nous nous sommes portés à l'entrée du village sans rencontrer de résistance et nous n'avions pas l'intention de faire feu sur qui que ce soit, si nous n'étions pas attaqués. Notre but était tout simplement de montrer la force de nos armes.

Dedieu réfléchissait sur la façon de pactiser avec les quelques rebelles qui avaient déclenché le mouvement, lorsqu'un vieux malgache armé d'une sagaie pénétra dans notre groupe. J'étais en uniforme et devant lui. Lorsqu'il me vit je lus dans ses yeux un éclair de haine et il fonça sur moi me pointant de sa sagaie.

Le voyant venir, je déclenchais ma mitraillette qui s'enraya. Je n'avais vraiment pas de chance avec les armes !

Situation fin 1947



DIEGO-SUAREZ
Andapa
MAJUNGA
Mandritsara
Mananara
Lac Alaotra
Fénerivi
Maintirano
TAMATAVE
Anjozorobe
TANANARIVE
Brickaville
Moramanga
Vatomandry
Anosibe
Ambositra
MORONDAVA
Mahanoro
Ambositra
Nosi-Varika
Ambalavao
Mananjary
I. Fanadiana
FIANARANTSAO
Fort Carnot
Manakara
IHUSY
Ivohibe
Vohipeno
Farafangana
Fort-DAUPHIN

Vatomandry

LEGENDE

Limite de la zône ou la rébellion s'est manifestée
Zône ou les habitants ont réoccupé les villages et se sont remis au travail
Bandes rebelles
Lisière forestière le long de laquelle nous installons une ligne de postes
Garnisons tenues
Nota- C'est la nature du terrain et la pauvreté du réseau routier qui nous obligent à cette dissémination

Routes praticables toute l'année
Routes praticables une partie de l'année
Voies ferrées
Principaux aérodromes

Echelle
0 100 200 Kms



Et il ne me restait plus qu'à reculer en sautant à droite et à gauche pour éviter d'être éventré. Puis j'entendis une rafale et ce pauvre type s'effondra dans un râle.

Dedieu avait interrompu la danse au bon moment, car j'étais acculé aux parois d'une paillote et sans possibilité d'éviter la pointe de la sagaie. Je ne sais si je l'ai suffisamment remercié, mais aujourd'hui je mesure la chance que m'a donnée ce brave Dedieu. Comme j'aimerais revoir cet homme, mais la vie a tracé ma route qui m'a définitivement éloigné de ce brave !

Progressivement l'étau se resserrait autour de nous. La route qui nous reliait à Tamatave était souvent occupée pas des branchages et des tirs de

favals ; cette fois, armés de fusils, la situation de Vatomandry devenait dangereuse et fut médiatisée en France. Nous reçûmes de France des télégrammes de parents inquiets.

Les fonctionnaires malgaches : postiers, médecins, personnel infirmier étaient pour la plupart des Hovas. La race des Hauts-plateaux qui avant notre colonisation dominait l'Ile avec la reine Ranavalona que Gallieni exila à la Réunion, puis en Algérie. Mais à Vatomandry aucun Malgache ne broncha. En fait, l'autorité française ne se limitait plus qu'à Vatomandry ! Pas au-delà. On m'obligea à assister à un semblant de procès sans avocat à l'encontre d'un rebelle surpris dans la ville cherchant à inciter les Malgaches de notre communauté à la révolte. Il fut condamné à mort et immédiatement fusillé. J'assistais à l'exécution. Je dus, sur ordre, en tant que médecin, constater la mort après le coup de grâce dont le condamné ne semblait plus avoir besoin car son crâne avait éclaté. Je ne pensais pas que ma place soit là, mais nous étions tous surexcités et bien décidés à défendre nos vies et celles de nos femmes et de nos enfants Nous sentions non seulement notre isolement, mais une espèce d'enfermement qui nous menaçait car la rébellion prenait corps. Et de quel poids pesait aux yeux de Tananarive ce coin perdu appelé Vatomandry. La défense de Tamatave avait beaucoup plus d'importance que celle de notre petite colonie.

Je savais qu'un des principes de la stratégie militaire était de protéger les places les plus rentables.

A notre grand soulagement, la France nous envoya des renforts : une compagnie de Spahis. Je sympathisais avec les jeunes officiers et leur médecin, de même grade que moi, mais sorti de l'École de Santé de Lyon, quelque peu surpris de se trouver outre-mer. La venue de cette compagnie nous soulagea, car tous les blancs européens et créoles avaient pris les armes et assuraient avec la section de l'adjudant Dedieu notre sécurité, la nuit comme le jour. Nous apprenions chaque jour l'attaque des propriétés des colons aux alentours. La révolte de leur propre personnel les rendait encore plus vulnérables.

Je pus loger un militaire, mais quelle ne fut pas ma surprise d'être réveillé un matin par un roulement de boules sur notre balcon Je me levais et je vis avec horreur, mon premier fils, Eric, jouer à faire rouler les grenades que le militaire avait déposées devant sa chambre.

A Vatomandry la situation devenait dangereuse et plus sérieuse. La présence des Spahis signifiait la possibilité d'engagements futurs avec les rebelles de mieux en mieux organisés et armés. Notre autodéfense n'avait plus aucune raison d'être. Nous étions pratiquement cernés par la

brousse en révolte. Des légionnaires s'ajoutèrent aux Spahis. Chaque jour, un convoi militaire ouvrait la route Vatomandry-Tamatave.

Je décidais de mettre ma famille en sécurité à l'hôpital de Tamatave où ils furent parfaitement reçus par nos amis Thibaux.

Je partageais mes repas avec mon ami Virlin, remarquable artisan, qui fabriquait d'énormes cuves pour les récoltes des colons. Mais j'étais sans nouvelle des miens. Le téléphone était coupé et toute poste interrompue.

Le gouvernement français avait pris en mains, comme toujours un peu tard, l'intervention, ce qui coûta la vie à pas mal de colons. En plus des troupes Nord-Africaines, représentées par les Spahis, des forces militaires supplémentaires (légionnaires, troupes sénégalaises) furent envoyées dans la région.

L'hôpital devenait un hôpital militaire. Les queues des Malgaches aux consultations avaient disparu, ainsi que certains médecins malgaches et pour cause. La défense s'organisait sérieusement. Les engagements à l'extérieur de Vatomandry se multipliaient contre des rebelles cette fois armés de fusils et d'armes automatiques et l'hôpital se remplissait de blessés auxquels je procurais les premiers soins, mais il fallait ensuite les évacuer. La route était désormais impraticable.

L'État-major envoya un aviso, « l'Ajaccienne », commandée par le lieutenant de vaisseau de Rodelec pour embarquer ces blessés, opération peu ordinaire car il n'y avait pas de quai. L'aviso s'ancra en mer, toujours agitée et à distance de la côte. Les canots vinrent prendre les blessés sur la plage où nous les transportions. J'embarquais avec deux infirmiers pour les transférer sur l'aviso. L'agitation de la mer rendait le transbordement périlleux. Il ne pouvait s'effectuer que lorsque le canot surélevé par la vague arrivait à la hauteur du pont de l'aviso. A cet instant précis, il fallait faire passer le blessé aux matelots qui le recueillait sur le pont et avant que le canot ne suive le creux de la vague, ce qui nous laissait peu de temps, la descente était rapide. Le canot devait se rapprocher du bateau, ni trop prêt, ni trop loin, pour ne pas être drossé contre la coque par une deuxième vague. Et il fallait recommencer le manège à chaque blessé. J'admirais la virtuosité des marins dans le maniement du canot Par la même occasion je pus envoyer une lettre à ma femme restée plus d'un mois sans nouvelle.

Les blessés n'étaient pas toujours du fait de combats. Il arrivait parfois que les légionnaires mal renseignés, se tirent dessus, confondant les soldats de leur propre camp avec des *favals*.

Il n'y eut jamais de véritables engagements, mais essentiellement des embuscades avec plus de blessés que de morts. J'eus tout de même à trépaner une blessure du crâne par balle. Celle-ci n'avait heureusement

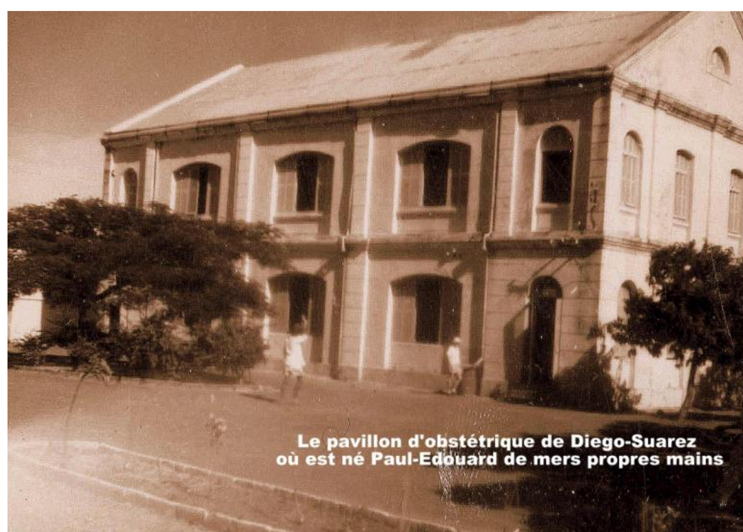
pas pénétré, mais causé des dégâts osseux ouvrant la boite crânienne et menant à jour une portion du cerveau. Le blessé était inconscient. Les conditions ne permettaient pas son évacuation sur l'hôpital de Tamatave ou de Tananarive. L'envoi d'un patrouilleur ne s'est produit qu'une fois. Il était urgent de l'opérer sur place. La petite salle d'opération à ma disposition pouvait faire l'affaire. J'avais eu pendant mon internat à traiter des cas semblables et j'étais aidé par le médecin du régiment qui m'avait adressé le blessé. Nous sommes intervenus grâce à son inconscience : le cerveau est insensible. Après avoir enlevé les esquilles osseuses, les éléments altérés du cerveau s'éliminaient d'eux-mêmes par un lavage très doux avec du sérum perfusé â travers la trépanation. Cette autodéfense du cerveau m'a toujours étonné. Mais nous terminâmes l'intervention sans incident et j'eus le plaisir de voir dans les jours suivants mon blessé reprendre conscience et survivre.

La progression de nos troupes nous donnait un peu d'air et diminuait l'intensité de la rébellion, laquelle fut définitivement matée, parfois, un peu trop violemment.

Les députés furent arrêtés, jugés, expédiés dans une île des Comores, â Mohéli où plus tard je fus envoyé pour les soigner, mais ceci est une autre histoire.

Après avoir retrouvé ma femme et mes enfants, nous quittâmes Vatomandry pour rejoindre Diego-Suarez sur la demande du médecin colonel Montfort que j'avais connu sur « l'Ile de France » et qui m'appréciait. Et nous avons pu finir tranquillement notre séjour colonial.

A l'hôpital de Diégo-Suarez, où j'étais devenu « médecin résident », naquit de mes propres mains mon quatrième enfant : Paul-Edouard.


Le pavillon d'obstétrique de Diego-Suarez
où est né Paul-Edouard de mers propres mains

Quelques photos des journaux de l'époque[8]



Note Eric Vola :

Cet événement majeur pour les Malgaches fut complètement étouffé par les autorités et la Presse françaises, imposant une « chape de silence » totale sur l'importance de l'insurrection et la répression qui s'ensuivit. Il faudra plus de 60 ans pour qu'enfin des historiens fassent justice à ce triste épisode de la colonisation.
Voir entre autres le mémoire de Romain Esmenjaud IEP de Lyon *L'insurrection malgache de 1947au travers de la Presse,* 2004 et

La Révolte des Sagaies Madagascar 1947 d'Eugène-Jean Duval, L'Harmattan, 2002.
Madagascar 1947 de Raharimanana Vents d'ailleurs 2007.

[8] Sur « La révolte des Sagaies » voir - l'article de Jean Fremigacci : http://etudescoloniales.canalblog.com/archives/2006/11/22/3246791.html.

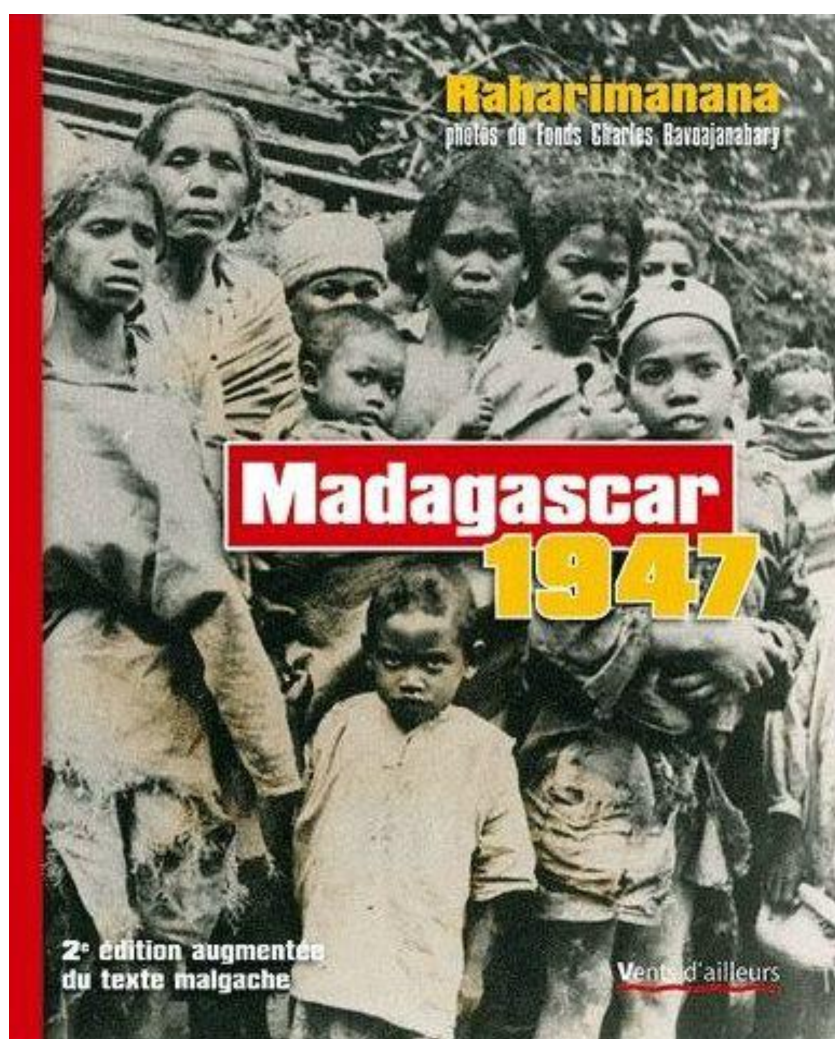

Les Marsouins débarquent


MOUNEYRES
Tirailleurs sénégalais envoyés en renfort





Reddition des Favals


Raharimanana
photos du Fonds Charles Ravoajanahary
Madagascar
1947
2e édition augmentée
du texte malgache
Vents d'ailleurs



Un "soumis" de 1947. Jean-Luc Raharimanana, *Madagascar 1947, Vents d'ailleurs, 2007*



LA GUERRE DU VIETNAM

1951-1953

Ma participation




YUNNAN
CHINE
TONKIN
Rivière Noire
Fleuve Rouge
Rivière Claire
Lao Kay
Lai Chau
Cao Bang
Bac Kan
Lang-Son
Phong Saly
Diên Biên Phu
Dien Bien Phu
Nasan
HANOI
Moncay
Haiphong
Baie d'Along
LAOS
Sam Neua
Nam Dinh
Ninh Binh
GOLFE DU TONKIN
Louang-Prabang
Thanh Hoa
Phong Saly
HAI NAN
Vinh
VIENTIANE
Thakhek
Dông Hoi
MER DE CHINE
Quang Tri
HUÉ
Savannakhet
Tourane
Saravane
THAÏLANDE
Quang Ngai
Attopeu
Dakto
Kontum
CAMBODGE
Binh Dinh
Sisophon
ANNAM
Siemréap
Battambang
Ban Me Thuot
Kratié
Nha Tran
Dalat
Djiring
Phan Rang
PNOM PENH
Phan Rang
Tay Ninh
Biên Hoa
Saigon
Phan Thiet
Kampot
GOLFE DU SIAM
Mytho
Sadec
Gocong
Mer de Chine
COCHINCHINE
Cantho
Soctrang
1945 9 1954
Camau
Bac Lieu
Poulo Condor

DÉPART POUR L'INDOCHINE
SAIGON – HÔPITAL 415

UN SOLDAT PRISONNIER est un soldat perdu et méprisable. Qu'il ait combattu en première ligne et qu'il ait osé survivre à son déshonneur ne lui sera pas pardonné. Cette loi, *Vae Victis*, vieille depuis que les hommes se battent, le Général de Gaulle l'a appliqué avec rigueur. Et ces soldats perdus devaient se racheter dans une nouvelle guerre qui couvait en Extrême-Orient. L'Indochine française, devenue plus tard le Viêtnam était une occasion inespérée qui se termina en défaite et dont le prix en hommes fut lourd.

Une fois de plus, je quittai ma famille avec amertume. Avec une froide rigueur, l'armée m'imposait une nouvelle séparation pour un pays qui fut celui de mon enfance. J'avais rêvé d'y retourner avec tous les miens, mais dans d'autres conditions. Je ne voyais pas l'utilité de cette guerre. J'avais eu des camarades de lycée vietnamiens et qui nous valaient bien, nous, les Français.

Les politiciens métropolitains, comme ceux qui n'ont jamais vécu en dehors de l'Hexagone n'ont jamais compris grand chose aux populations d'outre-mer.

Le colonialisme leur était utile : un commerce et une ressource.

J'étais las de toutes ces séparations. Mes trois premiers enfants avaient grandi, le quatrième dépendait encore de sa mère. Ils n'auront pas de père pendant mon absence. Toute la responsabilité de leur éducation retombait sur ma femme. Que retrouverais-je à mon retour ?

J'avais trente-quatre ans et je laissais une femme encore jeune et chargée de famille. Ce départ avait un goût amer !

Dans ma tête, j'étais déjà parti avant de lui avoir fait mes adieux.

L'Athos II des Messageries Maritimes m'emporta vers mon nouveau destin.

Je retrouvais les escales de ce long voyage que j'avais connues du temps de ma jeunesse : Port Saïd, passage du canal de Suez, le côté anglais verdoyant, le côté arabe désertique. Djibouti, dégoulinant de chaleur que j'avais connue tout jeune avec son palmier en zinc maintenant disparu. Colombo, ses joailliers et Mounte Lavigna, le temple du Bouddha. Singapour, exemple d'harmonie entre trois races, Chinoise, Indienne et Malaisienne. Et nous voilà en vue du cap St Jacques remontant la rivière de Saigon, bordée de la plaine des Joncs de sinistre mémoire et infestée de Vietminh. Le voyage se termina sous la chaleur humide de Saigon. A bord, de jeunes lieutenants, la plupart Saint-Cyriens, dont beaucoup de-

vaient laisser leur vie, côtoyaient quelques vétérans peu loquaces. La vie à bord était loin de ce que j'avais connu autrefois : monotone, rythmée par les repas et quelques parties d'échecs.

A Saigon, les médecins à tendance chirurgicale étaient dirigés sur l'hôpital militaire 415 où leur était apprise la chirurgie de guerre pour être ensuite affectés dans des hôpitaux de campagne. Les infirmières dites AFATS[9] étaient filtrées à Saigon par un médecin général que l'on appelait « Divan le terrible ». Les plus attrayantes restaient à Saigon, les autres étaient envoyées en brousse. La guerre régnait dans tout le Vietnam : attaques nocturnes des postes avancés dans la zone Vietminh résumée par le mot Viêt. Le jour appartenait aux troupes franco-vietnamiennes, la nuit aux Viêts.

Pourquoi ? Cette guerre qui a provoqué des mots malheureux comme ceux d'un premier ministre, Pinay, admiré à l'époque :

« Expliquez-moi cette guerre qui me coûte plus d'un million par jour ».

Ce qui montre bien l'incompréhension par Paris de ce conflit voulu par de Gaulle qui envoya Leclerc, lequel comprit la situation, mais obéit. Bien entendu Pinay parlait argent, mais oubliait les morts, officiers ou soldats, qui tombaient chaque jour.

Cette guerre fut idéologique, la pire des raisons contre un communisme qui ne voulait en réalité qu'une indépendance assistée par la France. Un pays totalement francophone dans ses élites que la France métropolitaine ne reconnaissait pas. Le prix d'une vie humaine ne pesait pas lourd. Les soldats de métier étaient destinés à pourrir sur un sol étranger. Mais comme plus tard les Harkis algériens, les Vietnamiens, fidèles à la France, qui se sont battus aux côtés des troupes françaises, ont été abandonnés, laissés en partie par les Américains, qui nous ont succédés, aux mains du Vietminh. Cette armée française était composée en grande partie de soldats d'Afrique noire, de Marocains, d'Algériens, de Tunisiens, de Légionnaires, et de ce qu'on appelait des Supplétifs vietnamiens, sous le commandement d'officiers français. Aucun des jeunes français, vivant au Vietnam ne participait aux opérations.

Le Centre-Annam a connu quelques vicissitudes depuis le départ du général de Lattre de Tassigny qui avait compris la stratégie du Vietminh et en était arrivé à lui faire lâcher prise après une défense désespérée à Vinh-Yen, sauvant ainsi Hanoï.

La tactique des chefs Viêts était d'envoyer devant les mitrailleuses françaises une quantité innombrable de soldats dont beaucoup se faisait tuer sur place jusqu'à ce que la défense soit débordée. Mais de Lattre connaissait cette tactique Viêt qui réussit plus tard à Diên Biên Phu. Les

[9] AFATS : Auxiliaires féminines de l'armée de terre

défenses de Vinh-yen ont tenues, en dépit des pertes et après trois assauts, les Viêts lâchèrent prise et heureusement car il ne restait pas beau-beaucoup de défenseurs. De Lattre avait gagné et sauvé Hanoï.

Malheureusement, il n'a pas survécu à la mort de son fils : un cancer l'a emporté avant la catastrophe.

A Saigon on ne se rendait vraiment pas compte que le pays était en guerre, sauf dans les hôpitaux où chirurgiens et médecins essayaient de sauver ceux qui payaient par leur sang les erreurs des stratèges saïgonnais. Par contre la plupart des civils ignorait la guerre. Ils ne pensaient qu'à s'enrichir. Les trafiquants de la piastre étaient les caïds. Les cafés, les boites de nuit étaient remplies et Cholon, le grand Monde de l'empire du jeu, était fréquenté par toutes les classes de la société saïgonnaise.

Le jeu : passion de l'asiatique !

Les riches chinois, maîtres de Cholon, (la guerre aussi bien dans la capitale que dans les provinces n'était pas leur affaire) jouaient des millions de piastres (baccara, roulette, blackjack, chemin de fer etc.) dans des salles privées pendant que le petit peuple dépensait ses maigres ressources à des jeux plus populaires dont l'un mérite d'être relaté. Sur une table est répandu un sac de grains de paddy (riz non décortiqué). Le meneur de jeu isole sous une tasse renversée une certaine quantité de grains. Il se met à les séparer du tas, deux par deux. Les parieurs devaient deviner, à la fin de l'opération le nombre de grains restant : deux ou un. Le plus étonnant était qu'avant la fin du tri, certains joueurs savaient déjà s'ils avaient gagné ou perdu.

Le « 415 », était un hôpital chirurgical qui recevait les blessés des opérations des environs de Saigon et du Centre Annam, ce que tous les Saïgonnais feignaient d'ignorer.

Les blessés, choqués, souvent exsangues, nous étaient amenés en fin d'après-midi. Les ambulances traversaient une ville indifférente à la guerre.

Triage, réanimations, premiers soins se mettaient en route. Les interventions ne commençaient qu'au début de la nuit après une réanimation nécessaire : transfusions, perfusions de plasma Les ventres étaient les plus préoccupants, d'un côté les ruptures de la rate, fréquentes chez les Vietnamiens, et plaies du foie, entraînaient des hémorragies péritonéales souvent irrécupérables, d'un autre côté les péritonites par perforations intestinales par balle. Les blessures thoraciques et crâniennes, souvent mortelles, venaient en deuxième urgence. Par contre les plaies des tissus mous des membres étaient rapidement traitées par une large excision des tissus contrits et nécrosés.

Les interventions se poursuivaient tard dans la nuit, interrompues vers une heure et quatre heures du matin par de petits en cas à base de saucisson et vin rouge. On se sentait l'âme ouvrière ! Mais ces heures réduisaient singulièrement le repos des chirurgiens. Le lendemain visite des opérés qui devaient passer le cap des jours nécessaires à leurs chances de survie postopératoire toujours délicate dans les interventions intestinales. J'appris ainsi ces techniques que je pratiquais par la suite dans les deux hôpitaux de campagne où je fus affecté.

Toutefois la chirurgie courante avait aussi cours : fractures, plaies, chirurgie réparatrice, appendicectomie, gastrectomie etc. A la pratique s'ajoutaient des exposés que présentait le stagiaire devant un parterre de chirurgiens galonnés.



Phan- Rang -*Vue de l'hôpital*

PHAN-RANG



APRÈS TROIS MOIS de stage, je fus désigné comme médecin-chef d'un petit hôpital de campagne : Phan-Rang dans le sud du Centre-Annam, au sud de Nha Trang. L'activité militaire de ce secteur était limitée, les Viêts se tenaient dans les plateaux montagneux de Dalat. La garnison composée de la Légion et d'un bataillon de troupes coloniales assurait le calme dans la région, en attaquant les Viêts dans leurs repaires, contrairement à ce qui se passait dans d'autres régions.

J'avais comme assistants : un médecin lieutenant qui assurait le service de médecine, deux infirmières AFATS échappées aux griffes de Divan le Terrible, soutenues par deux infirmiers vietnamiens, une ambulancière, un adjudant catégorisé intendant de l'hôpital qui s'avéra plus tard un sinistre trafiquant dont je dus, non sans peine, me débarrasser, la cuisine était assurée par un *Bep*[10] et pour l'entretien, quelques supplétifs vietnamiens dont un *Moï* venant des hauts-plateaux, être perdu, totalement primitif vivant à demi-nu, n'obéissant qu'à son instinct, dévorant comme un chien les restes de nos repas. Je n'ai jamais su la raison de sa présence : il ne parlait que par signes.

[10] Bep : domestique souvent cuisinier

J'avais en charge plus de patients civils que de militaires. Notre vie était relativement tranquille.

Je pus me permettre quelques sorties dans la région et admirer les vestiges de la civilisation Champa d'origine malayo-polynésienne et qui s'opposa aux Khmers vers le VIème siècle. L'empire Champa à cette époque, occupait le Sud de l'Annam et s'étendit par la suite vers le Cambodge et vers le delta du Tonkin. Il restait dans la région de Phan-Rang quelques monuments : les Tours Cham, faites de briques parfaitement découpées et jointes entre elles sans aucune trace de plâtre, de ciment ou de terre. Ces tours d'environ une vingtaine de mètres n'ont pas bougé depuis le sixième siècle. De religion brahmanique, les Chams avait, à côté des tours, édifié un temple dont il restait un énorme linga que les femmes stériles chevauchaient, espérant une procréation future !



Phan Rang - Nôtre hôte : le chef de village Cham

Il existait dans cette région, chose extraordinaire, un survivant de cette race en la personne d'un chef de village Champa, quelque peu dégénéré et alcoolique. Opposé à la présence des Viêts, il s'était rangé de notre côté. Ami de mon prédécesseur, il venait souvent à l'hôpital, sans être invité, accompagné de ses danseuses à peine pubères. Leurs danses exécutées sur son ordre étaient la représentation des sculptures qu'on pouvait admirer sur les murs d'Angkor : lenteur du déplacement, incurvation des mains ornées d'un éventail, flexion des jambes, uniquement de la grâce sans trace d'érotisme et ceci pendant que leur maître s'enivrait

tranquillement à l'alcool de pacotille qu'en hôte reconnaissant je lui offrais : le *choum-choum* (alcool de riz) seule boisson qu'il acceptait.







Phan Rang - Partie boules avec notre ambulancière


Au bar avec l'adjudant dont je parle



Phan Rang – le bloc opératoire





Réception d'un général aéroport de Quang Tri


Quang Tri entrée de l'hôpital

QUANG-TRI

JE NE RESTAIS que quelques mois à Phan-Rang et médecin capitaine je fus nommé dans un secteur beaucoup moins calme : Quang-Tri, ville située à quelques kilomètres au sud de la province de Vinh entièrement tenue par les Viêts. Quang -Tri était le chef-lieu de la province du même nom, situé à une centaine de kilomètres au nord de Hué, la capitale du Centre Annam. La ville était peuplée de paysans à majorité catholique, vivant dans des paillotes, et de commerçants dont les plus nombreux étaient des Chinois aisés. Pour eux, la guerre n'était pas leur affaire.

Il existait un hôpital civil sans possibilité chirurgicale où exerçait un médecin vietnamien avec lequel j'entretenais de bonnes relations.

Je dirigeais l'hôpital de cette base avancée.

Son nom était l'hôpital Cunchillos. Je n'ai jamais pu savoir pourquoi. C'était un hôpital assez important destiné à recevoir plus d'une centaine de malades ; militaires civils et prisonniers Viêts. La direction de cet hôpital était lourde, car parfaitement équipé, il fonctionnait selon les règles de tout hôpital militaire.

J'avais sous mes ordres un personnel relativement important : un médecin lieutenant assurant la médecine, douze infirmiers dont trois AFATS (françaises engagées), quatre militaires français dont un infirmier chef adjudant qui me secondait dans les affaires administratives : rapports, commande de matériel, discipline, complétés par d’excellents infirmiers vietnamiens, des cuisiniers, un secrétariat tenu par un jeune vietnamien, intelligent et fin que je supposais, sans pouvoir le prouver, en relation avec les Viêts du coin. Mais cela m'importait peu car j'avais aussi, en charge, des prisonniers Viêts blessés.

Les locaux, presque tous en dur, autrement dit en briques, étaient nombreux : composés d'un bloc opératoire avec une salle de réanimation, deux salles pour les blessés chirurgicaux, une salle pour les médicaux, quatre chambres réservées aux officiers, une pharmacie, une réserve pour les accessoires chirurgicaux, une cuisine pour le personnel et les malades que j’ai pu faire agrandir grâce à la bonne volonté de deux légionnaires convalescents qu'il fallait surveiller. Comme tout légionnaire, enclin à boire, ils s'aperçurent quand ils eurent à poser le toit qu'un des murs était beaucoup plus haut que l'opposé.

A cela s'ajoutaient le logement des infirmières, séparé de celui des infirmiers, leur réfectoire, une grande paillote pour les malades civils vietnamiens médicaux avec cinquante lits chirurgicaux constamment occupés, un pavillon spécial pour les blessés Vietminh que j'ai du inter-

dire à mes infirmiers légionnaires un peu trop portés sur l'homosexualité et d'autres locaux pour la pharmacie et le matériel chirurgical.

Une pagode réaménagée séparée des locaux hospitaliers, au milieu d'un jardin, nous servait de salle à manger avec la cuisine où trônait notre *Bep* (notre cuisinier) et un boy, ancien vietminh, devenu fidèle à notre cause peut-être à la suite d'un interrogatoire, un peu poussé, par stimulations électriques (la gégène) des parties génitales qu'il nous racontait, sans acrimonie, avec un sourire goguenard. Comme quoi les tortures ne tuaient pas tout le monde.

La frontière, séparation avec la zone Vietminh, se trouvait à cent kilomètres au Nord dont Vinh était la capitale. La séparation se trouvait à Dong-Hoï, dernier poste occupé par les Français. Cette frontière était plutôt une ligne de démarcation que les Viêts franchissaient, dans un sens comme dans l'autre, pour nous tendre des embuscades ou pour s'enfuir ou se réfugier en cas de poursuites. Mais jamais pendant mon séjour cette ligne ne fut franchie par les troupes françaises.

Quand je dis troupes françaises, il faut entendre un sérieux pourcentage d'éléments d'Afrique du Nord : Marocains, Algériens, Tunisiens et d'Afrique noire, confortés par les supplétifs vietnamiens.

La guerre au Centre Annam se passait en traquenards montés par les troupes Franco-vietnamiennes, protégées par des batteries et la nuit par des attaques Viêts de nos postes, tenus par une compagnie. Il n'existait pas de ligne de front, mais un échange dispersé et quotidien d'escarmouches qui prouvait que les Viêts étaient toujours présents dans le secteur.

Ces escarmouches alimentaient l'hôpital avec ses blessés civils et militaires. Le jour, le terrain était tenu par les Franco-vietnamiens. Il y avait quelques échanges de tirs dont les balles n'épargnaient pas toujours les paysans travaillant dans les champs. Je me souviens toujours de la mort d'un enfant de dix ans que je n'ai pu opérer. Il faisait paître le buffle familial, tranquillement assis sur son dos, lorsqu'une balle perdue lui traversa le ventre. Récupéré trop tard, Il me fut ramené avec une péritonite et une hémorragie interne qui avaient fait leur œuvre. Il était inopérable. Il ressemblait étrangement à l'un de mes enfants, Jean-Michel. Il ne me quittait pas du regard, ne pleurait pas, mais geignait doucement. Il est parti sans un cri. La mort de cet innocent fut pour moi, père de famille, une épreuve difficile à supporter. Elle m'est restée, inoubliable et inoubliée. Mon quotidien était, hélas, fait de ce genre d'événements.

Les postes disséminés dans la brousse du Centre Vietnam devaient contenir la poussée des Viêts qui se faisait par l'Ouest et le Nord suivant

la piste Ho-chi-Minh. En outre Quang-tri était l'avant-dernière station de ce qui restait de la ligne de chemin de fer transindochinoise qui reliait autrefois Hanoï à Saigon. La ligne se terminait alors à Dong Ha, important dépôt militaire d'artillerie, du génie et du train.

Le Nord Annam au-dessus du 16ème parallèle était aux mains des troupes d'Ho-Chi Minh et la présence française au Tonkin était réduite à une poche, comprenant Hanoï et son port, Haiphong, ne dépassant pas Phat-Diém au Sud. Cette voie ferrée avait une grande importance stratégique. Elle reliait Saigon et les principales villes du centre Annam dont la Capitale Hué. Quang-tri se trouvait dans un goulet s'étendant de Tourane (maintenant Da-Nang) au Sud, jusqu'à Donghoi au Nord. A l'Ouest, la côte d'Annam dont les villages, soi-disant ralliés, camouflaient des Viêts, était longée par une ancienne route coloniale, cible d'attaques incessantes et sanglantes au point qu'elle fut dénommée « la Rue sans joie »[11] (en souvenir d'un film de 1939).

A l'Est, le Laos, infesté de Viêts, une seule voie terrestre, particulièrement meurtrière (mines et embuscades) donnait l'accès de Quang-tri à Savannakhet, relié autrefois par une voie ferrée.



Quang Tri visite d'un médecin général

[11] Note EV : il s'agit de la RC1 traversant tout le Vietnam en suivant le bord de mer allant de Bangkok à Lang Son et reliant Saigon à Hanoï.

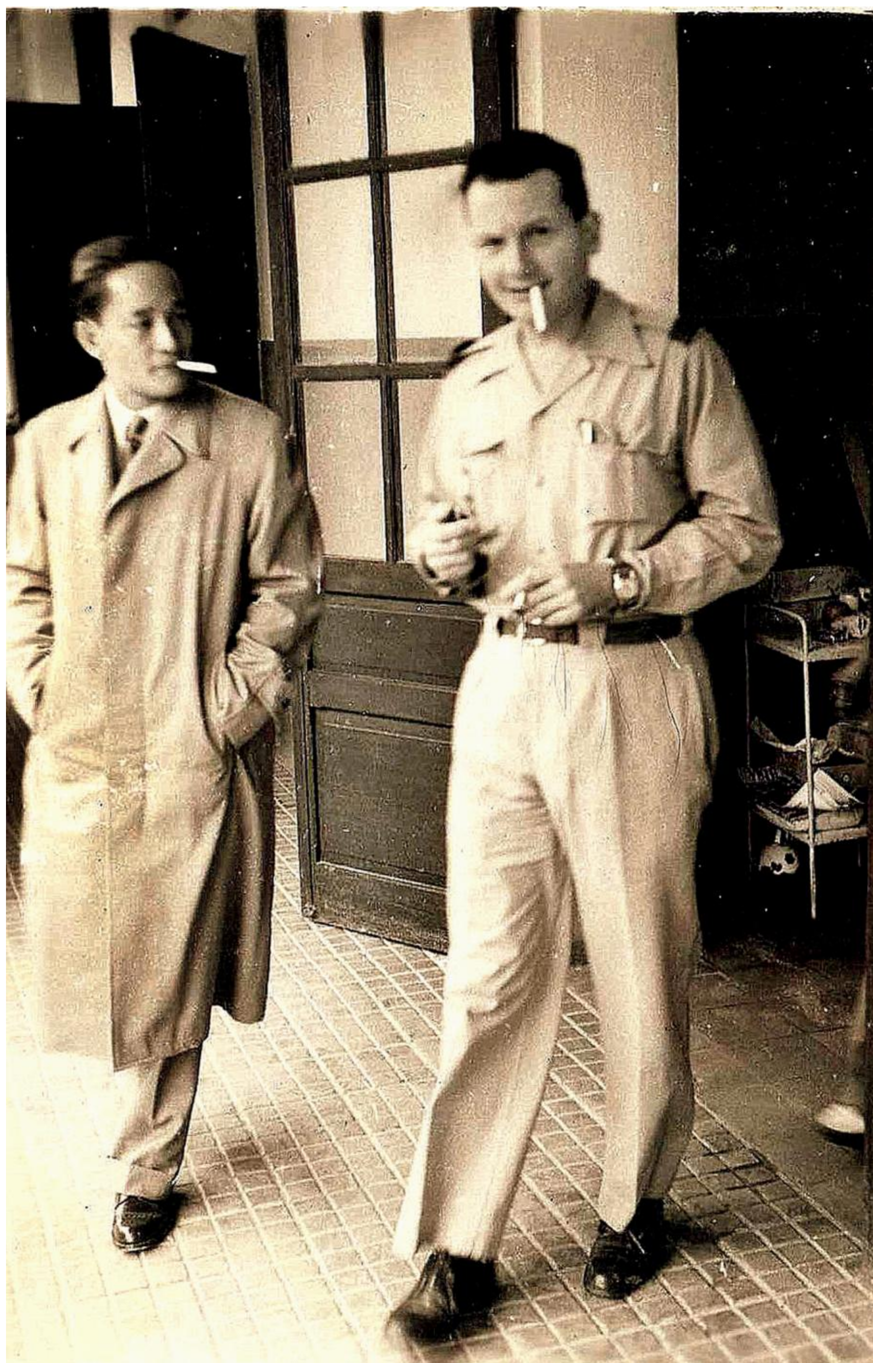


Visite de mon ami, le médecin vietnamien et photo ci-après.

Au Nord, une importante offensive Viêt fut arrêtée en 1952, à Nasam, avec des pertes importantes des deux côtés. La résistance de Nasam a été une des rares victoires françaises. J'ai perdu dans cette aventure deux amis très chers dont un que je connaissais depuis mon séjour à Constance et dont je conserve aujourd'hui les photos de ma femme et de mes enfants qu'il prit avec grand talent. Que sont devenus son épouse et ses enfants ?

La base militaire de Quang-tri entre deux feux avait fort à faire et l'hôpital ne chômait pas. L'arrivée des premiers blessés commençait le soir et se poursuivait au gré du nombre de commandos en opération dans la brousse avoisinante, suivie par les civils, des paysans, qui écopaient des balles perdues ou des éclats de mortiers au cours des engagements. Ils étaient automatiquement hospitalisés et opérés au même titre que les militaires.

Alors dans l'hôpital commençait le triage et les premiers soins de réanimation, car les blessures étaient de toutes sortes : ventre, thorax, face, crâne et membres. Les mines que les Viêts savaient parfaitement dissimuler, non seulement blessaient, mais par leur déflagration choquaient gravement le malheureux qui mettait le pied dessus et qu'il perdait automatiquement.



Visite de mon ami le médecin vietnamien

La chirurgie ne commençait qu'après et durait souvent toute une nuit. Les blessés toujours nombreux venaient de plusieurs points d'activité militaire. Pour accélérer le débit opératoire, je mis en place dans le bloc une seconde table d'opération avec un scialytique que l'on pouvait déplacer d'une table à l'autre grâce à l'ingénuité d'un légionnaire de la base.

J'utilisais l'hibernation, technique géniale empruntée par Laborit à un patron parisien, pour les blessés choqués par le souffle des explosions des mines, ce genre de blessures était particulièrement fréquent. Avec des sacs de glace je faisais baisser la température du blessé au-dessous de trente six degrés ce qui leur permettait de résister sans souffrance au choc.

Dans mes souvenirs je pense à l'agonie d'un jeune dentiste affecté à notre hôpital de campagne. Les dents étaient le cheval de bataille (!) du général de Lattre de Tassigny. Il exigeait une tournée dans les plus petits postes militaires. Risquer la vie d'un dentiste dans une guerre pour une carie dentaire me paraissait aberrant. Tel était la philosophie d'un des meilleurs chefs militaires. Et le pire : dans ce pays dès que l'on s'éloignait d'un centre militaire, on risquait sa vie.

Ce jeune dentiste civil, peut-être épris d'aventure, s'était engagé, dès la fin de ses études, pour découvrir le Viêtnam et connaître la guerre dans ce pays. Comme dentiste, il pensait ne pas risquer grand-chose.

Il n'était pas arrivé, chez nous, depuis longtemps. Nous vivions en popote. C'était un compagnon agréable qui fut adopté immédiatement. Il venait de France et nous donna des nouvelles. Nous ne recevions aucuns journaux et n'avions pas de postes de radios. Nous ignorions même où en était la guerre !

C'était un beau garçon et il semblait heureux d'être avec nous et de vivre ces moments qu'il avait désirés.

Après un période d'acclimatation, il commença sa mission.

Ce matin-là, je lui laissai ma jeep avec mon jeune chauffeur vietnamien à qui je recommandais la prudence. Il partit pour sa première tournée et pour obéir aux ordres. Vers midi, j'appris que la jeep avait sauté sur une mine, que mon chauffeur avait été tué et qu'une ambulance ramenait notre ami dans un triste état. Choqué par l'explosion, avec une tension nulle mais conscient, il était inopérable. Il n'était pas question d'évacuation. Malgré les perfusions de plasma, il n'y avait pas de sang disponible. Il est mort en fin d'après-midi.



Le guet-apens avait été bien organisé : sur la piste, une ornière, remplie d'eau, instinctivement mon chauffeur voulut l'éviter pour protéger son passager, et suivit la déviation intentionnellement tracée sur le côté : la mine était là !

Le plasma en perfusion intraveineuse sauvait parfois les plus exsangues. Les Vietnamiens refusaient de donner leur sang pour leurs camarades blessés.

Le sang avait pour eux un caractère mystique. Prélever du sang leur semblait un viol, le donner à un autre signifiait que le receveur volait l'âme du donneur.

Les engagements avaient souvent lieu dans des terrains d'accès difficile. Le ramassage et le transport des blessés se faisaient souvent à dos d'hommes ce qui aggravait le choc de la blessure. En cas de rate éclatée ou de plaie du foie, l'hémorragie poursuivait son œuvre, facilitée par les secousses du transport.

L'éclatement de la rate était fréquente chez les Vietnamiens, presque tous impaludés. La splénectomie, autrement dit l'excision de la rate, était pour moi une intervention habituelle dont je fignolais la technique avec de bons résultats immédiats.

Pour les plaies intestinales souvent multiples, le problème étaient de ne pas en oublier une. J'ai eu à opérer plus rarement des plaies du foie, qui m'angoissaient car très hémorragiques, qu'il fallait combler par tam-

ponnement. L'hémorragie intra péritonéale quelles déclenchaient était souvent mortelle, bien que la chute de tension arrêtait l'hémorragie et donnait au blessé une chance de s'en sortir Les amputations étaient, avec les plaies des membres, le lot habituel.

Depuis le vieux Farabeuf, la technique d'amputation quand elle s'avérait nécessaire avait été définitivement mise au point. Quant aux blessures des parties molles des membres les zones contrites par la balle ou l'éclat étaient enlevées à coup de ciseaux et cette technique donnait de bons résultats sauvant le blessé de la gangrène. Au sujet de petits éclats d'obus de mortier qui ne faisaient que de petites plaies surtout au niveau de la nuque : la meilleure technique était, au cas où elle ne touchait aucun organe vital de les laisser en place et la plaie guérissait sans infection. Les rechercher malgré les repères radios à travers les muscles de la nuque causait dans la région plus de délabrements que la plaie elle-même et ralentissait la guérison, si, par hasard le chirurgien retrouvait le corps du délit. Mais les blessés en particulier les Nord-Africains ne l'entendaient pas de cette oreille. Tant qu'ils n'avaient pas vu l'éclat, ils se plaignaient de douleurs. J'avais trouvé un petit stratagème. J'avais dans une boite toute une collection de petits éclats que j'avais pu retirer d'anciens blessés, sans trop de délabrement.

J'en sortais un de la taille de celui que la radiographie montrait et le lui donnais. Aussitôt les plaintes cessaient. La plaie d'entrée cicatrisée, mon combattant quittait l'hôpital avec deux éclats d'obus un dans la nuque et l'autre dans la poche, fier de la montrer à ses copains et rapatrié à ses parents ou à ses enfants.

Dès que les blessés plus graves étaient sortis d'affaire, je les envoyais à Saigon pour les soins complémentaires, réalisation de prothèse pour les amputés et les décisions administratives

Je ne pouvais, hélas, tous les sauver. Certains mourraient peut-être à cause de mes erreurs, ou de la précarité de mon matériel, surtout quand je compare ce que réalisent les chirurgiens d'aujourd'hui. La chirurgie de guerre est une spécialité. Tous les blessés étaient en danger de mort et la mort d'un de mes opérés me laissait comme un reproche moral, dont ma conscience devait payer plus tard le prix par une assez longue dépression que j'essayais de cacher à ma famille. Longtemps dans ma vie j'ai pensé aux cas que j'aurais pu sauver, que ce soit ceux d'un Français, ceux d'un Vietnamien, ou d'autres.

Il y eut aussi des moments de délassements. J'étais, parfois invité chez les commerçants chinois qui me gavaient d'abalones, sorte de mollusques flaccides, absolument écœurants et que je devais avaler avec délices. Politesse exige !



Visite des malades avec un général

A mesure que le temps passait, je sentais chez ces Chinois un changement d'attitude à l'égard des Français dont ils subodoraient la défaite. Je dus, un soir, interrompre ce genre d'agapes, ne supportant aucun des sous-entendus habituels chez un jeune chinois à l'insolence très occidentale, ce qui était peut-être une façon très asiatique d'exprimer un début de mépris à l'égard de ceux qui allaient perdre la guerre.

Mais j'eus après cette altercation une compensation.





Visite des malades avec un général



En commando





Repos lors d'une sortie en commando



LE BMC

JE NE SAIS COMMENT cela se produisit. A la fin d'une journée relativement chargée, je trouvai une des épouses chinoises du groupe que je fréquentais dans ma chambre pratiquement déshabillée et m'invitant à en faire autant. Le repos du guerrier ! Je dois avouer que je n'imaginais pas que cette race réputée pour sa maîtrise pouvait avoir de tels débordements.

Je ne menais pas une vie de moine. Mais je me suis toujours refusé à toute relation sexuelle suivie avec mes infirmières européennes. Je me contentais d'une des pensionnaires du BMC que j'avais réussi à faire nommer mère maquerelle de cette institution. Après un examen sanitaire complet, prélèvements, examen de sang répétés, j'étais tranquille d'autant que sa fonction ne lui permettait aucun écart que mon dévoué boy m'aurait signalé.

Sa nouvelle fonction la mettait à l'abri du sort de ses compagnes et me valait sa reconnaissance et sa loyauté.

Il s'agissait pour moi d'un simple et rare défoulement physique. A-t-on jamais parlé des BMC ? Les BMC sont les Bordels Militaires de Campagne dont les pensionnaires étaient des filles jeunes et souvent pubères, ramassées dans les villages plus ou moins Viêts, détruits par nos forces et qui n'avaient pas pu fuir. Le bordel servait surtout au retour des expéditions, la file des postulants était longue. Toutes les races y avaient droit et les filles devenaient expertes en expédiant en quelques coups de reins les besoins sexuels de ces survivants qui retrouvaient en ces femmes un peu de « détente » humaine. Elles apportaient à ces hommes destinés à mourir ou à souffrir des moments de plaisir physique qui faisait d'eux non plus des tueurs, mais des hommes virils. J'étais chargé de vérifier leur état sanitaire et mon contrôle était sévère.



Aucune de ces femmes, pendant mon séjour, n'a contaminée qui que ce soit.

Le BMC ne date pas de la guerre du « Viêtnam » ! Qui condamner : les racoleurs, les instigateurs ? La guerre n'a pas de loi. Les droits de l'Homme dans la guerre ? Tartuferie ! Les chefs de gouvernement déclarent la guerre sans jamais y participer, donnent le droit de tuer, sans se soucier de ceux qui se font tuer, sauf confirmation officielle de leur mort. Ils n'ont dans l'histoire jamais encouru la moindre responsabilité lorsqu'ils l'ont perdue, sauf si l'ennemi l'exigeait comme le fameux procès de Riom en est l'exemple. De tout temps la guerre n'est pas l'effet des hommes comme le prétendent certains, mais de castes privilégiées : royauté, prédicateurs religieux qui ont su rassembler des mercenaires ou convaincre des gens simples pour en faire une armée et la mener au combat. Il était du devoir du recruteur de protéger ses répondants, mais cela n'a jamais été le cas. Autrefois le vainqueur faisait payer le prix de la défaite au responsable vaincu : César et Vercingétorix en sont les exemples. La haine de l'ennemi comme son mépris devient la propagande de tous les jours. Et les fusils que l'état distribue aux sans grades servent-ils de prétexte pour se défendre ou pour tuer au nom de la haine, parce que la parole n'a plus sa place, parce que tout a été dit et parce que la mort, destin de l'homme, fait son œuvre sous l'œil indifférent ou hypocrite des gouvernants ?

Mais revenons à mes amours.

Cette femme qui contentait mes appétits sexuels, très épisodiques, je dois le dire, était une vietnamienne d'une trentaine d'années, déjà un peu fanée. Elle dirigeait son bordel sans participer au sacrifice. Elle était très fière d'avoir été choisie, et m'était reconnaissante de lui avoir permis d'échapper (tant que je serai là) à ce genre de prostitution organisée par l'armée. Je dois dire que toutes les soi-disant prostituées du BMC n'étaient pas volontaires pour ce genre de métier. Bien entendu, il n'était pas question d'amour, mais connaissant bien depuis mon adolescence l'âme de la femme vietnamienne, j'appréciais la douceur et l’attachement qu'elle me vouait de façon épisodique et de mon côté je faisais le maximum pour améliorer son sort.

Je ne me posais pas trop de questions au sujet de ma situation conjugale. Nous étions séparés par la vie et je n'avais pas fait vœu de chasteté. Ma femme non plus. Il est vrai que sans nos enfants, cette séparation aurait pu être définitive, comme ce fut le cas pour beaucoup des combattants. Cette guerre, en dehors des blessures physiques, a causé dans bien des ménages de profondes blessures morales ! Je l'appris à mon retour.

Je ne recevais pas un courrier très régulier de France. La liaison Hué-Quang-Tri était occasionnelle. Transport de blessés, de médicaments, relève des troupes, le ravitaillement de Dong-Ha comptait plus que celui de Quang-Tri. Ma femme me tenait au courant de sa vie et surtout me donnait des nouvelles des enfants. Eric devenait difficile à vivre et il fallut l'envoyer au Mans, dans une pension catholique où je crois il fut très heureux d'avoir rencontré un prêtre qui le comprenait. Ces lettres me laissaient un parfum de tristesse. J'avais l'impression que mon ménage se désagrégeait ! Mais que faire ? Au milieu de cette guérilla continuelle, de ces blessés qui arrivaient sans arrêt et de ce séjour qui n'en finissait pas.





Devant la tombe d'un soldat mort pour la liberté du Vietnam, le geste millénaire des porteuses de balanciers.



Quang Tri – mon état-major

L'OPIUM

C'EST À QUANG-TRI que j'ai goûté à l'opium. Malgré mes différents avec un jeune commerçant chinois, à l'insolence un peu trop occidentalisée, j'appréciais fort mes relations avec un vieux chinois qui parlait français. Je suis resté attaché à cette race chinoise, esthète, intellectuelle, même si certains individus sont incultes, car ils aiment la discussion, la confrontation des idées, l'évocation des souvenirs vécus. Je ne me rappelle plus très bien comment je l'avais rencontré, maïs il était tout à fait le type représenté par les peintres de son pays : la barbe en pointe, le front dégarni, le visage ridé, mais singulièrement expressif quand il voulait l'être. Il m'invita chez lui et m'initia à l'opium, ce que je n'avais jamais osé faire, et pas n'importe quel opium : le plus pur et le plus odorant qu'était l'opium de contrebande, bien supérieur me disait-il à celui vendu, et bien entendu le seul autorisé, par le gouvernement d'alors. J'ai toujours ignoré d'où il le tenait. Je n'ai jamais osé lui poser la question. Étrange guerre où tout filtrait à travers le rideau de bambous qui nous séparait des Viêts.

Fumer l'opium est tout un art. L'opium est une drogue aristocratique imaginée par ce peuple subtil.

Il faut préparer la pipe : Celle-ci est composée d'un fourneau plat creusé en son centre par une petite excavation reliée à un long tuyau qui peut être en bambou, en corne ou en ivoire pour aspirer la fumée.

La préparation est subtile : Il faut prendre avec une aiguille une petite quantité de la molle pâte opiacée, la malaxer sur le fourneau en la chauffant devant la flamme d'un lumignon classique pour qu'elle s'épaississe tout en restant molle pour la malaxer et pouvoir la placer sans rien en perdre dans le petit orifice du fourneau. Il faut un tour de main pour que la pâte ne cuise pas ou ne brûle pas totalement. En général pour le néophyte, dans une fumerie, le personnel, en général une jeune femme, accomplit ce geste.

Le fourneau doit être maintenu tourné vers cette flamme pour que la pâte commence à grésiller. C'est alors qu'il faut prendre une grande inspiration de façon à inhaler en une seule fois la boulette d'opium en combustion pour la rejeter en fumée dans une profonde expiration qui devient en fait une exhalaison. L'inspiration peut se faire en plusieurs fois. C'est alors que l'effet de la drogue se manifeste. L'odeur de l'opium vous envahit, le fumeur ressent un enivrement qui n'a rien de comparable avec le tabac ou l'alcool. Pour le néophyte, il se produit une envie de vomir, mais sans douleur, sans sensation de contractions gastriques comme s'il s'agissait d'un phénomène physiologique. Une seule pipe est

insuffisante pour ressentir le bien-être de la drogue. Le vrai fumeur arrive sans difficulté à plus d'une centaine de pipes par jour.

Le fumeur ne perd pas conscience, mais il oublie la présence de son corps, seul son cerveau fonctionne, ce qui m'a permis d'opérer, après avoir fumé, sans aucun stress et avec une sûreté que je me découvrais.

Couchés sur le bat-flanc, mon ami chinois et moi, avions de longues conversations sur la vie de tous les jours et sur la connaissance des hommes, sur la mort, sur les femmes. Il me parlait des avantages de la polygamie, ce qui lui permettait d'être tranquille avec moi puisqu'une de ses femmes tenait son magasin, qu'une autre s'occupait des enfants et la troisième de la cuisine.

Philosophie que peu d'occidentaux peuvent comprendre ! Leur coutume est d'épouser une seule femme qui doit tout faire : courses, ménage, cuisine, enfants et actuellement gagner de l'argent. La plupart en prennent une deuxième mais uniquement pour faire l'amour.



Quang-Tri – l'équipe de l'hôpital

Cette monogamie est une sorte d'assujettissement féminin dissimulé !

Quand je le pouvais, je passais des après-midi avec lui, lorsque la bataille se calmait, ou pendant la réanimation des blessés. C'était pour moi presque une nécessité devant cette tragédie de la mort que j'étais obligé de vivre chaque jour. L'opium a deux effets : il supprime momentanément tout désir sexuel. Il laisse dans la tête un bien être total par l'oubli

du corps ainsi qu'un goût et un parfum indéfinissable que je respirais après son passage dans mes poumons. Je me contentais d'une dizaine de pipes. J'avais, autrefois, au lycée de Hanoi, un professeur de mathématiques dont les cours étaient d'une clarté exceptionnelle lorsqu'il avait fumé dans sa nuit une centaine de pipes alors qu'en état de manque il était méconnaissable.

Mon passé indochinois m'avait appris que fumer régulièrement pendant un mois intoxiquait définitivement le fumeur.

A ce sujet, j'ai du me débarrasser d'un infirmier morphinomane qui volait régulièrement des ampoules de morphine de la pharmacie. L'infirmier vietnamien chargé de la pharmacie avait remarqué la disparition par trop régulière des dites ampoules. Il s'en est plaint à moi, craignant d'être suspecté. Il fut facile de surprendre le drogué qui réclama ma clémence. Mais ces ampoules étaient nécessaires à mes opérés. Et j'avais des comptes à rendre à la Pharmacie Centrale. Je crois que ce pauvre homme s'était engagé dans cette guerre uniquement pour assouvir sa toxicomanie. Malgré son désespoir, je fus intraitable. Je ne sais ce qu'il a pu devenir, je m'en veux aujourd'hui de ne l'avoir pas mieux aidé. J'aurais du l'initier à l'opium ! A-t-il été chassé de l'armée ou l'a-t-on désintoxiqué ? Je regrette de n'avoir pas mieux compris son désarroi.



JEAN-PIERRE SIGNORET
LE BEP[12] – LA GUENON

EN DEHORS de mon travail chirurgical à la fois militaire et civil, je partageais ma vie professionnelle avec le médecin lieutenant Jean-Pierre Signoret qui après avoir beaucoup baroudé dans la région succéda à mon précédent adjoint, le médecin lieutenant Bouchard, dont je me séparais avec regrets.

Chargés des malades médicaux, je trouvais chez eux un esprit de camaraderie qui adoucit mon exil. Il n'existait pas entre nous de questions hiérarchiques. Jean-Pierre était un garçon très droit et nous avons vécu côte à côte sans le moindre incident, ni le moindre mouvement d'humeur dans ce cercle fermé qu'était l'hôpital, car il n'était pas question de permission de détente. Je l'ai, à regret, perdu de vue pendant cinquante ans, mais la vie de coloniaux est ainsi, on se lie d'amitié quelques courtes années et à la fin du séjour, chacun se dit adieu pour suivre sa propre

[12] Bep : domestique vietnamien souvent cuisinier.

destiné et rares sont les retrouvailles. Seuls les souvenirs des jours heureux persistent.

Or ce fut à la suite de la triste occasion des obsèques de mon épouse qu'il apprit par un journal local que nous nous sommes revus l'un et l'autre bien changés par la vie.

Mon espoir est que cette si rare et si vielle amitié puisse se poursuivre jusqu'à la fin de ma vie.

Nous recevions des médecins de passage et souvent notre patron, ancien résistant : le médecin colonel Petchot-Bacqué. Il venait de Hué, le chef lieu du Centre Annam, nous rendre visite, sorte d'inspection discrète et très amicale. Il me conseillait de préparer le chirurgicat des hôpitaux militaires. Il me proposait des sujets d'examen et me faisait plancher.

Chacun de nous avait sa chambre et nous nous retrouvions pour les repas dans notre popote, la petite pagode désaffectée qui nous servait de salle à manger, entourée d'un jardin ombragé par des arbres centenaires.

Le *Bep* et le boy étaient pour nous des serviteurs stylés et précieux.

Le *Bep* nous préparait des repas somptueux auxquels nous invitions le colonel et son État-major. Je me souviens d'une soirée mémorable. Dans l'après midi les légionnaires avaient, par un jeu stupide, jeté des explosifs dans la rivière de Quang-Tri. On retira d'énormes poissons dont de magnifiques carpes. Une partie de ces poissons fut distribuée à nos malades et une carpe nous échut. Préparer une carpe n'était pas courant pour notre cuisinier. J'avais un dictionnaire encyclopédique en deux volumes dans lequel, â mon grand étonnement, je découvris une recette pour préparer la carpe. Je la lue à mon *Bep* qui me promit de la réussir. J'invitais le colonel et ses officiers, leur promettant un repas succulent. Un petit incident troubla notre dîner. J'avais adopté plusieurs animaux dont une mangouste qui était devenue très familière. Elle grimpait partout et pendant le dîner, elle circulait sur les poutres sculptées et à nu (comme dans toute pagode) du plafond juste au-dessus de notre table de salle à manger. Je ne sais pourquoi cet animal aussi adroit dérapa et tomba dans le plat juteux au moment où le colonel s'apprêtait à se servir. De plus la malheureuse, échaudée, s'ébroua sur la table ce qui augmenta ma confusion, mais le colonel bien que couvert de sauce prit l'incident avec humour. Et je ne sus jamais si mon *Bep* avait réussi la recette.

Je n'avais pas qu'une mangouste comme animal de compagnie. Ce petit animal affectif et fouineur m'était personnel. Souvent il dormait avec moi et me réveillait, le matin en me mordillant les pieds et tout ce qui lui était accessible !

Dans notre jardin vivait un magnifique paon qui ne faisait la roue que lorsque cela lui plaisait, autrement dit pas très souvent, mais c'était alors du grand spectacle. Il poussait ses « Léons » lorsqu'un étranger se présentait à la pagode.

Bien entendu, nous avions un brave chien bâtard, mais fidèle. J'avais acheté par pitié une guenon que m'avait proposée un montagnard. L'animal avait été capturé, puis attaché sur un tronc de bois, les bras ficelés derrière le corps. L'expression de cette guenon était celle d'un être humain torturé. J'en avais été touché et je l'achetais surtout pour la délivrer et force fut de constater qu'elle s'était attachée à moi au point qu'elle poussait des cris de colère si nous recevions dans la pagode une de nos infirmières alors qu'elle ne se manifestait pas quand il s'agissait des hommes.

Mais je fus surpris par son intelligence et par son esprit d'observation.

Nous avions droit ainsi que les malades à des projections cinématographiques organisées par la direction du Service de Santé. Les opérateurs faisaient des tournées dans les différents postes du Centre Annam. Les films muets présentés étaient en général des Westerns. Comme médecin-chef, j'étais au premier rang avec d'un côté ma guenon et de l'autre mon chien. Je remarquais que la guenon regardait l'écran et semblait suivre le film alors que le chien dormait â mes pieds. Sur l'écran une attaque des Indiens se préparait.

Lorsque ma guenon vit arriver, en gros plan, la chevauchée des Indiens, elle prit peur, poussa des cris et se réfugia dans mes bras. Ce fut la première et la dernière fois que je vis un animal intéressé par une projection cinématographique.

Un souvenir qui m'a frappé a été la célébration de Noël, moment où les pensées de chacun étaient tournées vers les êtres que l'on avait quittés.

La messe se déroulait normalement. A minuit, juste lorsque le prêtre finissait de prononcer « Paix aux hommes de bonne volonté », éclata une canonnade : attaque d'un poste ou tirs d'artilleurs facétieux, mais, à cette minute là, les paroles du Christ ne nous paraissaient pas de circonstance.

Tout n'allait pas très bien à l'intérieur de la garnison vietnamienne de Quang-tri qui paraissait disciplinée. Un jour, je n'ai jamais su pourquoi, il se produisit une mutinerie limitée à une centaine de supplétifs vietnamiens, heureusement, car sinon je ne serais pas là. Travaillés par quelques éléments Viêts infiltrés, ils se retranchèrent dans une partie de la citadelle où les troupes étaient cantonnées et menaçaient de leurs armes les hommes et les officiers restés fidèles et de prendre la citadelle pour la livrer aux Viêts. Il y eut dans l'État-major un moment où régna

un certain flottement. Méthode dure ou douce ? Cette dernière fut adoptée. Certains de ces mutins avaient été soignés et guéris à notre hôpital. Les hospitaliers pouvaient ramener à la raison cette minorité de rebelles. Sans mon autorisation, un de mes infirmiers français, affecté au bloc opératoire et qui en avaient soigné certains, fonça à la citadelle persuadé qu'il pourrait raisonner les mutins. Ils l'ont tué sans le laisser parler.

Ce fut pour moi une grande perte.

Âgé à peine d'une vingtaine d'années, engagé volontaire, c'était un infirmier de grande qualité.

L'affaire changea l'attitude de l'État-major et me sauva la vie puisque je devais, comme chirurgien qui avait soigné plusieurs d'entre eux les ramener à la raison. Mais je n'ai jamais su comment l'affaire de termina. Ce ne fut qu'un incident !



Avec mes collaborateurs

DIÊN BIEN PHU

PRÉMONITOIRE DE DIÊN-BIEN PHU, la sanglante bataille de Nasam, au cours de laquelle les Viêts furent battus, victoire de la tactique de Navarre, mais qui ne se renouvellera pas, où périrent beaucoup des nôtres, apporta pour quelques temps une relative tranquillité à la région.

Il n'y a pas de héros dans les guerres perdues. On se souvient encore aujourd'hui de Diên Bien Phu pour déclarer une défaite humiliante française. Ceux qui se sont battus un contre dix n'ont droit qu'au mépris ou à l'oubli.

Il est vrai que ces jours-ci, on a évoqué le cinquantenaire de cette bataille, mais Giap et les Viêts crevaient les écrans de télévision et les colonnes des journaux.

Les seuls qui, ce jour, ont reconnu le courage de nos soldats ont été les Vietminh ! Car prendre Diên Bien Phu ne fut pas pour eux une petite affaire et leurs pertes ont été plus élevées que les nôtres. Je ne parle pas évidemment des prisonniers, dont beaucoup sont morts en captivité.

Il a bien fallu des hommes pour servir la politique des gouvernements de l'époque. Mais en fin de compte la France recroquevillée dans sa politique intérieure se moquait bien de ce qui se passait outre-mer.

Servir dans l'Armée, c'est être prêt à mourir sur ordre d'un État parfois faillible. Et logique incontournable, ces hommes avaient choisi leur destin. Pourquoi s'épancher sur leur sort ?

Ces noms inscrits sur un seul monument commémoratif sont-ils aujourd'hui sortis de la mémoire de cette grande nation ? Aux yeux du passant ce n'est qu'une liste de soldats perdus !

Mais au fond, pourquoi avoir une pensée pour ces morts ? Jeunes lieutenants sortis de St Cyr que j'ai vu mourir, fauchés en pleine jeunesse, engagés dans cette sale guerre comme l'appelèrent les communistes. Il faut quand même rappeler que Billoux, communiste, ministre de la guerre de l'époque, n'avait pas hésité, sur les ordres du Général de Gaulle, à envoyer des troupes d'active dès le début de cette soi-disant expédition, ce qui prouve l'absurdité de la pensée politique du gouvernement d'alors.

Mais quelque années plus tard, « les camarades » dockers marseillais accueillaient sur le port les restes de ces combattants rendus à leurs familles par des manifestations haineuses el s'apprêtaient à jeter leurs cercueils à la mer. Retournements habituels de veste de ce parti qui abrutit le peuple sous couvert de le défendre.

Sans doute auraient-ils respecté ces morts, s'ils avaient su qu'il y avait parmi les corps de français ceux des combattants maghrébins et des noirs. Aujourd'hui les « touche pas à mon pote » ont oublié ces incidents.



Photos du rafale – 2ème Régiment de parachutistes de la Légion étrangère

LA RAFALE

BIEN QUE très éloignée de Saigon, à plusieurs jours de voyage, le ravitaillement de ces bases avancées se faisait d'une façon plus ou moins régulière grâce au cheminement de trains appelés la « Rafale » parce qu'ils se succédaient en rafale, nom un peu optimiste car la vitesse de chaque convoi ne dépassait pas 20 km à l'heure et ils ne circulaient que le jour. Le premier train était composé d'un wagon blindé précédé de deux plates-formes, chargées de matériel de réparation des voies avec des militaires armés qui risquaient évidemment leur vie. Le wagon blindé transportait un peloton de 25 hommes et un canon. Une trappe au plancher permettait au peloton de se dégager du wagon et de répondre sur le terrain à toute attaque.

Le deuxième train était le train du Poste de Commandement avec radio suivi d'un wagon dit « Crocodile », armé de deux mitrailleuses Reibel. Il était suivi de trois autres convois armés de façon à peu prés identique et que pouvaient prendre les civils vietnamiens.

On comprend qu'avec un pareil ravitaillement le courrier était plutôt rare. La Rafale fut par la suite renforcée par un train blindé beaucoup plus puissant qui devait intervenir en cas d'attaque. Cette liaison entre Saigon et Dong-Ha était essentielle pour la conduite de la guerre dans le Centre Annam qui s'ouvrait par les voies terrestres sur le Laos.



Du fait de la proximité de leurs bases les Viêts ne se privaient pas de harceler Quang-Tri plutôt que Dong-Ha, puissamment armé.

Mais la Rafale restait un objectif stratégique pour eux. Elle était l'objet de tirs de mortier ou de sabotage des ponts et de la voie : destruction des

rails ou du ballast. Un jour de 1953, la Rafale subit une attaque en règle aux environs de Quang-Tri. Les Viêts avaient creusé des souterrains sous le ballast et placé des mines puissantes dont la mise â feu était déclenchée au passage des wagons du convoi par un cordon relié à des hommes enfouis dans ces souterrains. Le bruit des explosions fut entendu jusqu'à Quang-Tri. Sur place, le nombre des victimes, la plupart déchiquetées, dépassait la centaine. Parmi elles, de nombreux civils vietnamiens. Les blessés militaires et civils furent évacués sur notre hôpital et les morts déposés à la petite morgue de l'hôpital. Enfoncés dans leurs trous, les Viêts qui ont fait sauter les mines ne furent pas épargnés.

La difficulté fut de reconstituer les corps car les parents d'un mort vietnamien doivent inhumer la totalité du corps ce qui posa de gros problèmes à ces malheureuses familles. C'est ainsi que le lendemain, la mère d'une victime est venue rechercher la jambe qui manquait à son fils mort dans l'attaque. Par bonheur on a pu la retrouver parmi les restes qu'on s'apprêtait à incinérer. Elle est partie avec. Qu'ils soient militaires ou civils, les blessés étaient traités et opérés de la même façon.

J'avais un personnel infirmier militaire vietnamien et français remarquable d'efficacité et de dévouement.



Geneviève de Galard « *l'ange de Diên Bien Phu* », faite légionnaire de 1ère classe de la Légion, recevant de la part du président Eisenhower la médaille de la liberté.

LES AFATS

JE VOUDRAIS RENDRE HOMMAGE à la disponibilité des infirmières françaises (AFATS) et des infirmiers vietnamiens qui ne comptaient pas les heures de présence dans un bloc opératoire, présence qui pouvait durer plusieurs nuits, suivies de quelques heures de repos dans la matinée durant laquelle il fallait revoir les opérés de la nuit, parer à certaines complications postopératoires. Il leur fallait aussi assurer les réanimations, ainsi que les réveils et les soins post opératoires en fin de nuit.

En particulier, ces jeunes AFATS qui se sont engagées et sont entrées dans cette guerre, un peu ignorantes de ce qui les attendait, mais qui dans l'action, ont fait ce qu'on appelait alors leur devoir et plus que leur devoir, et qui ont été oubliées. Jamais personne n'a parlé de leur courage et de leur abnégation. Leur engagement terminé, elles sont rentrées en France dans l'anonymat total.

Les blessés les plus graves étaient évacués sur Saigon.

Quang-Tri était à l'aboutissement de la « Rue sans joie », bande de terre située entre la mer de Chine et la Côte d'Annam allant de Danang (Tourane) à Quang-Tri, parcourue par l'ancienne route coloniale reliant Hanoï à Saigon. Elle fut ainsi appelée en souvenir d'un film d'avant-guerre, car les embuscades étaient fréquentes, occasionnant de sérieuses pertes à nos troupes. Les Viêts vivaient en maîtres, mais camouflés. Le commandement décida de liquider ce noyau de résistance. Ce fut une opération de grande envergure à laquelle devait participer de nombreuses unités venues de Saigon dont des Marins. L'hôpital de Quang-tri devait recevoir les blessés graves qui ne pouvaient être évacués par le seul hélicoptère. Ce furent des journées et des nuits cauchemardesques, mais l'équipe médicale n'a jamais failli. Parmi les combattants : les Algériens, Tunisiens et Marocains ont payé cher leur attachement à la France ; la guerre d'Algérie a effacé le glorieux passé de ces soldats qui sont morts sans être reconnus aujourd'hui.





Revue de paras supplétifs vietnamiens

UNE GUERRE INUTILE
LE COLONIALISME

MAIS POURQUOI se poser de telles questions puisque les gouvernants de l'époque ont envoyé sans vergogne au « casse-pipe », comme on le disait alors, ces soldats coloniaux, comme ces Africains qu'on appelait Sénégalais et qui venaient de toute l'Afrique Noire. II est vrai qu'ils faisaient partie de notre EMPIRE colonial.

Combien sont morts au combat, disparus ou absorbés par la brousse indochinoise, meurtris dans leurs chairs, tous oubliés par ce qu'on appelait la mère patrie dont l'évocation ferait éclater de rire la jeunesse d'aujourd'hui. La seule presse qui s'est exprimée, alors, ne l'a fait que pour les dédaigner et les mépriser. Et puis dernier crachat : c'était le rôle de ces soldats de métier !

Pourquoi cette guerre, inutile, perdue d'avance aussi bien par les Français que par les Américains qui en dehors des grandes attaques conçues par l'État-major de Saigon était en fait une guerre d'escarmouches qui avait lieu la nuit tombée : embuscades tendues aussi bien par les Viêts que par les Français. Le jour quelques coups de feu s'échangeaient quand chacun des camps dépassaient son territoire. La population vietnamienne en payait les conséquences de jour comme de nuit.

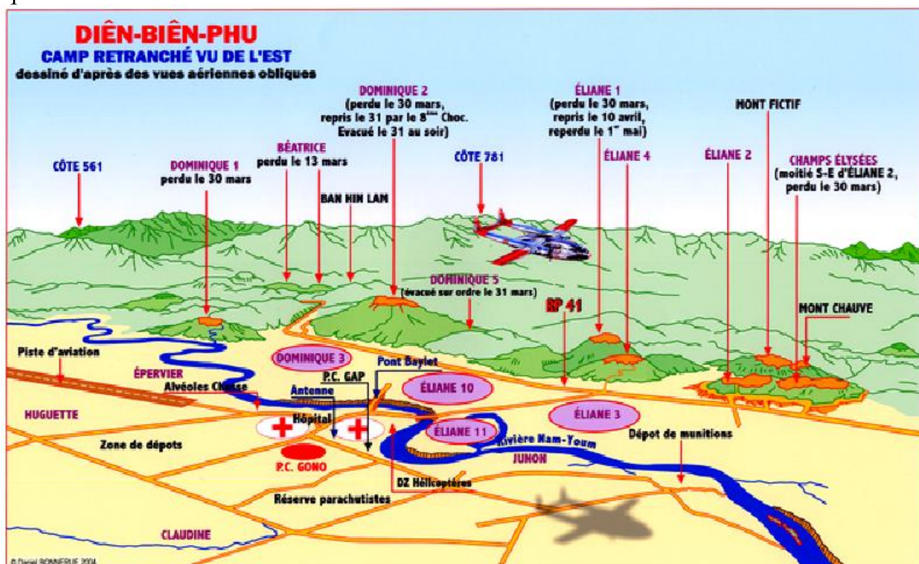
Saigon, d'où les États-majors conduisaient la guerre sans y participer. Il a fallut Diên Bien Phu pour que les Saïgonnais se rendent compte que des hommes se faisaient tuer à de lointains kilomètres de cette capitale, ces civils qui vivaient de prébendes, du jeu, et de trafic. Du côté État-major, pour obtenir une citation, certains officiers supérieurs n'hésitaient pas à organiser des opérations en brousse en assurant l'existence de soi-disant caches des Viêts, depuis longtemps abandonnées, alors que les chefs militaires locaux déconseillaient de telles entreprises qui finissaient par des échecs ; les Viêts les attaquant du côté où ils ne les attendaient pas, ce qui valut la mort d'un de mes amis, médecin, père de famille, revenant de Cayenne et que j'avais retrouvé à la Libération.

Comme il l'a été dit : l'hôpital ne s'occupait pas uniquement des militaires, il recevait les civils vietnamiens, médicaux ou chirurgicaux, l'équipe médicale étant formée des médecins coloniaux dont l'idéal enseigné à l'École du Pharo de Marseille était de se consacrer aux peuples colonisés. Depuis, les anticolonialistes versent des larmes essentiellement médiatiques pour ces peuples inféodés au joug de la France ! Aucun d'eux, aujourd'hui, ne veut se souvenir des famines maîtrisées au Viêtnam, de la lutte de Yersin contre la peste, du premier centre

anticancéreux créé à Hanoï par un médecin : Leroy des Barres, doté des premiers traitements au radium, de la lutte contre le choléra, contre la lèpre, de l'ouverture des lycées et de collèges à la jeunesse, des premiers chemins de fer Indochinois créés par mes aïeux, des ponts qu'il a fallu construire dont le pont Doumer sans lequel Hanoi serait isolée, par la vase du fleuve Rouge, la création du port de Haiphong auquel mes grand-père paternel et maternel ont contribué et qu'utilise aujourd'hui le gouvernement vietnamien.

C'était cela à mes yeux le véritable rôle du colonialisme français. Et j'en ai acquis une certaine fierté : en Afrique Noire de la réduction de la mortalité infantile, de la maîtrise de la maladie du sommeil, du paludisme malgache. Combien de médecins coloniaux fiançais sont morts pour lutter contre ces épidémies ! Par contre certains politiciens actuels ont salué comme une victoire l'accession au pouvoir de dictateurs noirs, accompagnés de la recrudescence des maladies tropicales, de la souffrance de populations sous la férule de rois nègres, fauteurs de génocides. Incapables de lutter contre de tels fléaux, certaines organisations caritatives essaient, depuis la disparition du Corps de Santé colonial, par leur présence souvent précaire de le remplacer. Le Sida détruit progressivement un pourcentage inouï de la population africaine. Je ne défends pas le « colonialisme », mais seulement les bienfaits que la France a su apporter, en son temps. Il y eut peu de colons au Tonkin et en Annam.

Mais revenons à l'Indochine qui sonne, à mes oreilles toujours mieux que le Viêtnam.



Carte et photo générale de Diên Bien Phu



LA BATAILLE de DIÊN BIEN PHU

CERTAINS, aujourd'hui, jugent avec sévérité des faits impensables en temps de paix. Mais, avant de juger, qu'ils songent à leur propre existence, protégée par les lois de l'État.

La guerre quelle qu'elle soit n'a pas de lois. L'adage, tuer pour ne pas être tué, est, hélas, totalement faux, car tout être humain en temps de guerre avec une arme dans la main, si on lui commande de tuer, ne peut réfréner un instinct inné dans les tréfonds de son génome, celui de dominer le plus faible. Mais qui déclare les guerres ? Et qui les organise grâce à des robots que l'on a appelés autrefois des soudards. La mobilisation de nos jours recrute parmi les couches les plus modestes du peuple pour en faire de combattants.

La guerre se poursuivait donc au Vietnam.

De Lattre s'était retiré pour mourir d'un cancer, choqué par la perte de son fils tué dans la haute région du Tonkin. Embuscades et engagements se poursuivaient sans influencer la fin de la guerre. Chaque jour apportait son lot de blessés et de morts.

Diên Bien Phu se préparait. Pour le général Navarre, succédant à de Lattre de Tassigny, Nasam avait été un succès, enfin, presque. Le Viêt s'y était en partie cassé les dents. Vinh-Yen, avec Delattre déjà, avait fourni la preuve que les attaques en masse n'étaient pas payantes pour les Viêts.

Il reprit l'idée à Diên Bien Phu pour couper la piste Ho-Chi-Minh, un peu trop éloignée de Hanoi pour l'aviation d'alors.

la concentration d'importantes forces militaires distribuées en de multiples postes défensifs soutenus par une solide artillerie et ravitaillés par l'aviation grâce à une piste d'atterrissage pouvant accueillir les gros cargos, devait, en principe, arrêter le Viêt dans sa progression vers le sud el le fixer.

Diên Bien Phu n'était pas une cuvette étroite comme certains journalistes ignorants l'ont prétendu, mais un large plateau entouré de montagnes de 600 à 800 m. Il fallait bien que cette cuvette fut suffisamment étendue (environ 17 sur 7 kilomètres) pour admettre un important terrain d'aviation, la division de la ligne défensive en un certain nombre de postes de combat, un service d'État-major et un hôpital. Tout avait été organisé par les Français : déforestation, installation sur des pitons de postes de combat auxquels ont été donnés des noms féminins. La Légion, présente, représentait une force supplémentaire.

Pourquoi avoir choisi ce terrain ? La plus grande partie des forces de Giap se trouvait au Nord-est du Tonkin ce qui lui permettait avec la piste Ho-Chi Minh d'alimenter en armes et en hommes le Laos, le Cambodge et la Cochinchine. Giap a bien compris le danger que représentait Diên Bien Phu. C'était pour les Français la seule possibilité stratégique que ce plateau offrait au milieu du relief montagneux du Haut Tonkin.



Les canons sont portés, hissés sur les crêtes face au camp retranché bien camouflés dans des grottes.

Malheureusement, pour l'État-major, il n'avait pas été prévu l'inimaginable : la mise en place de batteries dans les grottes, transformées en

galeries creusées à mains d'hommes dans le flanc des sommets environnants, batteries reçues comme par hasard de Chine. Arriver à monter des pièces d'artillerie à plus de six cent mètres, en plein récif montagneux, était la condition pour anéantir Diên Bien Phu. [13]

Dans un cerveau européen, une pareille idée paraissait impossible, mais dans le cerveau génial d'un asiatique comme celui de Giap (qui fut un élève du Lycée Albert Sarraut, un de mes condisciples, et donc d'essence francophone) ce devait être réalisé à tout prix et ce le fut à dos d'hommes. La chute de Diên Bien Phu dépendait de cette artillerie.



Les taxis de la Marne de Giap, 15000 vélos Peugeot fabriqués à St Etienne.

Le bombardement de la piste d'aviation a bloqué tout. Il était impossible à l'aviation dont la marge d'activité à cette époque était réduite, car trop éloignée de ses bases, de pilonner les grottes où étaient camouflés les canons. L'artillerie était prête à bombarder les positions des canons vietminh. Mais les Viêts, après le tir, rentraient immédiatement la pièce d'artillerie dans la caverne ce qui rendait le repérage totalement inefficace. Et les bombardements dirigés surtout sur le terrain d'aviation se poursuivaient de cache en cache sans que l'artillerie française puisse obtenir un résultat. Ce fut le désespoir du commandant de l'artillerie le

[13] Voir notes Eric Vola

Lieutenant-colonel Piroth qui avait fait le voyage avec moi. Il se suicida au moment de la reddition.

Sans ce stratagème, la place semblait imprenable. Les Viêts construisaient la nuit des tranchées pour s'approcher du camp, suivies par la suite de souterrains. Le jour, les Français les comblaient, mais ils recommençaient la nuit suivante.

Les hordes d'attaquants n'ont pu être lancés qu'après la destruction du terrain d'aviation, poumon du camp retranché. Alors que tout semblait perdu des centaines de militaires basés au Tonkin furent volontaires pour être parachutés. Mais Giap n'a conquis la place qu'après de très rudes combats et en sacrifiant ses soldats, de 2000 à 3000 tués ou blessés[14]. Les Français et les supplétifs se battaient à un contre dix. De l'aveu même de Giap, l'attaque de Diên Bien Phu a posé des problèmes, au point qu'il a du changer la stratégie d'attaque prévue au début.

La chute de Diên Bien Phu fut un drame pour ceux qui s'étaient battus avec courage et détermination. Aucun Français digne de ce nom ne doit imaginer que Diên Bien Phu s'est rendu sans combat. Tout ce qui restait de troupes fut emmené en captivité dans des conditions innommables. Les prisonniers marchèrent jusqu'à six cent kilomètres : certains nu-pieds, leurs vêtements en lambeaux, les blessés portés en brancards. Beaucoup moururent de fatigue, de dysenterie, de paludisme ou de leurs blessures et de faim. Bien que les montagnards du coin (les Thaïs) ne soient pas tous pro vietminh, tout essai d'évasion relevait du suicide.

Le Viêt avait imposé sa loi à cette population des hauts plateaux, très différente de celle du Viêtnam et qui se taisait. Le vietnamien n'aimait pas vivre dans ces régions montagneuses.

Enfin une dernière réflexion. Concernant les dirigeants quels qu'ils soient dans le monde, appelons-les : les Seigneurs. Il existe deux catégories de morts : ceux que l'un des seigneurs a emprisonnés, torturés, exécutés ou laissés mourir d'épuisement au nom d'une cause qu'elle s'appelle antisémitisme, chère non seulement à Hitler, mais à beaucoup d'autres seigneurs de l'histoire ou anti-protestantisme, cause religieuse chère au catholicisme, comme maintenant anti-islamisme. Tous sont considérés comme des victimes aux manquements des Droits de l'Homme. Les responsables se doivent d'être jugés comme criminels de guerre.

Par contre, lorsque d'autres seigneurs tels les chefs Vietminh ou le dictateur des Coréens du Nord sacrifient en masse leurs propres

---

[14] Note EV : Pertes vietnamiennes estimées au moins à 5 000 tués et disparus et de 9 000 à 15 000 blessés. Pertes françaises estimées à 3400 tués et disparus et 5 000 blessés. Le rapport de force était de 1 à 3,5 et non de 1 à 10.

hommes, pour une cause aussi sacrée que celle de la catégorie précédente et malgré l'incertitude du gain d'une bataille, alors personne n'élève la voix, ni ne condamne qui que ce soit, car l'honneur est sauf, et l'hécatombe devient de l'héroïsme. Mais sous terre tous les morts se ressem-ressemblent.

LES SEIGNEURS SAURONT TOUJOURS RAISON DONNER !



Le commandant Grauwin opère une jambe -hôpital souterrain de Diên Bien Phu[15]

15 Médecin commandant Grauwin *J'étais médecin à Diên-Bien-Phu,* Presse Pocket.



Bigeard, Langlais encadrant l'aumônier Heinrich à leur libération



Captif du Vietminh libéré

Notes Eric Vola sur la bataille de Diên Bien Phu (13 mai-7 mars 1954) :

1 Artillerie et ravitaillement des troupes de Giap : En plus de 4 divisions d'infanterie, Giap avait amené à Diên Biên Phu une division d'artillerie lourde (au total 55 000 combattants, rapport de 3.5 à 1 avec les forces du camp retranché) avec 200 canons dont 24 de 105 mm (chacun pesant 2 tonnes) pris par les Chinois aux Américains lors de la Guerre de Corée et de leur guerre d'indépendance, des canons de montagne de 75 mm, des mortiers de 82 et 120 mm, des canons anti-aérien de 37,5, puis des orgues de Staline, transportés dans la jungle par 600 camions russes Molotova et 20 000 vélos Peugeot aménagés pour porter 250 kilos (que Giap appellera « *ses taxis de la Marne* ») sur quelques 1000 km de routes construites au cours des mois précédents la bataille, puis hissés à dos d'homme en pièces détachées, avec des treuils et des cordes sur les montagnes surplombant le camp retranché et placés dans des casemates parfaitement camouflées et creusées à même la paroi sur les flancs couverts de jungle surplombant les positions du corps expéditionnaire.

Jamais les troupes Vietminh n'avait disposé d'une telle puissance de feu. Au total la logistique (dont 65 tonnes de riz/jour) fut assurée par 260 000 « travailleurs civiques » et la construction des routes par le génie aidé par 22 000 jeunes volontaires, progressant de nuit, utilisant des ponts démontables en bambous pouvant supporter 8 camions de 10 tonnes, camouflant les routes avec des feuillages, échappant ainsi aux bombardements et mitraillages des chasseurs-bombardiers B24/B26 et Hellcat qui n'arrivèrent jamais à retarder d'une manière significative le ravitaillement de Diên Biên Phu, malgré l'utilisation du Napalm et des bombes papillon. Les artilleurs de Giap construisirent des leurres sous forme de canons en bois, simulant la fumée d'un tir de canon avec des explosifs trompant systématiquement les artilleurs français. Dans la dernière phase, les combattants Vietminh construisirent 40 Km de tranchées et de tunnels souterrains pour progressivement encercler le camp retranché et pénétrer ses dispositifs, jusqu'à ce qu'il ne fasse plus qu'1 Km2 avant l'assaut final.

Sur la bataille de Diên Bien Phu voir le site « dienBienphu.org » et Dien Bien Phu vu d'en face Paroles de bô dôi.

2. Pertes :

1.1. Pertes vietnamiennes estimées à au moins 5 000 tués et disparus et de 9 000 à 15 000 blessés (sur environ 100 000 hommes engagés avec les porteurs, conducteurs de bicyclettes, terrassiers) – 5 divisions et 33 bataillons).

1.2. Pertes françaises estimées à 3 400 tués ou portés disparus dont 23 médecins, 42 infirmiers, 50 aviateurs dont deux américains (16 000 hommes engagés – 17 bataillons), 5 000 blessés et 1 100 déserteurs. Des 11 000 prisonniers ne revinrent que 3 200 survivants de leur captivité qui ne dura pourtant que 5 mois (et aucun soldat vietnamien du corps expéditionnaire français). 70% sont morts d'épuisement, de dénutrition, de maltraitance et de maladies dues aux conditions épouvantables de

captivité : dysenterie, ictères, paludisme, tuberculose, scorbut, béribéri, ascaris, dénutrition et affections neuropsychiatriques, pour ne citer que les maladies les plus courantes. Il faudra y ajouter les mouches, les poux, les tiques, les puces, les rats, la gale, la crasse, les moustiques, les vers, la vermine, la faim, la soif, les escarres, les brimades et les tortures morales. Les insultes aussi.

Information extraite du Site *« dienBienphu.org » et Dien Bien Phu vu d'en face..*

3. Le « Rapport secret » un des meilleurs documentaires sur la bataille de Diên Bien Phu a été diffusé sur la chaîne du Sénat par Patrick Jeudy en 2012 (produit en avril 2005). Il décrit remarquablement les raisons de la bataille, son déroulement, les fautes stratégiques commises par le commandant en chef, le général Navarre. En fait sa faute majeure fut de sous-estimer les capacités et la combativité de l'ennemi, allant jusqu'au mépris – qu'il partageait avec son état-major et les plus hautes instances militaires et politiques alors au pouvoir. L'idéologie anti-communiste créée par la Guerre Froide, l'idée qu'au Vietnam le corps expéditionnaire français défendait le monde libre, l'appui des Américains les aveuglaient. Ces derniers, au plus fort de la bataille, faillirent intervenir par des bombardements massifs (l'utilisation de la bombe atomique fut même envisagée), mais l'opinion américaine n'était pas prête à une troisième guerre mondiale, car l'intervention de l'armée américaine aurait déclenché celles des armées chinoises et soviétiques. Le Congrès américain aurait voté contre et l'allié anglais, indispensable, par la voix de Churchill avait dit « Non ». Sur le rôle des Américains et l'opération « Vautour » voir l'analyse de Laurent Cesari :
http://dienbienphu.xooit.com/t2699-Les-Etats-unis-et-la-bataille-de-Dien-Bien-Phu.htm

L'objectif donné à Navarre était de créer un rapport de force militaire favorable afin de négocier en position de force notre départ d'Indochine, c'est-à-dire d'empêcher les communistes d'envahir l'Indochine et de renforcer les régimes non communistes en place (comme le royaume du Cambodge à qui la France avait accordé l'indépendance 5 mois avant le début de la bataille) d'où son plan de Diên Bien Phu : établir un bastion en plein territoire ennemi pour « *casser du Viet* » et « *fixer le Vietminh* » lui interdisant l'accès au Laos. C'est le contraire qui s'est produit : non seulement les troupes de Giap ont continué à pénétrer au Laos, mais ce sont elles qui ont « fixé » l'élite du corps expéditionnaire à Diên Bien Phu, avant de l'anéantir. Aucune retraite n'était possible (plus de 200 km entre Diên Bien Phu et Hanoï était occupé par le Vietminh avec des forces supérieures à celles du camp retranché) sauf par voie aérienne. Dès le moment où l'artillerie Vietminh a interdit l'accès à l'aérodrome, comme le dira Bigeard au jeune lieutenant Luciani : « *C'est râpé, c'est foutu* ! ».

Jamais l'État-major et ses chefs, Navarre et Cogny n'avaient imaginé que Giap serait capable de créer une immense voie de ravitaillement en pleine jungle sur des centaines de kilomètres (les troupes de Giap étaient à 600 km de leurs base arrière) et de transporter ravitaillement, armement et artillerie, démontée en pièces détachées, par plus de 200 000 coolies, ni qu'ils pourraient les installer à l'aide de cordes et en creusant des grottes sur les flancs mêmes des montagnes surplombant le camp retranché. Même les bombardements au Napalm fourni

par les Américains (ce sont des aviateurs français qui ont été les premiers à l'utiliser au Vietnam) ne purent freiner ce ravitaillement : un morceau de route détruit était refait quelques heures plus tard par les coolies et terrassiers Viet-minh. Dès le premier jour de la bataille les troupes de Giap grâce à leur artillerie et malgré d'énormes pertes humaines emportèrent le bastion « Béatrice » au nord-est protégeant l'aérodrome. Il était défendu par un bataillon de la Légion qui fut entièrement décimé. Le lendemain c'est « Gabrielle » avec son bataillon aguerri de tirailleurs algériens qui tombe. Dans les deux cas leurs chefs et leurs états-majors furent tués par l'artillerie. Aucun des bunkers français n'avaient été construits en béton pour résister à des obus de 105 ! Dès lors que l'artillerie de Giap tenait sous le feu de ces batteries l'aéroport, le ravitaillement était interrompu et la bataille perdue.

Le colonel Piroth commandant l'artillerie qui avait été convaincu qu'il tiendrait en échec l'artillerie ennemie par des tirs de contre-batterie reconnut son erreur et se suicida en dégoupillant une grenade.

Extrait du site Diên Biên Phu.org :

« Le colonel Sassi était à la tête de troupes Méos combattant au Laos et proposa à la demande du chef des Hmong, ennemis farouches des communistes, Touby Ly Foung, d'aller au secours de Diên Biên Phu. Le feu vert lui arriva trop tard. Avec ses méos et un bataillon parachutistes ils étaient encore à 100 km du camp retranché quand les combats cessèrent. Ils purent quand même récupérer une centaine de rescapés.

« Le colonel Sassi, alors capitaine, savait, bien avant le début des combats, que Diên Biên Phu était perdu ! Le chef d'un de ses maquis ne le lui avait pas caché. Il avait eu l'occasion de survoler le camp retranché au cours d'une « mission avion » et même de s'y poser… Il avait sans tricher et avec une réelle angoisse rétrospective décrit le paysage : une garnison du bout du monde, installée autour de son aérodrome sur des pitons fraîchement aménagés et, tout autour, à perte de vue, des montagnes couvertes de jungle sauvage, impénétrables, hostiles, - qui permettaient au Viet de tout voir en restant invisible, de tout faire dans la plus grande clandestinité. Ce décor de cauchemar planté, le colonel Sassi avait entrevu la plus formidable embuscade, la plus insensée aussi, de toute la guerre d'Indochine. »

Avoir tenu 54 jours de plus, en contre-attaquant sans arrêt et reprenant des positions perdues, fut héroïque, mais le combat était perdu d'avance. Vers la fin les troupes françaises n'étaient plus ravitaillées ni les pertes remplacées, contrairement aux troupes de Giap ; pire la plupart des ravitaillements par parachutages devaient se faire à de telles altitudes à cause des batteries anti-aériennes de Giap que la plupart tombaient aux mains du Vietminh dont les précieux obus de 105. Après 57 jours de combat, le périmètre du camp retranché avait rétréci à 1 km de diamètre (les derniers combats se firent à la baïonnette et dans la boue), leurs munitions épuisées, les combattants submergés par l'ennemi cessèrent les combats pour être emmenés en captivité par une marche de 600 km dans la jungle et les montagnes qui dura un mois, avec une

poignée de riz par jour et en pleine saison des pluies. Navarre, Cogny (son second et commandant les troupes combattant au nord Vietnam dont Diên Bien Phu), leurs états-majors et les politiques au pouvoir ont ensemble été responsables de la pire défaite de l'armée française depuis 39-40.

Surnommée le « Valmy » des peuples colonisés, outre la partition du Vietnam, elle a précipité la guerre d'Algérie et la décolonisation.

Oubliant pour se dédouaner à moindre fais qu'ils avaient sous-estimé leur adversaire et qu'ils n'avaient rien compris au sens de la lutte du peuple vietnamien, les chefs militaires mettront en cause les politiques : une succession de 17 gouvernements entre 1951 et 1954 qui eux aussi n'y comprirent rien et ne clarifièrent jamais le but de cette guerre. Mais cette faiblesse des politiques laissait la totalité des décisions stratégiques et tactiques aux chefs militaires. Contrairement au Vietminh qui se battait pour bouter dehors l'envahisseur français, nos troupes ne combattaient même pas pour garder l'Indochine puisque nos politiques négociaient notre retrait, mais seulement « pour l'honneur » et la « défense du monde libre » comme l'exprima le colonel Langlais, un des meilleurs chefs d'unité de Diên Bien Phu avec Bigeard.

C'est ce traumatisme de la défaite et le sentiment d'avoir été « lâché » par les politiques qui expliquent le putsch de 1958 en Algérie, fomenté entièrement par des anciens de « l'Indo ». Ils avaient été contraints d'abandonner les Vietnamiens qui combattaient à leur côté et dans leurs rangs ainsi que la population vietnamienne hostile aux communistes. En Algérie ils ne voulaient pas que se reproduise ce même abandon, ce reniement des promesses faites par l'armée aux populations locales. Lisez *Les Centurions* de Jean Lartéguy.

Les témoignages de combattants et de politiques impliqués, la voix du général Bigeard, le lieutenant Luciani de la Légion, les médecins lieutenants Madelaine, Rondy, Rouaut, le lieutenant Allaire qui exigea un ordre écrit de Bigeard, son chef, avant de se rendre, le capitaine Sassi, dernier parachuté avec ses Méos, le lieutenant aviateur Klotz, le sergent-chef Gniewek de la Légion sont particulièrement forts et émouvants. Ces lieutenants et sous-officiers connaissaient la bravoure de leur ennemi et le respectaient : Ils mouraient à raison d'une promotion de Saint Cyr chaque année, un par jour. Cette « sale » guerre faite par une armée de métier et à l'époque de Diên Biên Phu avec des troupes à 70% composées de Vietnamiens, de soldats volontaires d'Afrique du Nord, Algériens et Marocains, et de l'AOF, n'a jamais intéressé les Français, à part les communistes qui eux manifestaient contre, ainsi les insultes des dockers communistes du port de Marseille subies par mon père et ses camarades à leur retour en France.

Mendès France dès 1950 était persuadé que nous devions faire la paix avec Ho Chi Minh, ce qu'une fois au pouvoir, il réalisa en un mois à la conférence de Genève impliquant les forces belligérantes, mais surtout leurs alliés, l'Amérique pour la France, la Chine et la Russie pour le Vietminh. Le résultat fut le partage du Vietnam en deux sur la base du 17ème parallèle, l'exode des populations chrétiennes du Nord farouchement hostiles aux communistes et le départ des Français un an plus tard et ce à la demande du gouvernement du Vietnam du

sud. Les Américains leur paraissaient un allié beaucoup plus riche et beaucoup plus sûr.

Malheureusement ces derniers commirent la même erreur de sous-estimer leur adversaire, déclenchant une guerre encore plus meurtrière et plus inhumaine. Un officiel américain dira à Lartéguy en 1965 :

« *Votre guerre ne sera pas la nôtre. Nous ne venons pas ici mêler notre sang avec les Vietnamiens, partager avec eux la sueur et la boue, épaule contre épaule. Nous ne voulons pas que nos garçons tombent dans cette tentation de l'Asie que vous avez si violemment ressentie. Les communistes nous obligent à faire cette guerre et nous la ferons brutalement selon nos méthodes et avec notre matériel. Même si elle doit faire beaucoup de casse. Les enjeux sont cette fois trop lourds pour nous permettre de faire du sentiment. Les Vietcongs sont plus forts que nous dans la guerre subversive et si nous voulions les suivre sur leur terrain, nous perdrions. Mais nous pouvons leur imposer une autre guerre, celle de notre technique et de nos ingénieurs. Celle-là, nous devons la gagner…* ».

« Aplatir un pays à coups de bombes ! Un réflexe de brute contrariée » écrira Lartéguy (*Un million de dollars le Viet*). Au total 30 ans de guerre, un pays dévasté au napalm, plusieurs millions de vietnamiens tués au combat et sous les bombes, en proportion six fois plus que de Français ou d'Allemands en 14-18, pratiquement un vietnamien sur quatre ! *Lien Internet :*
http://mai68.org/spip/spip.php?article3868.

Voir aussi les témoignages de « ceux qui y étaient » :
http://secretdefiance.com/bigeard-66-dien-bien-phu-par-ceux-qui-y-etaient/

Et sur le rôle des Américains à Diên Biên Phu :
http://dienbienphu.xooit.com/t2699-Les-Etats-unis-et-la-bataille-de-Dien-Bien-Phu.htm

4. Interview du général Vo N'Guyen Giap, extrait :

Question : *Avant Diên Biên Phu, pensiez-vous que les Français aient imaginé que vous puissiez les vaincre* ?

Giap : *Tout le monde à Diên Biên Phu, des généraux Français aux représentants du gouvernement français, aux généraux américains et à l'amiral commandant la flotte du pacifique, tous croyaient que Diên Biên Phu était imprenable. Les Français et les Américains ont sous-estimé nos forces. Ils avaient un meilleur armement et un énorme potentiel militaire et économique. Ils n'ont jamais douté de la victoire. Et pourtant, alors que les Français croyaient être victorieux, tout s'effondra autour d'eux. La même chose arriva aux Américains au printemps 1965. Alors que Washington était sur le point de proclamer la victoire dans le Sud, les Américains virent leurs espoirs annihilés. Pourquoi ? Parce qu'ils ne luttaient pas juste contre une armée, mais contre tout un peuple – tout un peuple.* »

Et propos publié dans le Figaro du 7 mai 2004 : « *Toute force qui souhaite imposer sa volonté à une autre nation connaîtra forcément l'échec et tout pays qui lutte pour l'indépendance gagnera… lutter pour que chaque homme ait le droit de vivre et de s'accomplir et que chaque peuple jouisse de son indépendance et de sa souveraineté nationale.* »

Voir aussi « *Diên Bien Phu raconté par le général Giap* » par l'ANAI :

http://www.anai-aso.org/NET/document/le_temps_de_la_guerre/la_guerre_dindochine/dienbienphu_raconte_par_giap/index.htm

« Ce ne sont pas les rois ni les généraux qui font l'histoire – mais les masses, le peuple »
Nelson Mandela

5. Jean Pouget, aide de camp de Navarre sauta sur Diên Biên Phu alors que la bataille était perdue, pour l'honneur ; amer mais lucide, il écrira :
« *La chute de Diên Bien Phu marque la fin du temps de la colonisation et inaugure l'ère de l'indépendance du tiers-monde. Aujourd'hui, il n'y a plus, en Asie, en Afrique ou en Amérique, une révolte, une rébellion ou une insurrection qui ne se réfère à la victoire du général Giap. Diên Bien Phu est devenue le 14 Juillet de la décolonisation.* »

6. Conclusions du témoignage du Général de Corps d'Armée Henry Préaud, Promotion "Garigliano" (49-51), alors jeune lieutenant dans les chars. (http://paras-colos.over-blog.com/5-categorie-11543492.html) :

« **Mes convictions**

• Sur la toile de fond de l'évidente faillite politique de la IVe République incapable de trouver une issue honorable à ce conflit, trois erreurs fondamentales furent déterminantes dans ce revers tactique aux conséquences politico-stratégiques irrémédiables. Chacune a un échelon différent du commandement, mais tous les trois de même nature : sous-estimation des capacités logistiques et tactiques de l'adversaire, surestimation des nôtres..., ce qui dispensait de faire preuve d'imagination.

• Il était téméraire, sinon irresponsable, de choisir une région aussi éloignée du delta pour y livrer une bataille à l'extrême limite du rayon d'action de nos avions, hors de portée d'opérations éventuelles de dégagement et d'évacuation. Le Haut Commandement a gravement méconnu la remarquable aptitude des forces Viêt-Minh à mener et entretenir un combat aussi intensif aussi longtemps et aussi loin de ses bases. En même temps, il a entretenu de coupables illusions sur la possibilité de rompre le cordon ombilical de la logistique adverse, apparemment vulnérable au long des 800 km d'une route difficile, souvent acrobatique, presque partout découverte. Cette route ne fut coupée qu'une seule fois pendant 24 heures par nos B 26 trop peu nombreux, émiettés entre le Tonkin et Atlante, et agissant donc au détail et de façon discontinue.

• Le potentiel militaire de nos adversaires était quantitativement bien connu. Mais le commandement n'a pas su prévoir avec quelle intelligence, quelle imagination et quelle redoutable efficacité les combattants Viêts allaient tirer parti des moyens dont ils disposaient, s'assurant ainsi l'atout majeur de la surprise, notamment pour la mise en œuvre ingénieuse et originale de leur artillerie de campagne et anti-aérienne qu'ils utilisèrent impunément, et de façon décisive.
Simultanément, il s'est lourdement trompé sur la capacité de contre-batterie de notre artillerie et sur l'aptitude de l'aviation à localiser et détruire les batteries ennemies.

• A l'intérieur du camp retranché enfin, l'organisation de la défense, la qualité des abris et des blockhaus, la préparation des contre-attaques éventuelles, se sont montrées insuffisantes, révélant le complexe de supériorité qui occupait les esprits jusqu'au 12 mars, et entraînant l'improvisation de certaines réactions « à chaud » au cours des assauts Viêts.

• Quant à l'état d'esprit qui présidait à toutes ces illusions, il était fait d'une certaine suffisance et d'un entêtement certain : Suffisance face aux B2 (*2ème bureau*), consistant à substituer aux données connues de la réalité sur le Viêt-Minh, l'idée préconçue que l'on s'en faisait...
Entêtement à vouloir maintenir inchangé le plan de campagne 1953-1954, même quand il fut avéré que, pour le Viêt-Minh, la bataille décisive serait Diên Biên Phu, et quand l'annonce de la conférence de Genève modifia fondamentalement la donne politico-stratégique, rendant totalement caduc le plan du commandant en chef.
• Cet aveuglement est responsable :
– de la dispersion de nos efforts entre Diên Biên Phu et Atlante (dont la deuxième phase « Axelle » fut déclenchée le 13 mars, jour de l'attaque contre Diên Biên Phu),
– de la non-planification en temps utile,
- soit d'opérations de dégagement, à partir du Laos,
- soit d'actions sur les communications logistiques du VM, vers Phu Doah, à partir du Delta.
Je cite le général Yves Gras : « Si aucune tentative de dégagement de Diên Biên Phu n'a été faite, c'est, en définitive, parce que le général Navarre n'a jamais voulu considérer la bataille de Diên Biên Phu comme la bataille principale de la campagne, même quand il fut devenu évident qu'elle constituait un enjeu décisif, et qu'il fallait donc la gagner à tout prix :
– dans la perspective de la conférence de Genève,
– et en raison de la résonnance de cette bataille dans le monde entier... ».
Le camp retranché a finalement succombé pour n'avoir pas été dégagé de l'extérieur.
L'histoire démontre qu'il n'y a pas de place forte imprenable lorsqu'on renonce à la secourir.
La chute du camp eut un tel retentissement que Diên Biên Phu devint, qu'on l'ait voulu ou non, la bataille décisive non seulement de la campagne, mais de la guerre...

Ainsi se terminait cette guerre...

– commencée en 1945 dans l'indifférence, comme une expédition coloniale,
– continuée dans l'équivoque,
– poursuivie par inertie comme un épisode de la lutte du monde libre contre le communisme,
– perpétuée sans vraie volonté de vaincre en France, et sans moyens véritables de vaincre sur place,
– elle s'achevait dans l'amertume, par un désastre retentissant, marquant la fin d'un siècle de présence française en Indochine.

En conclusion, ce « mal français » – qui nous a valu tant de déboires, en 1870, en 1940, en 1954 – consistant à toujours sous-estimer l'adversaire, est un sujet à méditer par nos jeunes officiers.

Au cours de leur carrière :
– qu'ils aient le courage de remettre inlassablement en cause les « dogmes » de toute nature, d'autant plus désastreux quand « on a toujours fait comme ça ».
– qu'ils essaient en permanence d'imaginer les tactiques nouvelles, les actions possibles de l'adversaire, surtout celles qui ont été jugées irréalisables, en première analyse, par les esprits trop classiques et conventionnels.
– qu'ils conservent à tout prix la liberté d'esprit de soumettre à la critique les conclusions les plus rationnelles des méthodes de raisonnement tactique.
– qu'en réaction à une initiative inopinée ennemie, ils réagissent plus vite, ailleurs et autrement que ne s'y attend, logiquement, leur adversaire.

C'est dans cet esprit, que fut spectaculairement réalisée, le 13 mai 1940, la percée du dispositif français dans les Ardennes, réputées infranchissables, par la 7e Panzer du général Rommel.

Ce fut aussi la clé des succès foudroyants en 1967 comme en 1973, pour rétablir des situations critiques dans le Sinaï, par des manœuvres aussi inattendues qu'audacieuses.
C'est enfin ce qu'a parfaitement réussi en 1953-54, hélas contre nous, le général Giap. »

Encore plus sévère pour le commandement, le doyen Reboul, commentant la thèse du colonel Rocolle, déclara :

« *s'il y a eu un Napoléon dans cette affaire, c'est chez l'ennemi qu'il faut le chercher… Dommage qu'il n'y ait pas eu de généraux en Indochine. Il y avait des étoiles, bien sûr ! Mais pas de généraux…* ».

Ce jugement est d'autant plus juste que si la majorité des analystes français notent les erreurs du commandement français, ils oublient le génie stratégique montré par le général Giap. Lui et Ho chi Minh avaient bien appris de leurs échecs initiaux quand leurs forces étaient trop inférieures et il n'était pas question d'envoyer des vagues de *bô dôi* à l'assaut sans se soucier des pertes.

Comme l'explique le colonel Maurice Rives (site ANAI), la tactique du Vietminh se caractérisait par une souplesse et un réalisme remarquables, une très grande efficacité et une simplicité voulue de la manœuvre, enfin chaque bô dôi était un expert du camouflage et du combat nocturne. L'ordre de bataille final de Giap pour Diên Biên Phu fut « *Attaque sûre, progression sûre* » et prévu pour durer 45 jours. Giap avait résisté à ses généraux et conseillers chinois qui préconisaient une attaque éclair dès janvier, ce qu'attendait les Français (ordre : *Attaque, éclair, victoire rapide* ») et retardé de plus de deux mois l'attaque. Sans cette décision (la plus difficile de sa vie) qui lui permit de finaliser ses positions et sa logistique, d'adopter une stratégie d'encerclement et d'étranglement progressif du camp retranché, leur assaut aurait échoué et la guerre aurait été « *prolongée probablement de 10 ans de plus* » (général Vuong Thua Vu –division 308).

Cette attention à leurs *bô dôi* de la part du commandement Vietminh est d'autant plus exacte que contrairement également à une idée reçue, les troupes Vietminh de l'armée régulière étaient inférieures en nombre à la somme des troupes du corps expéditionnaire et de ses alliés et supplétifs vietnamiens : 440 000 contre 250 000. Le corps expéditionnaire ne put profiter de cet avantage car la guerre de guérilla menée par le Vietminh avec quelques 2 millions de miliciens situés dans les villages des zones contrôlées et contestées l'obligeait à disperser ses forces sur tous les fronts.

7. Alors que côté français, des centaines de livres ont été publiés, beaucoup par les combattants eux-mêmes, côté vietnamien, hormis les souvenirs « très officiels » du général Giap, il n'en existe que très peu en français. Armand Colin a publié en 2011, le journal d'un combattant de Diên Biên Phu, Pham Thanh Tâm : *Carnet de guerre d'un jeune Viêt-Minh à Diên Biên Phu.*

Ce récit écrit lors de la bataille est accompagné de remarquables dessins. L'auteur était un jeune artiste de 22 ans, reporter de guerre, attaché à la division d'artillerie lourde F351, celle qui va étriller le camp français. Son témoignage extraordinaire, montre que ces combattants Viêt-Minh n'étaient pas les fanatiques souvent décrits par les anti-communistes, mais de jeunes hommes qui comme leurs adversaires avaient froid, peur, souffraient, s'attristaient de la mort de leurs camarades, doutaient de la victoire, supportaient des conditions épouvantables grâce à la camaraderie et faisaient preuve de détermination, d'abnégation, de courage et d'héroïsme, grâce à une foi absolue en la justesse de leur cause.

Dîen Bîen Phu vu d'en face : *Paroles de Bô Dôi*, Nouveau Monde 2010, est un autre témoignage remarquable sur l'horreur de cette guerre et la combativité des troupes Vietminh. Du combattant Vietminh le général Salan dira :

> « *Le fantassin régulier V.M. est le plus redoutable adversaire que les Français ont rencontré depuis Verdun. Il est plus fort que l'Allemand parce qu'à la qualité il joint la masse active et fanatisée* ».

Peut-être mais que dit Dô Ca Sôn, combattant de DBP (*paroles de bô dôi*):

> « *J'ai un certain niveau d'instruction, je parle français. J'entends parfois les soldats adverses crier avant de mourir. Des frères d'armes illettrés me demandent : 'Que dit-il ?' 'Il appelle sa maman'. Les « autres » sont nos cibles. Mais on sait aussi que ce ne sont pas eux les responsables, c'est le colonialisme. On sait que ces gens, quand ils sont vivants, veulent nous tuer comme nous voulons les abattre. Mais mourants, mercenaires ou colonialistes, ils sont comme nous, des jeunes hommes qui n'ont pas de femme et qui invoquent leur maman avant de s'éteindre* ».

8. Enfin pour en terminer, le terme de « **guerre sale** » est venu des communistes français, mais comme mon père l'exprime clairement dans son témoignage, une « **guerre propre** » cela n'existe pas. L'ami de mon père, Raoul Bottaï, futur célèbre avocat à Marseille avait été le condisciple de Giap au lycée Albert Sarraut, et malgré sa jeunesse savait bien, lui, que le peuple vietnamien voulait d'abord et avant tout son indépendance. Il proposa à l'amiral

d'Argenlieu fin 1946 de l'aider à négocier avec Ho Chi Minh. L'amiral le traita comme un séditieux et le mit en résidence surveillée. S'il l'avait écouté, l'amiral aurait pu éviter cette guerre qui en aucun cas n'était ni nécessaire ni justifiée. Mais l'amiral avait déjà refusé d'écouter le général Leclerc qui revenu en mission le 28 décembre de la même année, prit conscience de la gravité de la situation et écrivit dans son rapport que « *si l'on ne veut pas connaître une situation comme celle de la guerre d'indépendance espagnole sous Napoléon Ier ou de l'expédition du Mexique sous Napoléon III, il faut résoudre le problème politiquement et non militairement* ».



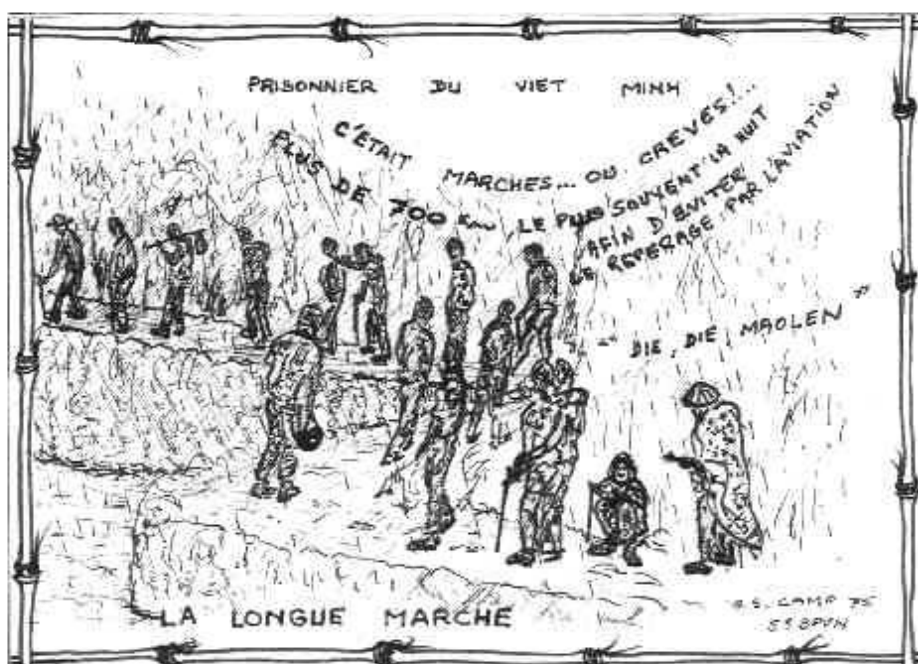
Pham Thanh Tâm et ses camarades dans un abri souterrain à Diên Biên Phu



Pham Thanh Tâm : Batterie Viêt à Diên Biên Phu



Pham Thanh Tâm : enfant Thaï (Diên Biên Phu – 1954)





« Journal d'un captif », site DienBienPhu.org
Dessins et photos des rescapés des camps



Photo d'un rescapé des camps à sa libération
(site DienBienPhu.org)

RETOUR EN FRANCE

LA DATE de mon rapatriement s'annonçait. Je quittais sans trop de regrets cet hôpital où j'avais beaucoup œuvré. J'avais accompli mon devoir de chirurgien des armées. J'avais payé ma dette de prisonnier. Mon patron le médecin général Petchot-Baqué m'avait apprécié et m'avait proposé pour la Légion d'honneur. Mais comment serais-je reçu en France ?

Certes, ce fut pour moi une grande joie de retrouver mes enfants que je ne reconnaissais pas. Ma femme avait changé, mais elle me reçut avec amour que je ne sus pas lui rendre. Ce que j'avais vécu me bloquait. Je n'étais plus l'homme quelle espérait retrouver.

Pendant cette séparation, elle avait eu la responsabilité de s'occuper seule de ses quatre enfants dont un avait été assez difficile. Elle avait été indépendante et avait exercé une profession de visiteuse médicale et surtout avait du prendre des décisions importantes. Comme moi, elle n'avait pas subi les obligations de la vie conjugale et avait une assurance qu'elle avait acquise dans sa vie de femme seule.

Elle vivait aussi dans un milieu indiffèrent à la guerre d'Indochine. Ce qui lui importait et avec raison, c'est qu'elle avait élevé ses quatre enfants et ma vie loin d'elle ne pouvait l'intéresser. J'étais parti et je l'avais abandonnée. Elle avait des amis et des relations que je ne connaissais même pas. C'était à moi de m'adapter à la propre vie qu'elle avait créé. Je devais réapprendre mon rôle de père et de mari. Mais elle était maintenant plus mère qu'épouse et son autorité sur les enfants était sans appel.

Tout cela était pour moi bien loin du retour triomphal du guerrier d'autant plus que Diên Bien Phu venait de tomber et qu'une fois de plus mon pays connaissait une nouvelle défaite. Je devais être dans le groupe que ma femme fréquentait le seul à m'en émouvoir.

Chaque jour m'éloignait de ce que je venais de vivre. Qui s'en préoccupait ?

On se recevait dans les salons et on dansait, comme si cette guerre était en dehors des soucis des Français de France.

La France ne me paraissait pas concernée par cette guerre coloniale.

J'étais loin d'imaginer une pareille épreuve. Je sus plus tard que les retours avaient été difficiles, sinon catastrophiques pour la plupart des combattants de mon époque.

La question devenait épineuse. Après un congé d'un mois, j'étais nommé à Marseille pour préparer un concours d'Assistant des Hôpitaux. Ma femme tardait à me suivre prétextant la scolarité des enfants. Je partis

seul à Marseille où je m'installais dans l'appartement de mes parents, encore en Indochine. Pour la revoir et revoir aussi mes enfants, tous les week-ends, je faisais le trajet Marseille-Bordeaux et revenait à Marseille désappointé. La vie qu'elle menait à Bordeaux lui convenait mieux que celle que je lui proposais. Bien que l'idée d'un divorce ne me soit jamais venue à l'idée, aujourd'hui en écrivant ces lignes, je ne suis pas certain d'une acceptation de sa part à condition qu'elle conserve la garde des enfants. Parmi ses amis et ses parents, peu avait l'air de comprendre mon désarroi.

Je n'insisterai pas sur cette période difficile puisque enfin ma femme prit la décision de me rejoindre et je pus alors me replonger dans les joies d'une vie conjugale et familiale. Mes enfants ne m'ont jamais créé de gros problèmes

Il me fallait recréer une vie nouvelle conjugale et familiale et oublier tout ce que j'avais vécu. La vie exigeait pour ma femme et moi une réadaptation après ces années de séparation durant lesquelles nous avions vécu une vie si différente et si éloignée que notre amour du début en a souffert.





Ma pomme



Jeune femme au Lys de Tô Ngoc Vân



Dans les rizières (repiquage du riz)

CONCLUSION



LA MORALITÉ que je retire de ces tristes histoires dont j'ai été la victime pourrait se résumer de la façon suivante :

La défense d'aucune cause sacrée ou autre ne peut l'être par la guerre des hommes. Mais « existe t-il une philosophie qui assigne à la paix une place plus élevée qu'à la guerre ? » se demandait Nietzche.

La haine se cache dans les profondeurs de l'âme de l'homme. Elle a été réveillée de tout temps par un prédicateur ou par un homme d'état qui décide qui est l'ennemie à combattre et lui ordonne : « Détruit et tue » ! Et la haine devient chez l'homme simple « Vengeance », prêt à hurler avec les loups, esclave de la parole du Maître. La mort va le surprendre pour que son Maître triomphe. Il ne sera pas seul à mourir, car tous ont répondu à l'appel du Maître. Plus ils seront nombreux, plus la Victoire sera assurée pour le Maître.

Le siècle passé a connu les totalitarismes, le nazisme, le fascisme, les révoltes anticolonialistes. Les guerres de religion des siècles précédents renaissent aujourd'hui avec l'Islamisme, l'antisémitisme. Les luttes tribales avec leurs génocides ont succédé à la colonisation. La philosophie de la Morale de Kant ou de Spinoza n'est hélas qu'individualiste.

Les dictateurs, les politiques comme les prédicateurs, tous les révolutionnaires décident de la lutte armée et par une propagande telle que « Mourir pour la patrie est le sort le plus beau », allument la haine cachée dans les recoins de l'âme d'un peuple plutôt pacifiste, car lui sait d'avance qu'il va payer pour sauver ceux-là même qui l'ont conduit dans le piège : une victoire au prix de combien de morts, de destructions, de profanations que l'on fêtera dans la joie, alors que c'est de deuil qu'il conviendrait. Et cela s'appelle la Gloire !

Mais si le piège se referme, alors cela devient : « l'Envers de la Gloire ». Ce même peuple pleurera ses morts désormais méprisés et oubliés sans que les « Seigneurs de la guerre » ne soient inquiétés.

Sous terre tous les morts se ressemblent, vainqueurs ou vaincus ! Un homme a tué un autre homme, cela porte aussi un nom : un crime.

Une « victoire » (Verdun, Hiroshima, Diên-Bien-Phu) au prix de plusieurs milliers de morts est-elle une victoire sur l'humanité ? Et le

vainqueur cherchera par un traité de paix qui est en réalité un autre fait de guerre, destiné à anéantir définitivement le vaincu.

Un génocide (La Saint Barthélémy, la Shoah) n'a jamais détruit la totalité de l'espèce visée, mais a crée un esprit de revanche, un cycle sans fin auquel participent les justes et la haine s'enfle et ne peut plus s'arrêter.

Ceux qui sont prêts à sacrifier des hommes pour leurs propres convictions trouveront toujours une source inépuisable d'êtres simples et naïfs condamnés à mourir pour des causes insoutenables devant l'Histoire.

Pourtant, ce siècle s'ouvre sur un espoir de réconciliation entre les nations européennes, épuisées par leurs luttes armées. Est-ce un commencement de sagesse et un signe heureux de transcendance de l'espèce humaine ?

Mais, aux alentours, que de violences menacent encore des générations futures : intégrisme, islamisme, haines raciales et tant de causes générées par l'usurpation d'une soi-disant supériorité politique.

Que l'humanité est décevante et décourageante !

Oui, Nietzche avait raison !

VICTOIRE ET DÉFAITE : APORIE DE L'HISTOIRE.

POSTFACE



IL EST TARD. Ce soir, la nuit est avancée et glisse vers le petit matin. Ma vieillesse annonce une nuit plus profonde, sans réveil. Il est temps pour moi de m'apprêter à ce dernier sommeil sans aube. J'ai écrit tout ce que mon pays m'avait fait vivre : une histoire au cours de laquelle l'honneur de ses enfants a été bafoué. Je suis né dans une grande nation et je vais mourir dans un pays qui ne survivra que par des alliances au prix de son identité.

Mais nécessité fait Loi

Je ne suis et je n'ai jamais été un colonialiste invétéré. J'aurais aimé vivre au Viêtnam où je suis né et exercer mon métier de médecin. Qui dirigeait le pays m'importait peu à condition de protéger ma liberté de vivre et de penser. J'aimais le peuple vietnamien qui n'oublie jamais un bienfait et bien que militaire, j'en ai eu la preuve. Cette guerre a été un désastre et une erreur. Elle a été voulue par des gens qui ignoraient ce pays tout comme les palinodies des anticolonialistes qui n'ont jamais mis les pieds dans un pays colonisé, mais qui parlent des colonisateurs avec une haine baveuse.

Mais le pour est plus élevé que le contre. Certes la France a fait d'énormes erreurs en ne reconnaissant pas les élites de ces pays. Et ma génération a payé ces erreurs, tout comme celles de mes prédécesseurs dont mes grands-parents qui construisirent le premier chemin de fer Indochinois. Ils comprenaient les indigènes comme ils appelaient, alors, les autochtones et savaient reconnaître leurs qualités comme leurs défauts, leur constance au travail, courbés tout le jour sur leur rizières, les pieds dans l'eau à repiquer plant par plant le riz qu'ils avaient semé, après avoir dans la boue préparé les carrés de culture. Nous sommes loin de la culture du blé. Aucun occidental qui n'a jamais quitté la France, ne peut imaginer une telle servitude.

Ma vieillesse me pèse. Mon épouse, votre mère, votre grand-mère m'a doucement quitté. Mes enfants vivent leur vie comme à leur âge j'ai vécu la mienne.

A six ans, j'ai pleuré la mort de ma mère sans rien comprendre simplement parce que je voyais que ma grand-mère verser des larmes et qu'elle était encore plus triste que d'habitude.

Le but de ma vie a été de protéger des risques mortels que les événements que j'ai relatés pouvaient faire courir à ma famille et surtout à mes enfants parce que mon sang coule en eux. J'ai écrit toutes ces pages pour que mes petits et arrières petits-enfants apprennent autrement que dans leurs livres d'histoire ce que fut la vie des hommes de ma génération et pour moi celle de mari et de père. Je n'ai rien d'un héros, et j'ai plus souffert moralement que physiquement. Hélas, je sais qu'ils auront à assumer les erreurs de ceux qui ont conduit ce pays à son déclin ! Au cours de cette longue nuit qui va emporter ma vie. Je me sens définitivement seul avec ces souvenirs que je vous laisse. Mais sachez que toutes et tous je vous ai profondément aimés.

Votre père et votre gros pap.
Marseille, le 2 décembre 2004



Crédits photographiques et peintures

Toutes les photos proviennent de la collection de l'auteur, à l'exception des suivantes selon leur ordre d'apparition :

Citadelle de Lemberg *Appel des prisonniers* (François Cier)
Rawa-Ruska *L'unique robinet d'eau*. Aquarelle d'E.Vanderheyde
Rawa-Ruska - *Corvée de terrassement*. Aquarelle d'E. Vanderheyde
Rawa-Ruska Dessin de Thomas Tanzilli
Rawa-Ruska *Les boxes*. Aquarelle d'E.Vanderheyde
Rawa-Ruska – *La Fouille*. Aquarelle d'E.Vanderheyde
Mirador Stalag IVB (Wikipedia)
Le Stalag XII A. Limburg an der l.ahn (inconnu)
Prisonniers russes en guenilles
Rawa-Ruska, *la Poste* Aquarelle d'E.Vanderheyde
Les Américains libèrent le Stalag XIIA (inconnu)
La citadelle de Lemberg pendant la guerre - Tableau d'Alexandre Poulain
Le Pasteur (aquarelle de Jean-Claude Lesquer)
Carte de Madagascar Situation fin 1947 (La révolte des Sagaies – Eugène-Jean Duval, L'Harmattan).
Un Faval (Fahavalo ou Rebelle) malgache et Quatre photos publiées par les journaux de l'époque.
Couverture du livre Madagascar 1947 de Jean-Luc Raharimanana, Vents d'ailleurs, 2007 et un « soumis » de 1947 figurant dans son livre.
Photos de journaux de l'époque :
    2 photos du Vietnam
    Bigeard, Langlais encadrant Heinrich
    Photos de La Rafale
    Photo de Geneviève de Galard
    Les taxis de la Marne de Giap
Grauwin opérant à Diên Bien Phu (DienBienphu.org)
Photo de Pham Thanh Tâm et ses camarades dans un abri souterrain à Diên Biên Phu
Pham Thanh Tâm : encre sur papier, batterie Viêt à Diên Biên Phu, Musée des beaux-arts Hô Chin Minh ville
2 dessins de prisonniers (DienBienphu.org)
Photo d'un rescapé (DienBienphu.org)
Jeune femme au lys de Tô Ngoc Vân
Dans les rizières (inconnu)

Publié sur Lulu.com septembre 2013